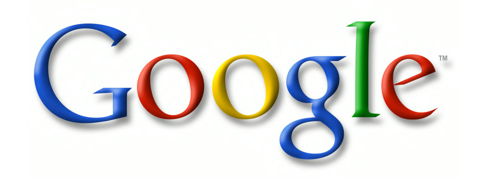
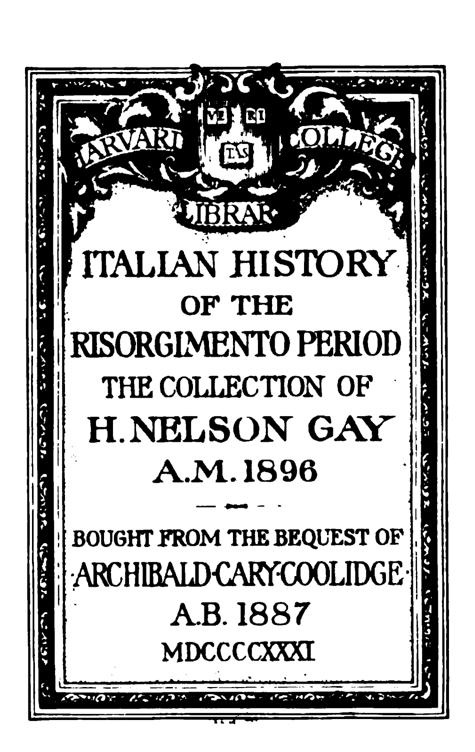




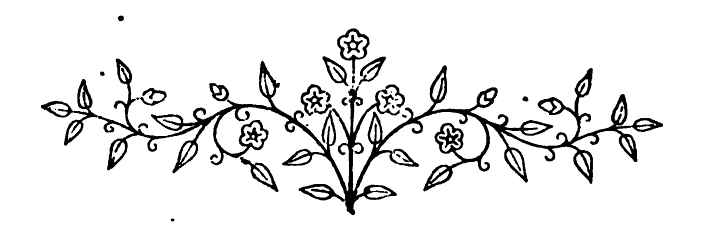

HARVARD COLLEGE LIBRARY
VE RI TAS
ITALIAN HISTORY
OF THE
RISORGIMENTO PERIOD
THE COLLECTION OF
H. NELSON GAY
A.M. 1896
BOUGHT FROM THE BEQUEST OF
ARCHIBALD CARY COOLIDGE
A.B. 1887
MDCCCCXXXI

LAURENT BART-LOI

AU SERVICE DU PAPE ET DE LA FRANCE

CATHERIN

1861-1870



DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie
IMPRIMEURS DES FACULTÉS CATHOLIQUES DE LILLE

PARIS
30, RUE SAINT-SULPICE

LILLE
RUE DU METZ 41,

MCMI

AU SERVICE DU PAPE

ET DE LA FRANCE

d'un moindre secours. Nous interrogerons la lettre détaillée qu'il adressa à M. l'abbé Ferrand, et son Journal, *publié après sa mort par M. le chanoine Allard, mais malheureusement trop écourté.*

Pour surcroît de garantie, un officier des Zouaves, ancien camarade de Philibert, a revu notre manuscrit afin d'en écarter les inexactitudes où peut tomber l'écrivain qui n'a pas été le témoin des faits racontés. Qu'il me permette de lui en témoigner ici ma vive reconnaissance.

Lorsque le lecteur aura retrouvé, sous le pseudonyme de Laurent Bart-Loi, le véritable nom de l'auteur, il jugera sans doute que si l'ouvrage laisse à désirer, il a du moins été écrit con amore *et dans un grand désir de faire du bien.*

Laurent Bart-Loi.

Lyon, 21 nov. 1900, fête de la Présentation de Marie.





NAISSANCE ET FAMILLE DE PHILIBERT CATHERIN.

PHILIBERT Catherin naquit à Feillens, dans le département de l'Ain, le 3 janvier 1839, d'une famille ancienne et très honorable. Son père, qui portait ce même prénom de Philibert, et sa mère, Annette Carteron, moururent l'un et l'autre à l'âge de soixante-dix-sept ans, après une vie laborieuse et foncièrement chrétienne.

Situé sur la rive gauche de la Saône, à six kilomètres de Mâcon, la commune de Feillens compte près de trois mille âmes et forme l'une des paroisses les meilleures du diocèse de Belley. Les habitants, en partie du moins, descendent des Sarrasins qui s'établirent, vers le commencement du VIII[e] siècle, le long de la Saône, dans cette partie basse et autrefois marécageuse appelée *bois chétif*, aujourd'hui transformée en riches prairies. Le nom de Bey donné à l'un des hameaux et ceux que portent encore plusieurs familles, ne laissent aucun doute sur cette origine.

Feillens appartint, au moins pendant sept cents ans, aux seigneurs de Feillens dont la postérité s'est éteinte

depuis près d'un siècle. C'est grâce aux générosités de cette illustre famille que les religieux de Saint-Pierre de Mâcon y établirent un prieuré, et furent mis en possession du droit de patronage de l'église.

Cette paroisse, si chrétienne maintenant encore, doit d'avoir conservé la foi et les pratiques de la religion au zèle apostolique des curés qui l'ont dirigée depuis un siècle, et aussi à son admirable conduite envers les prêtres pendant la Révolution. Voici ce que dit à ce sujet M. l'abbé Cattin, l'un de ses anciens pasteurs, dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire des diocèses de Lyon et de Belley*. Ces quelques lignes nous aideront à connaître le milieu où devait se passer la jeunesse de notre héros, et nous donneront l'occasion de parler de l'un de ses ancêtres, dont la mémoire est en vénération parmi les habitants de Feillens.

" La sévérité originale et mêlée de bonté, écrit M. Cattin, avec laquelle l'avait conduite le fameux M. Gilet, son curé, à l'époque de la Révolution, ne lui avait nui ni sous le rapport spirituel ni sous le rapport temporel ; grâce à cette direction, tout à la fois douce et ferme, elle ne connut pas les désordres et les crimes qui déshonorèrent tant d'autres paroisses dans ce temps de trouble et d'anarchie. L'exercice du culte n'y fut jamais interrompu ; chaque village avait des prêtres; et aujourd'hui encore les familles montrent avec orgueil les granges et les maisons où l'on célébrait en cachette les saints mystères. Les prêtres qui étaient poursuivis dans les paroisses voisines, venaient volontiers

demander un asile aux habitants de Feillens. Ces braves gens ne s'effrayaient de rien; ils s'entendaient parfaitement entre eux et ils étaient attentifs au moindre danger que pouvaient courir leurs prêtres; aussi parvenaient-ils presque toujours à les soustraire aux surprises et aux recherches dont ils étaient l'objet. A cette époque où tout honnête homme devenait suspect, où tout acte de religion était considéré comme un crime digne de mort, cette conduite n'était rien moins qu'admirable."

L'auteur cite les familles qui se firent plus particulièrement remarquer par leur dévouement à la religion et à ses ministres. A ces noms, aujourd'hui encore honorablement portés, il ajoute celui de Philibert Catherin, syndic ou maire de Feillens pendant les mauvais jours de la Révolution. Mais il se contente de quelques mots à la louange de ce courageux chrétien. Si nous en parlons ici plus longuement, c'est que le Zouave dont nous écrivons la vie, était un de ses arrière-petits-fils.

Son titre de syndic lui donnait une grande influence, dont il sut tirer parti pour rendre les plus signalés services à la religion et à son pays. Ce que l'on raconte de cet homme de bien, devenu légendaire dans les paroisses voisines, tient de l'héroïsme; aussi lorsque Mgr Devie, premier évêque de Belley après la Révolution, vint faire sa visite pastorale dans la paroisse, il voulut voir la maison où avait vécu ce grand chrétien et où il avait caché tant de prêtres.

Sans doute Philibert Catherin ne put faire tout le bien

qu'il désirait ; mais tantôt par son énergie, tantôt par sa rare habileté, il sut empêcher beaucoup de mal. C'est grâce à lui que l'église paroissiale ne fut pas détruite ; pour la sauver, il en fit un grenier à fourrage. Plusieurs prêtres lui durent la vie; sa maison leur était un refuge assuré. Afin de les soustraire aux perquisitions des révolutionnaires, il usait de mille expédients; il réussit plusieurs fois à délivrer ceux qui étaient déjà entre leurs mains et à faire évader ceux dont la retraite leur était connue.

Pour comprendre les faits suivants, il faut savoir que ceux qui poursuivaient les prêtres dans cette paroisse étaient tous étrangers au pays; venus pour la plupart du Mâconnais, et ne connaissant pas personnellement ceux qui leur étaient dénoncés, ils pouvaient facilement se tromper et être trompés. Nous devons faire remarquer aussi que, pour donner une sorte de légalité à leurs arrestations et comme pour se faire autoriser, ils passaient habituellement, avant ou après, chez le syndic, dont la maison était une des premières qu'ils rencontraient sur leur chemin, en venant de Mâcon par les prairies.

Un jour ils vinrent lui annoncer qu'un prêtre qu'ils nommaient était caché dans la commune; ils désignaient le hameau et la maison même qui le recélaient. Voulant faire montre de zèle, le syndic les félicite et leur promet son concours: " Je vais vous accompagner moi-même," leur dit-il, puis il leur propose de prendre quelques rafraîchissements, ce qui fut accepté sans hésiter. Il disparaît aussitôt pour aller à la cave et donne l'ordre à une personne de confiance

de courir avertir le prêtre dénoncé et de l'amener au plus tôt. Le prêtre, déguisé en paysan, entre chez le syndic une pioche à la main, comme s'il eût été un des domestiques de la maison. Les révolutionnaires, encore à table, étaient loin de se douter que c'était là celui qu'ils se proposaient d'aller surprendre dans sa cachette, pour le conduire en prison et delà au bagne ou à l'échafaud. Enfin, après de copieuses libations, ils se mirent en route pour arrêter le citoyen prêtre ; mais ils firent buisson creux : le tour était joué.

Il ne fut pas moins habile dans une autre circonstance. Un prêtre qu'il n'avait pu prévenir à temps, venait d'être arrêté. Les révolutionnaires, conduisant leur prisonnier à Mâcon, entrèrent chez lui pour lui notifier l'arrestation qu'ils venaient de faire. Triste et inquiet, Catherin se demandait, en les voyant approcher, comment il pourrait délivrer le prisonnier. Il ne fut pas longtemps à chercher ; comme le malheureux prêtre arrivait, le syndic, feignant la plus vive indignation, se répand en invectives contre lui, le rudoie, le maltraite et, lui donnant un violent soufflet: " Comment, lui crie-t-il, c'est toi, coureur de nuit, vagabond, etc. " Puis s'adressant à ceux qui l'avaient arrêté: " Je le connais ; vous pouvez le laisser aller ; j'espère que la leçon lui profitera ; d'ailleurs, je veillerai sur lui. " Ils prirent le change et laissèrent leur proie. Pour les consoler de leur prétendue méprise, le syndic les introduisit dans la salle à manger et leur fit servir à boire. Mais il avait frappé un prêtre! il en fut tellement tourmenté qu'il ne put en

dormir, et le lendemain, de grand matin, il se mettait en route pour aller lui demander pardon.

Nous pourrions multiplier les faits de ce genre; mais en voilà assez pour montrer que la famille Catherin se réclame à bon droit de ce glorieux aïeul. Si Dieu l'a bénie en lui donnant, outre le saint défenseur du Pape qui fait l'objet de ce récit, des prêtres, des religieux, des religieuses et une nombreuse postérité qui pratique fièrement la religion et s'inspire des principes de droiture et de justice, tous se plaisent à l'attribuer à l'intrépide chrétien dont ils s'honorent d'être les descendants.

Il n'est pas sans intérêt d'expliquer, à ce propos, un surnom sous lequel sont connus les petits-enfants de cet homme de foi. Pour mieux jouer son rôle, écarter tout soupçon de la part des révolutionnaires et arriver à sauver les prêtres que l'on traquait partout comme des bêtes fauves, il affectait de dire en présence de leurs persécuteurs : " C'est la loi, il faut l'exécuter ; la loi est là, qu'y faire ?" A force de répéter ce mot " loi ", il lui resta, et de son nom de baptême Philibert, qui dans le patois de la région se dit Bart, on fit *Bart-Loi*. Aujourd'hui encore, pour désigner un membre de la famille, on dit François *Bart-Loi*, Laurent *Bart-Loi* et *Bart-Bart-Loi*, pour ceux qui, comme notre Zouave, s'appellent Philibert, surnom glorieux qui rappelle les vertus et le dévouement du plus connu de leurs ancêtres.

C'est à la force de caractère et aux convictions religieuses de cet homme de bien, plus encore qu'au zèle de son

curé, que la paroisse de Feillens dut de n'avoir pas connu les horreurs de la Révolution. Quelques familles, mais en petit nombre, se laissèrent gagner aux idées du jour, sans s'aventurer bien loin cependant dans la voie du crime; l'énergie du syndic qui, on le savait, ne plaisantait pas, les maintint malgré elles dans le devoir.

La très chrétienne famille Catherin était aussi l'une des plus anciennes du pays. Il en est fait mention dès le quinzième siècle. Ce nom doit avoir été autrefois un surnom; et nous ne croyons guère nous tromper en lui attribuant l'origine suivante. Il existait, au quinzième siècle, une société de prêtres appelés *Catherins*, parce qu'ils desservaient la chapelle de *Sainte-Catherine* dans l'église de Saint-Vincent de Mâcon. Cette association avait, dans la Dombes et la Bresse, des terres réparties entre ses membres, sur lesquelles reposaient ses prébendes; de là sans doute le nom de *Catherin* donné à l'une des familles dont les propriétés étaient grevées de ces redevances annuelles. La chose s'explique d'autant plus naturellement qu'à cette époque il y avait peu de noms patronymiques, et qu'aux noms de baptême on ajoutait presque toujours un surnom, devenu nécessaire pour distinguer les différents membres d'une même famille. Peut-être encore, mais cette hypothèse est moins probable, cette famille fut-elle ainsi surnommée pour avoir donné plusieurs de ses membres à la société des Catherins. Il serait possible également que le nom de Catherin fût simplement un prénom devenu insensiblement

patronymique ; on trouve en effet, au XVe siècle, dans cette partie de la Bresse, nombre d'hommes s'appelant Catherin de leur nom de baptême.

Quoi qu'il en soit, la famille Catherin a été autrefois l'une des plus importantes de la commune de Feillens, comme on peut en juger par ses alliances et quelques faits que nous allons rapporter.

D'après l'*Armorial du Lyonnais*, qui cependant ne donne pas leur blason, les Catherin étaient nobles. Ils s'éloignèrent peu du lieu de leur berceau ; cependant nous en trouvons à Lyon, qui se faisaient appeler indifféremment Catherin ou Cathelin. En 1613, un certain Claude Catherin remplissait les fonctions de *luminier* à la grande abbaye de Neuville-les-Dames ; c'était comme un président de fabrique, qui gérait les biens alors considérables de l'église des chanoinesses. Peut-être fut-il la souche de la branche des de Catherin qui ont vécu jusqu'à notre siècle dans la partie de la Bresse qui avoisine la Dombes. La particule, que nous ne rencontrons que là, supposait un fief s'appelant Catherin; or nous n'avons aucune connaissance d'une terre de ce nom. Nous retrouvons encore les Catherin, à la même époque, sur les frontières du Jura. Un nommé François Catherin héritait du seigneur de Montagne près Saint-Amour, et, à ce titre, était obligé à certaines redevances envers l'église de la petite ville de Coligny. La famille Catherin est donc restée confinée à peu près tout entière dans son lieu d'origine jusqu'à notre époque, faisant valoir un petit patrimoine, sans avoir été jamais, que nous

sachions, en possession de grandes propriétés. Le fait suivant indique cependant plus qu'une modeste aisance.

Ce devait être quelques années seulement avant la Révolution. Les seigneurs de Feillens se trouvèrent complètement ruinés ; tous leurs biens passèrent avec leur château aux mains des Vogué, qui en jouirent pendant plus d'un siècle. La marquise de Feillens, réduite au strict nécessaire, dut abandonner sa chapelle qu'elle ne pouvait plus entretenir ; elle fut cédée avec droit de ban et de sépulture à une arrière-grande-tante de notre Zouave.

Par sa grand'mère paternelle, Philibert Catherin appartenait à la famille Chanut, originaire des environs de Senecey-le-Grand, où elle est encore honorablement représentée. Cette noble famille donna à l'église de Noyon, siège aujourd'hui supprimé, Mgr Gabriel Le Genevois, fils de Pierre Le Genevois, baron de Blaigny, et de Guillemette de Senecey. La grand'mère de Catherin avait encore à son usage des objets de piété et de lingerie ayant appartenu à cet évêque, son parent.

Les mêmes liens de parenté l'unissaient à la famille de Lay, qui avait quitté le château du Cheylas, près de Goncelin dans la vallée du Grésivaudan, pour venir s'établir, au XVIe siècle, dans les environs, et avait échangé son nom patronymique en celui de Cheylas, sous lequel elle est encore généralement connue.

La parenté de Catherin, du côté maternel, n'est pas non plus sans honneur. Le nom de Rion, que portait sa grand' mère, rappelle une des familles les plus honorables de

Feillens. L'un des membres de cette famille, notaire à Manziat pendant la Révolution, se fit remarquer par son dévouement envers les prêtres, qui trouvèrent toujours chez lui un asile sûr et la plus généreuse hospitalité. C'était le père du R. P. Rion, de la Compagnie de Jésus, mort, en 1873, au collège de Mongré.

Un arrière-grand-oncle de notre Zouave, l'abbé Rion, obligé de quitter la paroisse de Griéges, où il était vicaire, pour se soustraire aux recherches des révolutionnaires, fut plusieurs fois arrêté, mais parvint toujours à s'échapper. Il finit ses jours vers l'année 1800, dans la paroisse où il était né. M. l'abbé Rion, dont nous parlons plusieurs fois dans ce récit, était son proche parent.

Feillens doit à un autre Rion la conservation d'une ancienne chapelle, but d'un pèlerinage autrefois très fréquenté. Elle allait disparaître sous le marteau de la Révolution, lorsque ce généreux et intrépide chrétien s'en fit l'acquéreur ; c'était courir le risque de se la voir confisquer et d'être condamné lui-même à la déportation ou à l'échafaud. Quand les mauvais jours furent passés, il la remit généreusement à la paroisse.

Ne nous étonnons pas que Dieu ait béni une famille si dévouée à la religion, et qu'il lui ait fait l'insigne honneur de lui demander un soldat pour la défense de son Vicaire sur la terre, quinze prêtres, — sans parler de ceux qui ne sont plus, — et plus de cinquante religieuses.

Maintenant que nous connaissons le foyer où naquit Catherin, les traditions et les vertus de ses ancêtres, et le

milieu foncièrement chrétien où s'écoulèrent ses vingt premières années, nous comprendrons mieux ce que sa vie offre de grand, de noble, de vraiment surnaturel ; et il ne nous reste plus qu'à le suivre dans toutes les phases de



ANTIQUE CHAPELLE,
située sur le territoire de Feillens, et conservée au culte par un grand-oncle de Catherin.

son existence tout à la fois humble et glorieuse, en nous efforçant de suivre dans sa belle âme la merveilleuse action de la grâce.

Philibert Catherin était le quatrième enfant d'une famille

qui en comptait sept: deux jumeaux, ses aînés, ne vécurent que quelques mois ; François, qui lui survit, est l'aîné de tous ; après Philibert vient Philiberte, puis Laurent ; Joséphine est la plus jeune de la famille.

Son frère aîné et ses deux sœurs sont entrés dans d'honorables familles de Feillens par des alliances que Dieu a largement bénies. S'il vivait encore, il serait heureux de voir grandir autour de lui des neveux et petits-neveux si nombreux, élevés comme il le fut dans la crainte de Dieu, le culte du devoir et le sentiment de l'honneur ; ce sont sans doute ses prières et son dévouement à l'Église qui ont attiré les faveurs du Ciel sur les siens. Ces faveurs, nous le savons par ses lettres, il les demandait souvent à Dieu ; et se faisait un plaisir, au premier jour de l'année surtout, de spécifier l'objet de ses souhaits, comme nous le voyons dans cette lettre datée de Frascati, 26 décembre 1864 :

" Bonne année ! bonne année à vous tous ! c'est ce que je demande à Dieu tous les jours dans mes petites prières. Qu'il vous comble de tous les biens désirables en cette vie, en attendant qu'il vous en donne de plus précieux dans l'autre !

" Je souhaite à mon père et à ma mère des jours longs et paisibles ; à mon frère François, une bonne chance, une excellente femme ; à ma petite Joséphine, je souhaite d'aimer bien le petit Jésus qui l'aime tant lui-même, et de prendre un habit noir et un voile blanc, afin que le doux Jésus l'aime encore davantage ; à ma sœur Philiberte et à

mon beau-frère Claude je souhaite beaucoup de bonheur, une longue vie, une pleine maison de bons et beaux petits enfants, qui aiment bien le bon Dieu et qui ne pleurent pas trop pour ne pas empêcher leurs bons parents de dormir. "

Laurent, plus jeune que Philibert de cinq ans, l'avant-dernier de la famille, est aujourd'hui religieux, sous le nom de Père Anthelme, dans l'Ordre de Saint-Dominique. Il en sera plusieurs fois parlé dans cette biographie, à cause des rapports plus fréquents et plus intimes qu'il y eut entre eux.





JEUNESSE DE PHILIBERT CATHERIN.

LA jeunesse de Philibert Catherin fut exemplaire ; ce sont les propres expressions de M. l'abbé Marchand, son curé, qui le connut tout jeune et le suivit jusqu'à l'âge de vingt-deux ans. Nous avons peu de détails sur ses premières années passées à la campagne, chez ses parents qui vivaient de la vie des champs.

Il n'était âgé que de quelques mois quand il courut un grand danger. La Saône était très forte ; mais grâce à une digue élevée à la hâte, ses eaux n'avaient pas envahi la campagne. Cependant une nuit, par suite d'une crue rapide et imprévue, elle brisa soudainement ses digues, et inonda non seulement les prairies et les terres sur une étendue considérable, mais encore les villages les plus rapprochés. Plusieurs maisons, entre autres celle des Catherin, avaient plus d'un mètre d'eau. Philibert fut trouvé le matin, au réveil de ses parents, flottant sur les eaux, qui heureusement n'avaient pas eu le temps de pénétrer la paillasse de son berceau et d'arriver jusqu'à lui.

Dès l'âge de quatre ans, il fut envoyé à l'école chez les Frères de la Croix, établis depuis peu d'années dans la paroisse de Feillens. Il ne devait pas en avoir plus de six,

lorsqu'il succéda à son frère aîné comme enfant de chœur. Il aimait les cérémonies de l'Église ; il y assistait avec une piété que l'on ne trouve pas toujours chez les enfants de cet âge, et surtout chez ceux qui, à raison de leurs fonctions, s'approchent souvent des autels. L'abbé Masson, qui dirigea longtemps les enfants de chœur comme vicaire de la paroisse, rendit souvent témoignage de son recueillement dans le lieu saint, de son obéissance et de son empressement pour tout ce qui était du service des autels.

Philibert fréquenta l'école des Frères jusqu'à l'âge de seize ans. D'une intelligence ordinaire, il était bon élève sans être supérieur à la moyenne de ses condisciples. Plus tard, il acquit des connaissances que l'on trouve rarement au même degré chez les jeunes gens de sa condition. Tous ses camarades reconnaissaient cette supériorité, et cependant, loin de s'en montrer jaloux, ils ne lui en étaient que plus attachés ; d'ailleurs Philibert, au lieu de s'en prévaloir, n'en était que plus aimable pour tous.

Quand il cessa d'aller en classe, rien, je le répète, ne le distinguait de ses condisciples ; comme eux il avait une instruction tout élémentaire, mais il l'emportait sur eux par un immense désir d'apprendre. Pour satisfaire cette passion, il lisait beaucoup ; il eut bientôt parcouru tous les livres qui se trouvaient à la maison. Pour s'en procurer d'autres il faisait argent de tout, et, dès qu'il avait réuni une petite somme, il allait chez les bouquinistes de Mâcon, d'où il revenait toujours sans le sou, mais chargé de livres.

Il passait à lire toutes les soirées et souvent une bonne partie du jour ; aussi connaissait-il à peine, à dix-neuf ans, ce qu'il y a de plus simple dans les travaux des champs ; son esprit était ailleurs. La lecture l'absorbait à un tel point qu'il oubliait parfois d'aller rejoindre ses parents au travail ; il promettait de se corriger de ces distractions, sauf à s'oublier encore quelques jours après.

Il s'amusait volontiers à de petits travaux de menuiserie et de sculpture, et aimait à reproduire des images à la plume ou au crayon ; ses essais, bien que très imparfaits, indiquaient cependant des dispositions peu ordinaires.

Pendant quelque temps, il se livra avec passion à l'horticulture, et fut bientôt à même de diriger le beau jardin de son oncle, l'abbé Rion, qui vivait, retiré du ministère, dans une petite maison de campagne près de l'église. Il prit aussi des leçons de géométrie durant les quelques mois qui précédèrent son départ pour l'Algérie ; il pensait que ces connaissances lui seraient de quelque utilité dans notre grande colonie.

Avec ces goûts, ces aptitudes, ce genre d'occupation, Philibert Catherin aimait à être seul, et le temps que ses amis employaient en joyeuses parties, il le passait dans sa famille. Il ne fuyait cependant pas la compagnie ; la maison paternelle fut longtemps le rendez-vous de tous les jeunes gens du village ; ils y trouvaient des jeux, et Philibert réussissait à merveille à mettre parmi eux de l'entrain et de la gaîté. Son caractère d'ailleurs le servait à merveille dans ces occasions ; il était d'une humeur toujours égale, avait

volontiers le mot pour rire et, quoique ses plaisanteries fussent assaisonnées d'un grain de malice, il savait leur donner un tour si aimable que personne ne s'en offensait. Ces qualités naturelles, unies à une rare douceur et à une grande bonté, lui gagnaient les sympathies de tous ceux qui l'approchaient. Je ne sache pas qu'il ait eu jamais un



PARTIE DE LA MAISON OÙ NAQUIT CATHERIN.
La fenêtre à gauche est celle de sa chambre.

ennemi ; nombreux au contraire étaient ses amis ; leur affection se manifesta surtout lorsqu'ils surent qu'il allait les quitter pour longtemps, peut-être pour toujours.

Lorsque son départ pour l'Algérie, dont nous parlerons plus loin, fut décidé, personne ne voulut y croire, tant on appréhendait son éloignement. Les trois derniers jours

qu'il passa à Feillens furent très pénibles, non seulement pour lui qui allait se séparer de tout ce qu'il avait de cher sur la terre, mais pour ses nombreux amis, et pour tout le village, où il allait laisser un si grand vide ! Il était si obligeant et rendait tant de services ! C'est à lui que l'on s'adressait pour écrire une lettre ; on lui demandait conseil, et volontiers on le mettait au courant d'affaires de famille que l'on ne dit qu'aux personnes d'âge mûr et de grande expérience. Et puis c'était lui surtout qui égayait les veillées d'hiver ; il donnait les nouvelles, lisait le journal ou racontait les choses intéressantes qu'il apprenait par ses lectures de chaque jour ; en un mot, il était l'âme de toutes ces réunions.

Puisque je parle de sa bonté, je raconterai deux faits qui la feront ressortir mieux que de longues phrases. Joseph Gallion, un petit estropié couvert de plaies des pieds à la tête, était apporté presque chaque jour, surtout pendant l'hiver, à la maison de Catherin, où l'on peut dire qu'il passa la plus grande partie de sa vie. Ce pauvre enfant aimait toute la famille, mais ses prédilections étaient pour Philibert, qui d'ailleurs les méritait bien. Celui-ci en avait fait son petit ami ; il mettait tout son plaisir à le distraire et à lui faire oublier, pour un instant du moins, ses cruelles souffrances. C'était tantôt une caresse, tantôt une fleur, un fruit, ou bien encore un bon mot, une agréable plaisanterie toujours bien reçue du petit Joseph, qui souvent, car il ne manquait pas d'esprit, le payait de la même monnaie. En Afrique, Philibert n'oublia pas son

jeune ami de Feillens; il parlait de lui dans toutes ses lettres et s'informait de sa santé. Joseph de son côté pensait toujours à celui qui s'intéressait si vivement à lui et demandait souvent s'il ne reviendrait pas bientôt. Au retour de Philibert, les souffrances du petit Joseph avaient cessé; il avait quitté les misères de cette vie pour un monde meilleur.

Benoît Billoudet, un des voisins de la famille Catherin, après avoir mené une vie très laborieuse, se vit, dans la force de l'âge, complètement privé de la vue. Bien dure fut l'épreuve; la cécité est très pénible pour tout le monde, mais surtout pour celui qui a besoin de ses yeux pour gagner sa vie; c'était le cas de Benoît Billoudet. Philibert fut très sensible à son malheur; il s'appliqua de son mieux à le consoler et à lui rendre l'épreuve moins cruelle. Il passait une bonne partie de ses journées avec lui, lui racontait son voyage d'Afrique, et lui faisait des lectures qui l'intéressaient et le distrayaient. Plus tard, à Rome, il ne l'oubliera pas; il demandera de ses nouvelles et lui enverra, entre autres choses, un chapelet bénit par Pie IX.

Avant d'entrer au service du Saint-Siège, dont il devait défendre la cause par un dévouement de près de dix ans, Philibert Catherin avait toujours mené une vie édifiante; ce n'était point la piété que nous admirerons plus tard dans le soldat du Pape, mais une vie vraiment chrétienne, telle qu'on la voit pratiquée encore dans certains pays de campagne où la religion est restée la grande affaire de cette

vie. Il ne se serait jamais permis de manquer la messe, et pour l'entendre avec plus de recueillement, il avait choisi une place où il ne pouvait être dérangé ; il aurait même cru ne pas satisfaire au précepte s'il n'avait suivi le prêtre en lisant les prières de l'Église. Il assistait aux vêpres avec une régularité que l'on ne trouve presque plus aujourd'hui chez les jeunes gens de son âge. Quatre ou cinq fois dans l'année, il s'approchait de la Table sainte. Il disait, sans y manquer jamais, ses prières du matin et assistait régulièrement à celles qui se faisaient en commun, chaque, soir dans la famille.

Cette conduite exemplaire était le fruit de l'éducation qu'il avait reçue tant à l'école qu'au foyer domestique. On ne trouvait pas à cette époque, chez les parents chrétiens, cette faiblesse qui abdique ou capitule devant les enfants ; le père et la mère savaient commander et tout commandement comportait une sanction, en rapport avec la faute sans doute, mais toujours infligée. C'est sous les yeux des parents que l'on s'amusait, et tout enfant n'était pas admis à ces jeux ; on en écartait impitoyablement les camarades dangereux. C'est ainsi que les choses se passaient chez les Catherin. Philibert ne cherchait ni à se soustraire à la surveillance ni à éluder la volonté connue de ses parents.

Cette direction, ferme sans sévérité, devait assouplir sa volonté, la fortifier, et le préserver de ces écarts si fréquents parmi les jeunes gens d'aujourd'hui, et dont les premiers coupables sont les parents eux-mêmes qui ne savent plus se faire obéir.

Le danger eût été, peut-être, dans les réunions nombreuses qui se tenaient chez les Catherin, soit l'été lorsque les travaux des champs demandaient plus de bras, soit plus fréquemment dans les longues soirées d'hiver. Les parents, qui le comprenaient, redoublaient de vigilance; ils ne craignaient pas de reprendre ceux dont les paroles avaient quelque chose de trop léger, et au besoin ils leur interdisaient l'entrée de la maison. On le savait dans le village; aussi rarement fallut-il en venir à ces exécutions. La gaieté n'avait point à souffrir de cette surveillance. On s'amusait beaucoup dans ces réunions, avec une joie franche et chrétienne. L'hiver, on terminait la soirée par une lecture intéressante, faite habituellement dans la vie des saints et suivie du chapelet et de la prière.

C'est dans ce milieu profondément chrétien, que se forma Philibert Catherin, et qu'il devint l'homme accompli que le vénérable curé de la paroisse proposait comme modèle à tous.

Doux, simple, aimable, d'une humilité vraie, nullement égoïste, toujours disposé à rendre service ou à faire plaisir, il portait toutes ces vertus sur son visage et dans son maintien; son regard limpide, réservé sans être timide, indiquait la pureté de son âme. Il ne connaissait point ce malaise qu'éprouvent en présence d'un supérieur, d'un prêtre surtout, ceux dont la conduite laisse à désirer. Ses rapports avec MM. le curé de la paroisse et ses vicaires étaient faciles; il répondait avec aisance à leurs questions, ne craignait pas, tout en observant les convenances, de répli-

quer sur le même ton à une taquinerie de leur part ; ses reparties avaient le plus heureux à-propos.

Frère Chrysostome Chalamel de sainte mémoire, directeur des Frères de la Croix, lui témoigna toujours la plus tendre affection ; Philibert savait y répondre. Bien qu'il ne fût plus son élève depuis longtemps, il allait le voir souvent, et avait avec lui des entretiens dont le charme et l'abandon ne laissaient pas d'étonner ses camarades; car si le Frère Chrysostome passait pour un saint et un instituteur capable, ses anciens élèves le trouvaient bien sévère, et n'avaient guère avec lui que les rapports obligés.

En somme tout indiquait dans Philibert une âme préparée aux admirables opérations de la grâce.

Disons encore que jamais on ne lui entendit proférer une parole équivoque : Il avait horreur du blasphème, et il ne se permettait même pas ces expressions que l'on appelle ordinairement " de corps de garde " et que les jeunes gens adoptent sans scrupule aucun. Certaines choses lui paraissaient-elles dangereuses, il se faisait un devoir de les éviter; ainsi jamais il ne se rendait aux kermesses des communes voisines ; la vogue de Feillens le trouvait bien indifférent ; il n'y prenait généralement aucune part. Mais, ce qui paraîtra plus extraordinaire, il n'allait jamais au café : chose bien rare dans ce pays.

L'époque du tirage au sort était, à Feillens comme partout, une occasion de bamboches, je dirai même de vraies folies. Réunis en groupe, les jeunes gens " de la classe " et leurs amis passent leur temps au cabaret ; il en résulte

des dépenses peu justifiées et souvent des désordres. Philibert, rompant avec les habitudes reçues, sut résister aux instances de ses camarades ; il faisait bande à part avec six ou sept de ses amis appartenant aux meilleures familles de la paroisse, et ils s'amusaient gaiement, les uns chez les autres, sans mettre le pied au cabaret.





LA GRANDE RUE ET L'ÉGLISE DE FEILLENS.

Cependant on remarqua que Philibert devenait soucieux. Plus que jamais il aimait à garder la maison. C'est que son avenir le préoccupait grandement. Qu'allait-il devenir ?

La carrière militaire lui souriait beaucoup; il finit par se décider à l'embrasser et il était sur le point de contracter

un engagement, lorsqu'arriva à Feillens un de ses parents, qui exploitait une grande propriété dans les environs d'Alger. Ils se virent, et à la suite de nombreux entretiens, Philibert, abandonnant son projet de vie militaire, résolut d'aller s'établir en Afrique.

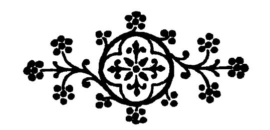
Ses parents et ses amis mirent tout en œuvre pour l'en détourner ; mais inutilement. Il partit, emmenant avec lui un de ses compatriotes. La séparation fut cruelle. Il lui était dur de voir et de faire souffrir ceux qui l'aimaient. Grande fut en effet l'affliction de toute sa famille, dont il avait été jusqu'à ce jour la joie et l'honneur. Ses frères et ses sœurs n'avaient point encore quitté le foyer paternel; sans souci du lendemain, ils avaient passé ensemble de bien belles années et il leur semblait que toute la vie allait s'écouler ainsi, lorsque le départ de Philibert vint les tirer de cette illusion et les mettre eux-mêmes en présence de leur avenir à préparer, ce à quoi ils n'avaient guères songé jusqu'alors.

Dans ses lettres d'Alger, Philibert parle souvent de deux de ses parents qu'il voyait souvent. L'un, l'abbé Rion, après avoir été curé de la cathédrale d'Alger, devait mourir, bien jeune encore et plein d'avenir, curé de Bône; l'autre, l'abbé Gallion, grand-vicaire honoraire de Mgr Lavigerie, est mort depuis deux ans à peine, doyen du chapitre d'Alger. Dans cette correspondance il émettait parfois, sur la religion et les mœurs de la population infidèle de notre grande colonie, des pensées marquées au coin d'un rare bon sens. Ce qu'on en a conservé nous fait regretter davan-

tage la perte de ses lettres d'Afrique; elles nous auraient donné l'occasion de suivre le développement de sa vie morale, dont l'épanouissement devait plus tard exciter notre admiration.

Après un séjour de six mois dans les environs d'Alger, il revint en France pour se guérir d'une fièvre maligne dont il eut beaucoup de peine à triompher. Il avait l'intention de repartir aussitôt qu'il serait rétabli ; mais la maladie fut longue, l'opposition de ses parents plus ferme que la première fois, et puis l'époque du tirage au sort approchait; il dut renoncer à son projet.

En attendant, tout en travaillant quelque peu chez ses parents, il suivait attentivement dans les journaux les graves événements qui se déroulaient en Italie. Avec sa nature droite, unie à un sentiment profond de la justice et à un grand dévouement, il ne pouvait assister indifférent aux épreuves du Père commun des fidèles. Les troupes de Pie IX venaient d'être écrasées dans un guet-apens à Castelfidardo; il n'y tint plus et conçut aussitôt le dessein d'aller rejoindre ceux qui combattaient pour l'Église. Un bon numéro, en l'exemptant du service militaire en France, lui permettait d'accomplir son pieux et courageux projet; il partit.





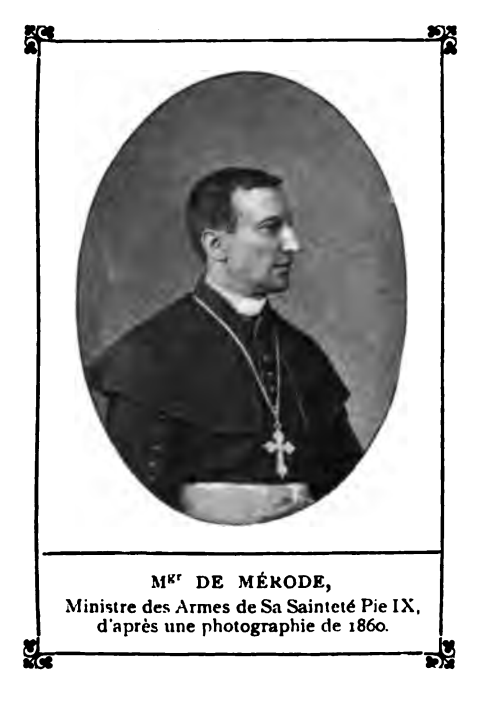
SON ENTRÉE AUX ZOUAVES PONTIFICAUX.

POUR avoir la clef des événements dont nous aurons à parler dans cette période de la vie de Philibert Catherin, il nous faut remonter jusqu'en l'année 1856. A la suite de notre glorieuse campagne de Crimée, un congrès des puissances belligérantes s'était réuni à Paris pour le règlement des affaires d'Orient. Le congrès n'avait pas d'autre objet; cependant les deux plénipotentiaires sardes, MM. de Cavour et de Villamarina, remirent aux représentants de la France et de l'Angleterre une note diplomatique, dans laquelle ils ouvraient les hostilités contre le Saint-Siège. Après mille précautions hypocrites, la note concluait que les États du Pape se trouvaient en pleine décadence, qu'une organisation laïque rendrait le bien-être à ces populations lasses de la domination pontificale; en un mot qu'il fallait la sécularisation du domaine de Saint-Pierre.

Cette ingérence du Piémont dans les affaires de Rome eut l'appui de la Grande-Bretagne et ne fut pas écartée par le gouvernement de Napoléon. Entretemps les catholiques se demandaient si l'Empereur n'allait point les trahir. Son entrevue avec M. de Cavour aux eaux de Plombières augmenta l'inquiétude et fit concevoir de terribles pressenti-

ments. Cependant l'incident du congrès de Paris ne constituait pas un danger prochain.

Comme réponse à ceux qui ne cessaient de parler de son impopularité et de la nécessité d'une réforme de son gouvernement, Pie IX visita les Légations, que M. de Cavour disait frémissantes sous le joug pontifical; son voyage, qui dura quatre mois, fut un triomphe continuel.



Mgr DE MÉRODE,
Ministre des Armes de Sa Sainteté Pie IX,
d'après une photographie de 1860.

La Révolution, par tous ses organes, n'en continuait pas moins à calomnier le Saint-Siège, et le moment approchait où tout ce bruit allait se traduire en actes.

Le 14 janvier 1858, Orsini tenta d'assassiner Napoléon, et peu s'en fallut qu'il ne réussît. Le sectaire déclara, dans sa prison, qu'il avait eu pour but de rappeler à l'Empereur ses engagements secrets en faveur de l'indépendance ita-

lienne. A partir de ce moment, la politique impériale fit volte-face; autant elle avait été franchement conservatrice, autant elle devint hésitante et révolutionnaire.

Après la guerre d'Italie, le traité de Villafranca rendit au Saint-Siège les Légations dont s'était emparé le Piémont, et parut mettre fin à ses intrigues; mais Victor-Emmanuel, sachant bien que l'Empereur ne réclamerait que pour la forme, continua d'occuper l'Italie centrale.

Il y eut dans le monde entier d'énergiques protestations de la part des évêques.

L'Angleterre, dont la malveillance à l'égard du Saint-Siège était connue, imagina le grand principe de non-intervention, auquel s'empressa d'adhérer le cabinet des Tuileries. C'était dire au Piémont: " Vous pouvez agir, nous ne nous en mêlerons pas. " Victor-Emmanuel comprit, et sans perdre de temps, après des plébiscites non moins ridicules que mensongers, annexa à ses anciens États la Toscane, les duchés de Parme et de Modène et les Légations. Comme compensation de son propre agrandissement dans le centre de l'Italie, le roi de Piémont cédait Nice et la Savoie à la France. L'excommunication fut lancée contre les usurpateurs et leurs complices. Comme son oncle Napoléon Ier, Napoléon III était frappé au faîte de la grandeur, et à dater de cette époque rien ne lui réussit.

Pie IX sentait gronder l'orage : " Nous ne sommes encore, disait-il le 16 février 1860, qu'au commencement des maux qui vont fondre sur Nous. " N'ayant plus rien à espérer des gouvernements qui tous, ou le trahissaient, ou

n'osaient, par faiblesse, le soutenir, il résolut d'accepter le concours volontaire de la jeunesse catholique, pour la défense de ses droits, et les dons spontanés des fidèles, pour faire face à la détresse où l'avait réduit la spoliation piémontaise. L'œuvre du Denier de Saint-Pierre lui apporta des sommes considérables. On ne se bornait pas à offrir de l'or, des soldats s'offrirent. Le mouvement fut dirigé par Mgr de Mérode, ministre des armes, qui proposa le commandement de l'armée en voie de formation au plus illustre des généraux français, au vainqueur d'Abd-el-Kader, au sauveur de Paris, dans les journées de juin 1848.

La Moricière avait refusé de servir Napoléon, l'auteur du coup d'État, même au prix du bâton de maréchal. Il n'hésita pas à répondre à l'appel de Pie IX: " C'est une cause, dit-il, pour laquelle je serais heureux de mourir; " et en prenant possession du commandement, il disait dans un ordre du jour : " La Révolution, comme autrefois l'Islamisme, menace aujourd'hui l'Europe, et, aujourd'hui comme autrefois, la cause de la Papauté est la cause de la civilisation et de la liberté du monde. "

Il eut bientôt organisé une petite armée. M. de Cavour protesta et dénonça ces troupes à l'Europe comme un ramassis d'aventuriers de toutes les nations; en même temps il favorisait l'invasion de la Sicile par les Garibaldiens, qui lui durent de ne pas échouer misérablement.

Le 4 septembre 1860, cette date est à retenir, Napoléon III avait dit à deux envoyés de Victor-Emmanuel : " Faites, mais faites vite. " 60,000 hommes de l'armée

piémontaise envahirent aussitôt le territoire pontifical; La Moricière, qui ne s'attendait pas à l'entrée en scène des troupes régulières du Piémont, concentra ses forces sur Ancône. Il comptait sur la France et sur l'Autriche :

" Nous ne sommes qu'une poignée d'hommes, répondait-il au capitaine piémontais, qui vint de la part du général Fanti lui signifier d'évacuer les Marches et l'Ombrie, mais un Français ne compte pas ses ennemis, et la France est derrière nous. "

Hélas! non, la France ne devait pas bouger. Son gouvernement leurrait la cour de Rome et paralysait la défense en faisant espérer des secours qu'il ne devait pas envoyer. L'Empereur se proposait uniquement de faire prendre patience à l'opinion indignée et de ménager aux Piémontais le bénéfice du fait accompli! Il fut tout à la fois faible et fourbe. Cependant il était encore tout-puissant en Europe.

La Moricière se hâtait de gagner Ancône à marches forcées quand il rencontra l'ennemi devant Lorette. 30,000 Piémontais, solidement établis sur la colline de Castelfidardo, lui barraient le passage. La petite armée pontificale fit des prodiges de valeur; mais l'excessive infériorité du nombre et de l'artillerie rendait la victoire impossible. Les Franco-Belges, que plus tard on devait désigner sous le nom de Zouaves pontificaux, reçurent ce jour-là le baptême du feu : sur trois cents qu'ils étaient, les deux tiers furent tués ou blessés.

Le général de Pimodan, qui les conduisait, tomba glorieusement à leur tête.

La Moricière se savait nécessaire à Ancône où l'on pouvait tenir encore ; il rallia quelques débris de ses troupes et parvint à se jeter dans la place, que l'escadre piémontaise était en train de bombarder déjà. Après douze jours d'une défense héroïque, à bout de vivres et de munitions, il capitula, brèche ouverte.



LE GÉNÉRAL DE LA MORICIÈRE,
Commandant en chef de l'armée pontificale,
d'après une photographie de 1860.

Les puissances avaient eu le temps d'intervenir, mais aucune ne voulut ou n'osa, et cependant le drapeau tricolore flottait sur le Tibre ! Ne nous étonnons pas des malheurs qui vont tomber sur la France et sur son chef.

Le gouvernement impérial couronna sa défection, en faisant déclarer déchus de leur nationalité les braves gens qui avaient pris du service dans l'armée pontificale pour l'honneur de leur pays, et on eut l'impudence de dire que cette loi ne s'appliquait pas aux Français engagés dans les bandes de Garibaldi. En même temps on redoubla de sévérité dans la répression de toute allusion politique faite du haut de la chaire. Mais les évêques ne se laissèrent point intimider.

Les Zouaves, écrasés à Castelfidardo, devaient bientôt se reformer plus nombreux et plus résolus à défendre les droits du Saint-Siège. Après la chute d'Ancône, l'émotion fut immense; l'indignation augmentait à mesure que l'on apprenait la conduite indigne des Piémontais et la duplicité Napoléon. Les mandements des évêques, les oraisons funèbres, les services solennels pour le repos des âmes des défenseurs de l'Église, devaient ajouter à cette émotion et porter les catholiques à secourir le Saint-Siège de leurs prières, de leur argent et de leurs bras.

Beaucoup de jeunes gens, appartenant aux meilleures familles de France et de Belgique, coururent s'enrôler sous le drapeau du Pape, qu'ils devaient illustrer par leur bravoure et teindre de leur sang.

Philibert Catherin fut du nombre de ces hommes de cœur. Il était libre, comme nous l'avons dit plus haut; et sans rompre ni relâcher les liens qui l'unissaient à sa famille, son amour pour l'Église et le désir de venger les injustices dont elle était victime, l'entraînèrent dans la voie

du sacrifice, où nous le verrons se donner tout entier à la plus sainte des causes, et mourir enfin pour son pays.

Il y eut grande surprise à Feillens, quand on apprit sa résolution ; émerveillée de tant de courage, cette population chrétienne était fière de donner l'un des siens pour la défense du Souverain-Pontife. D'aucuns cependant se permirent des paroles de blâme : il est si naturel de nier ou d'amoindrir dans les autres les vertus dont on ne se sent pas capable ! Pour les uns, c'était là un de ces coups de tête dont les jeunes gens sont si coutumiers ; pour d'autres, Catherin avait cédé aux pressantes sollicitations de son grand-oncle. Les uns et les autres se trompaient. Sans doute M. l'abbé Rion, qui comprenait la nécessité du pouvoir temporel des papes, se réjouissait de voir de généreux jeunes gens tout sacrifier pour cette sainte cause, et il était heureux de compter parmi ces braves l'un de ses petits-neveux; mais il savait que le dévouement ne s'impose pas, que Dieu seul l'inspire, et que seul il donne la force du sacrifice. Humainement parlant, l'abbé Rion avait au contraire bien des raisons de s'opposer au départ de ce neveu qui lui était devenu en quelque sorte nécessaire; en réalité, il ne fut pour rien dans sa vocation ; il se contenta de s'en réjouir et d'en bien bénir l'Auteur de tout bien.

Nous ne connaissons pas la date précise du départ de Philibert pour Rome; son engagement étant du 14 février, il dut quitter Feillens dans les derniers jours de janvier 1861, quatre mois après la défaite de Castelfidardo. M. de

Surigny, de Prissée, près Mâcon, l'avait précédé de quelques jours aux Zouaves et devait, comme lui, dix ans plus tard, donner sa vie pour la France [1].

Sa famille, dont nous connaissons les sentiments chrétiens, admirait son courage et se félicitait de ce que Dieu avait choisi un de ses membres pour défendre les intérêts de son Église ; mais la séparation n'en fut pas moins pénible, et ce ne fut pas sans verser beaucoup de larmes qu'ils se résignèrent à le voir s'éloigner pour aller mourir peut-être loin d'eux sur un champ de bataille.

Les lettres qui racontent son voyage et ses premiers jours à Rome ont été perdues. Nous ne pouvons que deviner ses impressions à son entrée dans la Ville éternelle. Rome n'est pas une ville comme une autre ; lorsqu'on la visite pour la première fois, on ne peut guère se défendre d'une émotion dont le souvenir ne s'efface jamais pour le chrétien. C'est la ville des papes, c'est la ville des grands souvenirs, c'est le centre de la catholicité. Ajoutez à ces pensées la vue de ces innombrables monuments, où l'on a prodigué toutes les merveilles de l'art, le spectacle de ces cérémonies qui ne sont nulle part aussi magnifiques, et

1. Alphonse de Surigny, qui avait quitté les Zouaves après Mentana (1867), s'engagea au 4e bataillon des mobiles de l'Ain, dès les premiers revers de la France en 1870. Il fut nommé lieutenant. Son régiment se trouvait à Paris lors de l'investissement. C'est en allant à l'ambulance, en compagnie de son cousin, le capitaine Gaston de Bonrepos, — son ancien camarade aux Zouaves, — voir deux hommes de son peloton atteints de la petite vérole noire, qu'il contracta la maladie à leur chevet. Le lendemain il se couchait pour ne plus se relever : le 15 octobre il expira pieusement dans une petite chambre du quartier Saint-Mandé.

vous comprendrez quels sentiments durent envahir l'âme de Philibert Catherin quand il se sentit armé pour la garde de ces grandes et saintes choses.

Son premier engagement de deux ans est inscrit au numéro 621 sur la matricule du corps. Il fut versé directement à la 6e compagnie, alors en formation sous le commandement du capitaine de Magny, et casernée près de Saint-Jean-de-Latran, dans les dépendances de l'hôpital.





AU BATAILLON.

LES rapports intimes qu'eut Philibert, dès son entrée au bataillon, avec Mgr Daniel, qui venait d'arriver à Rome pour y être aumônier des Zouaves, nous engagent à faire connaître à nos lecteurs ce digne prêtre, à qui notre Zouave dut de pratiquer les fortes et douces vertus qui ont fait l'admiration de tous ceux qui l'ont connu.

Mgr Daniel était né à Nantes d'une famille très honorable, le 17 août 1825, et avait puisé, au foyer domestique, l'amour de la sainte cause à laquelle il devait consacrer les meilleures années de sa vie. Ses études, commencées au collège de la Ducherais, s'achevèrent au petit séminaire de Guérande, d'où il se rendit à Paris pour faire à Saint-Sulpice son cours de théologie, qu'il devait compléter au grand séminaire de Nantes. Ordonné prêtre en 1850, il exerça successivement le saint ministère dans deux paroisses du diocèse jusqu'en novembre 1860. Vivement ému de ce qui se passait en Italie, il s'offrit alors pour être l'aumônier des volontaires, que le désir de défendre le Pape entraînait à Rome, — comme, au moyen âge, les croisés allaient à Jérusalem.

La première fois qu'il adressa la parole aux Zouaves,

il leur dit : " Vous êtes des soldats chrétiens, des défen-" seurs de la religion, il faut que la chose réponde au nom. " C'était tout son programme; il voulait que les Zouaves fussent les croisés du XIXe siècle, des modèles de bravoure, de foi, de charité.

Philibert Catherin, déjà tout disposé par son éducation à cette vie d'abnégation et de courage chrétien, devait comprendre ces paroles et, plus que personne, nous le verrons, il les mettra en pratique.

La première lettre que nous ayons de lui, est datée d'Anagni [1], 26 février 1861 ; il se trouvait depuis quelques jours seulement en garnison dans cette ville. Il y parle de la prise de Gaëte, de l'arrivée de François II à Rome, et des illuminations en l'honneur de cette glorieuse victime de la Révolution. Il a remarqué que la foule, massée auprès du Quirinal mis à la disposition du roi par Pie IX, était muette, froide et quelque peu hostile.

Un Zouave qui criait : " Vive François II ! " se vit fermer la bouche par un Italien; mais il lui ôta l'envie de recommencer en le faisant rouler à terre d'un coup de poing. Un autre fait, rapporté dans la même lettre, montre à

1. Sur les cent quarante hommes qui composaient la 6e compagnie quand elle quitta Rome pour aller tenir garnison à Anagni, le 20 février 1861, quinze seulement persévérèrent jusqu'au bout et se retrouvèrent sous les murs de Rome, le 20 septembre 1870. Quatre d'entre eux, MM. de Gastebois, capitaine, Vetch, lieutenant, François Quéré, sergent, et Catherin furent tués à Loigny, le 2 décembre 1870, — un cinquième, le capitaine Belon, mourut à la bataille du Mans, le 11 janvier 1871. Les dix autres, sont MM. Wyart, actuellement abbé général des Trappistes, Desclée et Derély, capitaines ; de Montbel et Halgand, lieutenants ; de Becdelièvre et Bayard, sergents ; Libert, De Jagher et Jean-Marie Quéré.

quels moyens indignes avait recours la Révolution pour décourager les Zouaves et arriver à exécuter plus facilement ses plans de désordre. Le 16 février, un Zouave, rentrant à la caserne, fut traîtreusement attaqué près du Colisée par des Italiens qu'il venait de dépasser; blessé légèrement, il déchargea son revolver sur ses agresseurs qu'une fuite précipitée mit hors d'atteinte.

Après avoir esquissé en quelques mots Saint-Pierre, Sainte-Marie-Majeure, la Minerve, le *Gesù*, etc., il parle à ses parents de la supplique qu'il vient d'adresser au Souverain-Pontife.

" J'ai demandé l'indulgence plénière à l'article de la mort pour tous mes parents jusqu'au quatrième degré. Le prélat qui nous introduisait, mes camarades et moi, au Vatican, nous dit que notre supplique ne serait présentée au Saint-Père que dans quelques jours ; mais, comme nous devions partir le lendemain, il se rendit à nos instances, et quelques instants après Pie IX, accompagné de deux cardinaux, nous apportait lui-même nos suppliques qu'il venait de signer. Il nous remit à chacun une médaille d'argent frappée à son effigie, de la grandeur d'une pièce de cinq francs. Il nous adressa quelques paroles, et après nous avoir admis au baisement du pied, il entra dans une salle voisine où l'attendaient des officiers de l'armée française.

" Nous avons quitté Rome le 20. En nous rendant à Anagni, nous fîmes étape dans la pittoresque petite ville de Genazzano où nous eûmes le bonheur de vénérer un tableau que l'on dit représenter le vrai portrait de la sainte

Vierge et qui, selon la tradition, a été peint par saint Luc [1]. Il y avait fête ce jour-là en l'honneur de la sainte image. Après le salut, auquel nous assistâmes, notre caporal, M. de Cornulier, ayant obtenu la permission de chanter un


NOTRE-DAME DU BON CONSEIL,
vénérée dans l'église de *Santa-Maria* à Genazzano.

cantique de la Madone, entonna le *Magnificat;* nous étions attendris jusqu'aux larmes. Les gardiens de l'église nous ouvrirent ensuite les grilles pour nous laisser voir de plus près la vénérable image dont ils nous donnèrent une copie,

1. Cette image, miraculeusement transportée d'Albanie à Genazzano, où elle apparut tout à coup aux yeux de milliers de personnes rassemblées pour la foire le 25 avril 1467, est honorée sous le titre de Notre-Dame du Bon Conseil. — Voir sur cette translation merveilleuse, le savant ouvrage de Mgr Dillon: *La Vierge Mère du Bon Conseil.* Paris, Desclée, De Brouwer et Cie.

que je vous enverrai à la prochaine occasion avec la feuille d'indulgence qu'a bien voulu nous accorder Pie IX. "

Dans ses lettres à ses parents, Philibert dit tout ce qui l'a frappé, tout ce qui peut les intéresser. Comme il s'adresse à des cultivateurs, il leur parle souvent des divers produits de la campagne ; cependant le plus ordinairement il raconte ce qui a édifié son âme. Les fêtes religieuses, les fonctions, si belles à Rome, font presque toujours l'objet de sa correspondance ; la bouche parle de l'abondance du cœur. On sent qu'il devient de jour en jour plus chrétien et l'on peut constater, en lisant ses lettres de différentes époques, ses rapides progrès dans la vertu.

Dans une lettre, écrite à Anagni le 11 avril, après avoir dit combien il est heureux de savoir ses parents en bonne santé et leur avoir demandé des nouvelles de son cher aveugle, Benoît Billoudet, il parle de la retraite qui vient d'être donnée aux Zouaves :

" Elle a été prêchée par deux prêtres du séminaire français ; c'est Mgr d'Anagni qui en a fait l'ouverture par le chant du *Veni Creator;* c'est lui également qui a dit la messe de communion générale et qui a présidé à l'exercice de clôture. Nous sommes ensuite partis pour Rome, afin d'assister aux touchantes cérémonies de la Semaine Sainte. Le Jeudi-saint, j'ai vu le Saint-Père laver les pieds à douze pauvres prêtres et j'ai assisté à la Cène dans une chapelle de la basilique. Le samedi, plusieurs Juifs ont été solennellement baptisés par Pie IX. Le jour de Pâques, j'étais de planton à Saint-Pierre; comme j'étais fier! Le Saint-

Père, après avoir chanté la messe, a été porté sur la *Sedia* au balcon de la basilique, d'où il a donné la bénédiction *Urbi et Orbi* à une foule immense agenouillée sur la place. Rien n'est plus imposant. Le lundi, illumination à Saint-Pierre, et le mardi, feu d'artifice sur la place du Peuple. "

Le 22 avril suivant, il écrit pour la première fois à son jeune frère qui faisait ses études au petit séminaire de Meximieux : " J'avais l'intention d'aller te voir avant mon départ pour Rome, mais j'ai dû m'embarquer plus tôt que je ne pensais. Je suis très satisfait du parti que j'ai pris ; je me sens heureux d'être utile à notre Saint-Père le Pape, et de servir la cause du Saint-Siège, si cruellement attaqué. Prions Dieu qu'il fasse cesser tous ces maux et rende à son Église la paix et la prospérité... Ici les événements ne semblent pas prendre une meilleure tournure ; ces jours derniers, un Zouave a été assassiné à Rome, parce qu'il portait la médaille de Castelfidardo [1].

" Nous sommes casernés dans un couvent de Dominicains, qui a été habité pendant quelque temps par saint Thomas d'Aquin; j'ai vu la cellule où ce grand génie a écrit quelques-uns de ses immortels ouvrages. Les Pères sont très bons pour nous ; plusieurs Zouaves, qui ont interrompu leurs études pour défendre Pie IX, les continuent sous la direction d'un religieux. "

Au mois de juin de la même année, il écrit à ses

1. Le comte de Limminghe, qui était allé revoir sa famille en Belgique après le combat de Castelfidardo, fut poignardé dès son retour à Rome, où il venait reprendre sa place dans les rangs des Zouaves.

parents : " Votre lettre m'apprend que vous êtes en bonne santé ; je m'en réjouis et demande à Dieu de vous continuer cette grâce. J'espère que le mauvais temps, dont vous vous plaignez, cessera et que vos récoltes qui ont mauvaise apparence, seront meilleures que vous ne pensez. C'est par la volonté de Dieu que tout nous arrive, et il fait tout pour notre bien.

" Nous terminions, il y a quelques jours, notre mois de Marie, qui a été pour toute la ville un sujet de grande admiration. Chacun voulait voir le mois de Marie des Zouaves, entendre les chants, les prédications, et s'édifier de cette dévotion, toute nouvelle ici, au moins dans sa forme.

" Pour la Fête-Dieu, les Zouaves avaient voulu, suivant un usage de France, dresser un reposoir sur la place publique ; il était orné tout militairement; des trophées d'armes, des baïonnettes, des baguettes de fusil disposées avec le meilleur goût formaient des dessins aussi gracieux que variés. Mgr d'Anagni s'étant prêté à nos désirs, la procession s'arrêta à notre reposoir, toute la foule s'y était portée pour recevoir la bénédiction. On n'avait jamais rien vu de semblable dans la ville.

" Ce même jour devait se faire la clôture du mois de Marie ; la réunion eut lieu sur la place, devant le reposoir sur lequel, le matin, avait été placé le Saint-Sacrement. Les reliques de la sainte Vierge étaient exposées ; tous tenaient un flambeau à la main. La population, avertie, remplissait la place.

" Un prêtre français, que M. l'abbé Daniel avait amené

avec lui de Rome, nous a adressé la parole dans les termes les plus chaleureux ; puis la bénédiction a été donnée avec les reliques de la sainte Vierge par Monseigneur. A la fin de la cérémonie, ce fut un enthousiasme général; on reconduisit Monseigneur au son d'une joyeuse fanfare, avec des torches et au cri mille fois répété de *Viva Pio nono! Viva il Papa!* Ces vivats étaient une protestation contre ce qui se faisait ce jour-là même à Turin, où Victor-Emmanuel était proclamé roi d'Italie. On s'attendait à quelques incidents ; il n'y eut qu'une petite manifestation d'enfants qui, attroupés à la porte du chef du comité révolutionnaire, firent grand tapage et crièrent longtemps : " Vive Pie IX! "

" Il nous est arrivé quatre sœurs de Saint-Vincent de Paul pour soigner nos malades; jugez si nous les avons reçues avec plaisir." Plus qu'aucun autre, Catherin avait sujet de s'en réjouir ; car, s'il leur rendit bien des services, comme l'ont attesté dans la suite plusieurs d'entre elles, elles furent pour lui d'une grande bonté.

Comme ses parents lui demandaient des renseignements sur le pays, sur ses habitants : " Je vais tâcher, leur écrit-il un jour, de vous satisfaire. Les paysans d'Anagni sont sales, très mal vêtus, moins bien, pour la moitié au moins, que les mendiants de Feillens. On peut d'ailleurs les appeler des mendiants, car ils ne rougissent pas, en allant au travail, de nous tendre la main pour nous demander deux liards, *mezzo baiocco.* Sur leurs habits ils portent une sorte de chemise qui leur vient jusqu'à mi-jambes, et dont le col a au moins six pouces de long.

Leurs culottes descendent jusqu'aux genoux sur leurs bas bleus ; elles sont généralement faites de peau de chèvre. Ils sont du reste assez fainéants.

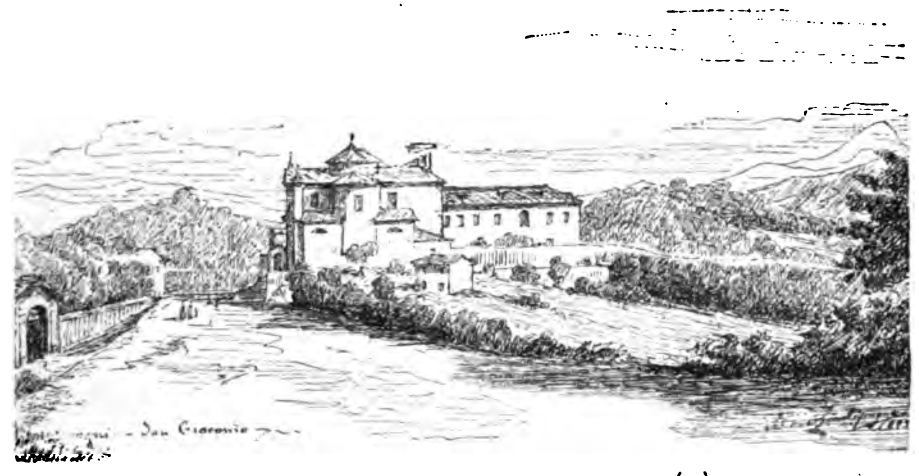
" Le sol est d'une grande fertilité; il produit beaucoup, même avec peu d'engrais. Tous les villages sont situés sur les collines; de là de grandes difficultés pour monter les récoltes. Dans leurs maisons tout est primitif; souvent ils couchent avec les porcs, les poules, l'âne et autres bipèdes et quadrupèdes. Jugez de leur propreté; aussi en les voyant, on dirait qu'ils ne se sont pas lavés depuis qu'ils sont au monde.

" Le matin, ils sont sur pied de bonne heure. Quand ils vont aux champs, la femme porte sur sa tête une corbeille où se trouvent les provisions de la journée, qui se composent généralement d'un peu de maïs; dans la même corbeille elle a sa pioche et son petit enfant. Derrière elle, suivent son mari sur un âne et ses autres enfants, suivis eux-mêmes de tout ce qu'il y a d'êtres vivants à la maison, porcs, moutons, chèvres, etc.; et comme ces animaux se laissent souvent attarder le long du chemin, vous entendez à chaque instant des cris pour activer la marche. "

Après avoir énuméré les principaux produits du sol et dit leur mode de culture qu'il trouve bien primitif, il ne peut s'empêcher de rendre les Italiens responsables de leur misère, " d'autant plus, ajoute-t-il en terminant, qu'ils n'ont presque pas d'impôts et n'ont point d'autres charges. "

Philibert, qui n'a pas d'événements bien saillants à

signaler, n'écrit à ses parents que le 13 septembre: " Depuis huit jours, dit-il, après s'être excusé de ce retard, nous sommes sur nos gardes; tous les soirs, sac au dos, nous nous tenons prêts à partir; les Piémontais ont, dit-on, passé la frontière. Ils devaient nous attaquer dans la nuit du 6 au 7, mais, sur les observations des chefs de l'armée française, ils se sont retirés, remettant à une autre occasion l'avantage de nous voir. Pendant la nuit, des patrouilles



LE COUVENT DE ST-JACQUES HORS DE LA PORTE DE CÉRÈS A ANAGNI, occupé par la 6e compagnie.
D'après un dessin du capitaine de Gouttepagnon.

parcouraient les environs pour éviter toute surprise; nous avions pris toutes nos mesures; les Zouaves des différentes casernes devaient se replier sur celle de Saint-Jacques, où nous aurions pu faire une vive résistance; et dans le cas où nous aurions été accablés par le nombre, nous devions battre en retraite vers Rome. Mais le gouvernement français n'a pas jugé à propos cette fois de laisser enlever par

les Piémontais ce qui reste encore au Saint-Père de ses États. "

Mgr Daniel nous dit dans son *Journal* combien les Zouaves étaient contents de se trouver enfin en face de l'ennemi: " S'étant tous confessés, écrit-il, ils se disposaient à vendre chèrement leur vie et à faire expier aux envahisseurs leurs injustices et les horribles profanations dont ils se rendaient chaque jour coupables. Ils durent réserver leur courage pour d'autres temps. En attendant, ils célébrèrent avec une grande pompe l'anniversaire de Castelfidardo; et il y eut une joie générale au bataillon à cause de ma nomination de chanoine-honoraire d'Anagni. "





EXCURSIONS ET PÈLERINAGES.

D'OU venait le changement survenu dans la politique des Tuileries? Napoléon n'avait point changé; mais, voyant ses agissements en Italie désapprouvés par une imposante minorité dans les Chambres, et flétris par les protestations indignées des évêques et des catholiques, il n'osait, pour le moment du moins, donner d'autres gages à la cause de l'unité italienne. Cependant il se laissa amener à reconnaître le nouveau royaume d'Italie, contre la formation duquel il avait d'abord protesté avec éclat, jusqu'à rompre toute relation diplomatique avec ses auteurs. Cette attitude et le rappel du chargé d'affaires de France à Turin n'étaient que comédie. Au fond l'Empereur voulait l'unité italienne, et craignant qu'elle ne fût menacée par la mort du comte de Cavour qui en avait fait son œuvre, il s'empressa de reconnaître Victor-Emmanuel comme roi d'Italie. Il y avait quelques mois que les Chambres piémontaises avaient proclamé Rome capitale de l'Italie une et indivisible. L'Angleterre et les États-Unis, nations protestantes, s'étaient hâtés d'envoyer leur adhésion aux attentats commis contre le Saint-Siège; le Maroc avait seul suivi leur exemple. Mais après que la France eut parlé, toutes les

autres puissances se prononcèrent successivement en faveur de l'Italie.

Garibaldi, dont Victor-Emmanuel désavouait publiquement les incursions sur les territoires convoités, tout en le soutenant de ses encouragements, de son or et de ses soldats, et dont il s'appropriait sans scrupule les conquêtes, pensait que le moment était venu de réaliser par la force le programme du nouveau royaume : Rome capitale. Il avait pu pénétrer en Sicile et s'emparer sans trop de difficulté du royaume de Naples; l'Angleterre l'y avait aidé, puis le Piémont y avait envoyé des troupes. C'est à l'aide de ces secours et grâce au principe de non-intervention, si scrupuleusement mis en pratique par Napoléon III, qu'il avait arraché à François II ses États pour les donner au roi de Piémont.

Le flibustier comptait sur les mêmes moyens et le même silence de l'Empereur, pour faire envahir impunément par ses bandes les trois provinces laissées au Pape. Napoléon, qui ne croyait pas le moment venu, s'y opposa; plus tard, dans une occasion semblable, il parlera aussi de façon à être pris au sérieux; mais un jour viendra où, battu lui-même, il ne pourra plus retenir ceux que sa complaisance a déchaînés et l'attentat contre le domaine temporel du Pape se consommera. Avant ce fatal dénouement, les Zouaves pontificaux auront à réprimer le brigandage des bandes et montreront un courage qui fera l'admiration du monde. En attendant, ils profitaient du calme relatif où les laissaient les Garibaldiens, pour faire quelques excursions

dans les États pontificaux et accomplir de pieux pèlerinages. Parmi les lieux saints que visita avec le plus d'intérêt Philibert, Subiaco doit être placé au premier rang.

" Comme nous devions quitter Anagni pour Saint-Paul-hors-les-Murs, je suis parti, écrit-il à ses parents, pour Saint-Benoît avec trois de mes amis et notre sergent major qui a voulu être de la partie. Nous avions une permission de plusieurs jours.

" Subiaco est à neuf lieues d'Anagni. La première partie du chemin est assez mauvaise; il nous fallait marcher constamment par des sentiers rocailleux; en revanche nous avons reçu un excellent accueil des paysans que nous avons rencontrés sur notre route; ils se faisaient une joie de nous offrir des noix, des pêches, des raisins et autres fruits qui ne sont pas à dédaigner lorsque l'on voyage à pied dans des pays chauds. L'un d'eux, quoique assez éloigné de notre chemin, vint à nous avec empressement pour nous montrer un souterrain qui avait autrefois servi de retraite aux chrétiens persécutés. Après nous avoir donné cette indication, il nous offrit une corbeille de raisins, s'excusant de ne pouvoir faire mieux et davantage.

" A mi-côte de la montagne que nous gravissons, nous visitons Pillio, qui, comme presque toutes les villes d'Italie, a des rues étroites et tortueuses; on y rencontre à chaque pas des porcs, qui souvent logent à la cave avec leurs maîtres ou au premier étage. Il est très drôle de les voir monter les escaliers.

" De Pillio nous arrivons en une heure au sommet de la

montagne, où nous trouvons une chapelle dédiée à la sainte Vierge sous le nom de Notre-Dame-du-Mont. Le gardien n'a à offrir au voyageur que de l'eau et de la galette de maïs dont il se nourrit lui-même; mais nous avions pour provisions du pain et du jambon que l'appétit nous fit trouver excellents.

" Nous disons une prière à la Madone et nous quittons notre hôte pour descendre sur un magnifique plateau qui s'étend jusqu'au pied des Apennins. Il n'est habité que par des bergers qui y font paître de nombreux troupeaux de moutons noirs et de chèvres blanches. Après avoir marché quelque temps, nous nous trouvons sur la route qui conduit directement à Subiaco. Nous visitons en passant les ruines de la villa de Néron ; il n'en reste plus rien debout ; ce ne sont partout que colonnes brisées, blocs de marbre blanc à moitié enfouis dans la terre, souterrains presque entièrement comblés, et sur ces ruines des cabanes de bergers en partie construites avec ces débris.

" De ces ruines à Subiaco, où nous arrivons à 9 h. du soir, nous rencontrons encore deux petites villes, Afile et une autre dont j'ai oublié le nom. Nous logeons à l'hôpital.

" Subiaco est une ville assez belle ; on y remarque la cathédrale et surtout le palais ou l'hôtel-de-ville, qui est au centre de la ville. Elle est bâtie sur un rocher en forme de pain de sucre de la hauteur de 200 mètres. On y arrive en la contournant par une pente assez douce ; au pied coule une rivière, l'Anio, qui baigne les couvents de Saint-Benoît et de Sainte-Scolastique. Quand on se rend de la

ville au couvent, qui n'est guère qu'à une lieue, on rencontre une chapelle où se lit une inscription indiquant qu'à cet endroit existait un lac, dont le barrage fut brisé en 1228 par un tremblement de terre ; l'écoulement rapide des eaux produisit une terrible inondation. C'est dans ce lac que tomba saint Placide encore enfant, en voulant y puiser de



ABBAYE DE SAINTE-SCHOLASTIQUE A SUBIACO, d'après une photographie.

l'eau ; il en fut retiré par saint Maur qui marcha sur les eaux sans s'en apercevoir. Tout près de là se voit l'abbaye de Sainte-Scolastique, habitée par des Bénédictins. L'église, que nous fit visiter un religieux français, est très vaste et très riche ; les stalles ressemblent beaucoup à celles de notre église de Brou. Le chapitre actuel est la salle même où saint Benoît fit ses adieux à ses disciples, lorsqu'il se

rendit au Mont-Cassin ; on a conservé la stalle sur laquelle il était assis. Les quatre cellules, occupées par le Saint et ses premiers disciples, sont changées en oratoires, dont les murs sont revêtus d'un marbre précieux. On vénère aussi dans cette église le corps du vénérable Bède d'Angleterre.

« Près de Sainte-Scolastique, on voit sur le sentier qui conduit au couvent de Saint-Benoît, une chapelle qui marque l'endroit où saint Romain fit la rencontre du saint patriarche fuyant le monde et lui indiqua une caverne où il pourrait se retirer. De Sainte-Scolastique à Saint-Benoît il n'y a guère qu'un kilomètre ; pour se rendre de l'une à l'autre, on traverse un magnifique bois de chênes verts sanctifié par la présence du grand Saint dont le couvent porte le nom. A mi-côte et adossé à la montagne, le couvent domine la rivière, qui en cet endroit roule avec bruit de chute en chute. Pour y arriver, il faut monter un escalier fort étroit ; le Père qui nous servait de guide, nous fit voir, entre autres inscriptions dans le vestibule, celles-ci que je transcris : " Ce lieu est le berceau de l'Ordre des " Bénédictins. — Un ange fit à saint Benoît de la part de " Dieu la promesse qu'aucun des religieux de son Ordre ne " sera damné, parce que les mauvais religieux ou se con- " vertiront ou sortiront de l'Ordre. — Cet Ordre existera " jusqu'à la fin des temps. "

" La *Scala Santa* conduit à la caverne où saint Benoît est représenté par une statue de marbre, près de laquelle est un panier pour rappeler celui dans lequel saint Romain apportait de temps en temps un pain au saint Patriarche.

Sur la paroi du rocher est peinte la Madone devant laquelle saint Benoît priait souvent. Plus bas se voit le rosier sur lequel se roula le Saint pour mettre fin à une tentation. Cet églantier, après être resté 600 ans en touffes irrégulières, fut greffé et planté en ordre par saint François d'Assise, qui habita cette caverne pendant trois mois; c'était en 1223. Sur les feuilles est dessiné un serpent. Plusieurs nous ont été remises par les Pères; je vous les enverrai à la prochaine occasion.

" La montagne surplombe le couvent; un rocher de trois à quatre mètres de hauteur sur deux de large, en est à peu près entièrement détaché, au point que l'on voit le jour presque tout autour; on dirait que dans sa chute, qui semble imminente, il va écraser le monastère. L'histoire rapporte que saint Benoît, voyant ce rocher se détacher de la montagne et menacer le couvent, étendit le bras pour l'arrêter et prononça ces paroles: " Arrête-toi, ô rocher, ne fais pas de mal à mes enfants! " Au milieu du cloître la statue du Saint, le bras étendu vers la montagne, perpétue le souvenir de ce grand miracle. Il y a plus de 1200 ans que ce rocher obéit à la puissance du grand serviteur de Dieu.

" Le soir nous nous sommes rendus à une autre grotte qu'avait aussi habitée saint Benoît. On voit à côté une église que nous n'avons pu visiter, le gardien étant absent; mais nous pûmes boire à la fontaine miraculeuse qui est tout près. A notre retour à Sainte-Scolastique, les Pères eurent la bonté de nous servir une abondante collation; ce qui nous permit de regagner sans trop de fatigue Subiaco, d'où le lendemain matin nous partions pour Anagni. "

Dans une lettre qu'il écrit de sa nouvelle garnison de Rome, Saint-Paul-hors-les-Murs, à son frère Laurent, après avoir dit combien il avait été satisfait de son pèlerinage à Subiaco, lieu sanctifié par la présence de tant de saints, il raconte la visite du Saint-Père à ses Zouaves.

" Ce fut grande fête au bataillon. A son arrivée, Pie IX fut salué par l'artillerie. Après une visite à l'église, il se montra au balcon du palais, d'où il bénit les troupes. Le soir il a voulu visiter la caserne, cherchant à se rendre compte de tout. A son départ il a été acclamé par les cris enthousiastes de la foule.

" C'est à Saint-Paul-hors-les-Murs, basilique desservie par les Bénédictins, que repose le corps de saint Paul, l'apôtre des gentils. Il a été décapité à trois kilomètres d'ici ; sa tête, en tombant, fit trois sauts d'où jaillirent trois sources ; de là le nom de Saint-Paul-trois-Fontaines. Trois églises ont été bâties en ce lieu : dans l'une se trouvent les trois fontaines ; dans une autre on vénère les chaînes avec lesquelles fut attaché le grand apôtre et la prison où il fut enfermé avant son martyre ; la troisième, qui est sur la route de Rome, indique le lieu où S. Pierre et S. Paul se séparèrent pour aller au supplice.

" J'ai visité la basilique de Saint-Laurent, qui est à deux kilomètres de la porte du même nom. Le corps de ton saint patron est sous le maître-autel avec celui de S. Étienne. A l'occasion de l'enterrement, dans le cimetière de Saint-Laurent, de l'un de nos sous-officiers, Paul Saucet, Mgr de Mérode nous dit que le lieu où nous étions était saint ; il nous raconta que, d'après une tradition, lorsqu'on

apporta de la Palestine à Rome le corps de S. Étienne, les ossements de S. Laurent se remuèrent d'eux-mêmes pour faire place à ceux du premier martyr. Dans le chœur se voit encore la dalle de marbre blanc, sur laquelle S. Laurent fut étendu, lorsqu'il fut retiré de dessus son gril ; les traces de son corps à moitié brûlé y sont très visibles. "

Comme il est aux portes de Rome, Philibert en profite pour étudier la ville sainte et en visiter les innombrables



CLOÎTRE DE L'ABBAYE DE SAINT-PAUL-HORS-LES-MURS, où la 6ᵉ compagnie avait ses quartiers en automne 1861.

sanctuaires ; ses excursions ont ordinairement un but pieux. Il n'est pas indifférent aux chefs-d'œuvre de l'art païen, qui sont si nombreux dans la cité des Papes, mais il leur préfère les églises auxquelles s'attache quelque grand souvenir ou qui renferment d'insignes reliques. Il réserve à ses parents celles qu'il peut se procurer ; une fois c'est un *fac-simile* de l'inscription de la croix de Notre-Seigneur : " Je l'ai vue, écrit-il, dans la basilique de Sainte-Croix de

Jérusalem ; " une autre fois, c'est une feuille de l'oranger de S. Dominique : " Cet oranger, planté par le grand Saint, fondateur des Frères-Prêcheurs, est au mont Aventin, dans le couvent de Sainte-Sabine, où l'on voit encore la cellule habitée par le saint Patriarche. L'année dernière il n'avait que trois oranges ; l'une a été envoyée à la reine de Naples, une autre à la reine d'Espagne, et la troisième, je ne sais à quel prince. Cette année, elles sont très nombreuses ; j'ai pu en obtenir quelques-unes ; je vous les enverrai bientôt. "

Sa foi, sa grande piété, ne pouvaient oublier les catacombes : " J'ai visité, écrit-il, celles de St-Pancrace, de St-Sébastien et de St-Calixte, ces dernières sont les plus remarquables. Elles ont cinq étages ; je ne suis descendu qu'au quatrième, le cinquième étant en réparation. J'ai mis plus d'une heure et demie à les parcourir. Beaucoup d'Anglais obtiennent d'y descendre, plusieurs y ont trouvé leur conversion. "

Sa vénération pour le Souverain-Pontife, dont il est venu défendre la cause, augmente chaque jour ; aussi il ne manque pas une occasion de le voir, de se trouver sur son passage, et c'est avec un vif sentiment de joie qu'il en parle : " J'ai eu le bonheur, dit-il dans une lettre, de communier de la main de Pie IX ; c'était un dimanche, dans une petite chapelle du Vatican où il dit habituellement la messe. Après son action de grâces, il nous fit venir et nous remit à chacun une grande image du bienheureux Léonard qui avait été béatifié le dimanche précédent. "





Chapitre Sixième.

AU CAMP DE PORTO-D'ANZIO.

DANS les derniers jours de décembre 1862, Philibert Catherin était en garnison à Marino, lorsqu'un crime affreux remua toute la ville et excita au bataillon une vive irritation. Un assassin, d'un coup de poignard, avait tué le clairon Luigi Bevini. Les Zouaves, exaspérés, voulaient se faire justice; la ville était dans l'épouvante. La Révolution avait partout des représentants; à Marino elle les comptait plus nombreux et les savait disposés à tout faire.

" La ville est assez belle, écrit Catherin, mais ce sont surtout les environs qui sont remarquables. C'est, d'un côté, Frascati, près des ruines de l'ancienne Tusculum; d'un autre, Rocca del Papa, et, au-dessus, le camp d'Annibal que domine le Monte-Cave, d'où l'on jouit d'un des plus beaux coups d'œil d'Italie. A peu de distance, on rencontre Albano, Castel-Gandolfo, Aricia, etc. Des fenêtres du séminaire, où notre compagnie est casernée, on a une vue magnifique sur toute la campagne romaine; d'ici Rome, qui est à 5 ou 6 lieues, ne ressemble pas à une ville; on dirait plutôt une nombreuse agglomération de maisons de campagne éparses dans la plaine. Nous voyons aussi très bien la mer, dont nous sommes éloignés de 7 à 8 lieues.

" Hier 25 février, mourait de la mort la plus édifiante Joseph de la Villebrune : il était lieutenant aux Zouaves et avait combattu à Castelfidardo, où il avait été gravement blessé. "

Le 4 mai, il écrit à ses parents : "Nous avons quitté Marino pour Porto d'Anzio, où nous sommes en garnison depuis quelques jours. Quinze jours avant notre départ, nous avons eu notre retraite qui a été prêchée par le P. Hervé. C'est Mgr de Dreux-Brézé qui a présidé la clôture ; le matin il avait donné la communion à plus de 500 Zouaves. Ce fut un beau jour pour le bataillon. "

La religion ne rend point triste, comme on est tenté de le croire dans un certain monde; bien comprise au contraire, elle donne cette gaieté franche, cette paix du cœur, que l'on chercherait vainement chez ceux qui ne la pratiquent pas ou qui la pratiquent mal. La lettre dont nous allons donner le texte, prouvera qu'il en est bien ainsi. Ce que cette lettre va nous dire encore, c'est que la religion facilite les rapports entre supérieurs et inférieurs, et leur enlève cette roideur qui tient à l'écart, divise et finit souvent par engendrer l'antipathie.

" En nous rendant à Porto d'Anzio, nous traversons Castel-Gandolfo, Albano et la station de *Strada ferrata;* nous passons la nuit à Fontana del Papa, où il n'y a que quatre ou cinq maisons, c'est-à-dire pas assez pour loger tout le monde. Nous couchons à la grande auberge où l'on ne refuse personne ; chacun s'arrange comme il peut : le corps dans le fossé qui longe la route, la tête autant que

possible sous la haie. On dort quand même, la gaieté française assaisonne tout, personne ne murmure. Le lendemain nous partons à 4 heures; l'étape qui nous reste à faire est plus longue. Comme d'habitude, le papa Allet (il nous appelle ses enfants), et le commandant ouvrent la marche;



FRANÇOIS II, ROI DE NAPLES,
d'après une photographie de 1861.

nous faisons halte toutes les heures, c'est-à-dire chaque fois que le colonel finit son cigare; il n'a pas d'autre montre de route, mais il ne la quitte à peu près jamais. En tête se trouvaient également Mgr l'aumônier de Woelmont sur une mule, et M. Daniel qui marchait à pied.

Après avoir passé Velletri, tout le reste de la route se fait dans un pays désert, sans culture, couvert de broussailles et malsain. Nous arrivons à Porto d'Anzio le 22 avril vers les 3 heures.

" Porto d'Anzio est l'ancienne *Antium*, où, dit-on, Énée, de classique mémoire, débarqua. Cette ville était autrefois plus considérable ; ses ruines s'étendent sur la côte à 2 ou 3 kilomètres. Actuellement c'est un petit port de mer avec rade très belle ; le Saint-Père y possède un magnifique palais et les étrangers y accourent nombreux dans la saison des bains.

" En même temps que nous arrivaient d'autres troupes pontificales. Nous sommes campés sur le bord de la mer, six sous chaque tente. On ne peut pas s'y tenir debout ; le jour on y étouffe; la nuit, au contraire, on serait tenté de grelotter, et la rosée est si forte qu'elle ruisselle sur la tente. Quand on est de garde, c'est autre chose, on a son sac pour oreiller et la terre pour matelas et couverture.

" Le Saint-Père est arrivé le 23 avril ; toutes les troupes étaient échelonnées dans les jardins du palais pour le recevoir. La veille, étaient venus mouiller dans le port la corvette du Saint-Père, l'*Immaculée-Conception*, et un autre vapeur, le *Saint-Joseph*. J'ai pu visiter ces deux vaisseaux, que j'ai trouvés fort beaux. Le cardinal-archevêque d'Albano a reçu le Pape à l'entrée du palais, puis les troupes ont défilé devant lui pendant qu'il les bénissait.

" Le lendemain Pie IX est venu au camp ; nous étions sous les armes et les manœuvres furent exécutées en sa

présence. Il voulait se rendre compte de tout ; sur son désir, ordre fut donné à une compagnie d'aller se coucher et de sonner le couvre-feu. Comme il était content de nous voir étendus sous nos tentes comme pour dormir ! il aime tant ses Zouaves !

" Le général de Goyon, qui commande l'armée d'occupation envoyée par la France pour protéger les États pontificaux contre l'invasion piémontaise, vint rendre visite au Saint-Père ; mais il n'est entré au camp qu'après le départ de Pie IX. Il lui a offert ses troupes pour l'accompagner ; le ministre des armes, Mgr de Mérode, lui a répondu que ses soldats ne seraient nécessaires qu'autant que le Pape serait prisonnier.

" Le roi de Naples et sa famille sont arrivés le 30 ; toutes les troupes étaient sous les armes pour les recevoir ; François II fut vivement acclamé par les Zouaves. Il accompagne le Saint-Père dans les promenades qu'il fait, soit à Nettuno, soit en pleine mer sur la corvette pontificale.

" Le 1er mai nous fîmes la petite guerre ; le général Kanzler commandait. Il s'agissait surtout d'empêcher le débarquement d'une partie des troupes qui étaient sur la corvette et sur d'autres bateaux. Le Pape, le roi et sa famille regardaient du balcon du palais. Les manœuvres terminées, les troupes se rangèrent en ordre de bataille ; devant elles étaient le roi, le général, le colonel et le commandant de Charette ; à un signal donné, tous se tinrent immobiles ; on photographiait le camp, de la terrasse du palais ; la corvette

était disposée de manière à former le fond de la photographie. Le roi, après nous avoir témoigné sa satisfaction des manœuvres, nous dit en partant qu'il se regardait comme le premier soldat du Pape.

" Le même jour, à 7 h. du soir, Pie IX voulut assister au mois de Marie des Zouaves que Mgr de Mérode avait commencé la veille; il fit donner la bénédiction par son grand aumônier, Mgr de Hohenlohe.

" Le 3, eut lieu la belle cérémonie de la bénédiction des drapeaux par le Souverain-Pontife ; rien de plus imposant. Les troupes sont sur les rangs, lorsque arrive avec toute sa cour Pie IX, qui va s'asseoir sur un trône élevé devant l'arcade principale du palais ; il est en camail rouge avec l'étole ; les drapeaux sont présentés par les aumôniers. Le Saint-Père, en les bénissant, paraît très ému à la lecture des prières, que l'on dit être fort belles. Il remet ensuite un drapeau aux chefs de corps qui se présentent accompagnés chacun de deux officiers; puis il prononce un magnifique discours en italien. Le soir, vers 3 heures, il rentrait à Rome.

" Je ne saurais vous dire combien nous étions heureux d'avoir Pie IX au milieu de nous; il a une figure si bonne, que plus on le voit plus on voudrait le voir. Plusieurs fois j'ai été de faction à la porte de son palais; comme j'étais content de lui rendre les honneurs militaires!

" Je crois que nous resterons ici jusqu'au mois de juin, nous en partirons alors pour aller assister aux fêtes de la canonisation des martyrs du Japon. "

Le départ du Saint-Père laissait les Zouaves moins joyeux ; le camp n'avait plus la même animation ni la même gaieté ; et quelques jours après, un double malheur devait ajouter à cette impression pénible : " Deux Zouaves, qui étaient allés se baigner dans la mer, se sont noyés. Emportés par les vagues, ils crièrent au secours ; des camarades accoururent bien vite, mais ils ne purent les sauver. Charles



L'ARÈNE DU COLYSÉE.
L'estrade sur laquelle parlait Mgr Berteaud était dressée en face de la partie des gradins représentée ici.

de Raymond, l'un des deux, faillit même entraîner avec lui un de ceux qui s'étaient portés à son secours, mais comprenant qu'en le tenant embrassé ils périraient tous les deux, il le lâcha en disant : " Non, il vaut mieux qu'il n'y ait " qu'une victime. " Il n'avait que 19 ans. Cet accident produisit une vive et profonde émotion dans le camp. "

Dans cette même lettre, Philibert annonce à ses parents un envoi d'objets de piété bénits par le Saint-Père : " Je

me suis rendu hier, continue-t-il, à Sainte-Brigitte où loge Mgr de Belley avec les prêtres de son diocèse qui l'ont accompagné; je n'ai pu le voir, il était sorti; mais j'ai rencontré un professeur du collège de Thoissey qui s'est chargé de vous faire parvenir le paquet que je vous envoie. "

Il explique ensuite quels sont ces objets de piété, d'où ils proviennent, à qui il les destine. Il y a surtout des chapelets qu'il a faits lui-même dans ses moments de loisir, à Marino et sous la tente à Porto d'Anzio; ils sont de noyaux d'olivier pour la plupart. " S'ils ne sont pas bien faits, dit-il, il faut en accuser mon peu d'habileté; leur vrai mérite, c'est d'avoir été bénits par le Saint-Père." Il désigne quelques personnes qui ne devront pas être oubliées dans la distribution: trois doivent être remis à Ph. Duvernay, le plus beau à sa sœur Joséphine, à condition qu'elle le dira une fois pour lui; il en a monté un en argent pour son oncle l'abbé.

Après avoir raconté que le mois de Marie des Zouaves a été clôturé par Mgr Dupanloup, il parle de la canonisation des martyrs du Japon qui s'est faite le jour de la Pentecôte: " Cette fête a été célébrée avec une magnificence extraordinaire. Le bataillon était sous les armes. Les étrangers, qui ne doivent rester ici qu'une huitaine de jours, ne connaîtront pas Saint-Pierre, les décorations l'ont complètement changé. C'est moins beau le jour; la nuit, c'est superbe; rien que dans la grande nef il y a plus de 8.000 lumières. Les journaux vous donneront les détails de ces

belles fêtes. Rien n'est imposant comme le défilé des trois cents évêques et des milliers de prêtres qui sont venus de tout l'univers catholique. Les prêtres français sont faciles à reconnaître, seuls ils portent le rabat.

" Toutes les fois que le Pape sort du Vatican, il est vivement acclamé : partout sur son passage on entend : Vive Pie IX ! Vive le Pontife-Roi ! Plusieurs évêques français ont prononcé de bien beaux discours; j'ai entendu Mgr Berteaud au Colisée; quel magnifique spectacle ! il y avait plus de 10,000 hommes ; je me trouvais tout près de Mgr Plantier. L'illustre orateur fut plusieurs fois interrompu par les applaudissements. La cérémonie, qui avait commencé par le chemin de la croix, se termina par la bénédiction du Saint-Sacrement donnée par Mgr l'archevêque de New-York. La foule se retira en criant : Vive Pie IX ! Je ne sais ce que devaient penser les révolutionnaires qui étaient présents. "





UNE ALERTE. — PHILIBERT CATHERIN INFIRMIER.



ERS la fin de juillet 1862, des rumeurs inquiétantes se répandent à Marino, on s'attend à quelque chose. Les Zouaves sont enchantés, ils vont enfin rencontrer l'ennemi. Ceux qui ont obtenu des congés refusent de partir, ils ne veulent pas manquer l'occasion. C'est sous le coup de ces impressions que Catherin fait à ses parents le récit des événements qui viennent d'arriver; deux lettres se succèdent à quatre jours d'intervalle; il ne veut pas les laisser dans l'inquiétude, car on a répandu le bruit que le bataillon a été écrasé par les Piémontais :

" Nous avions à peine commencé le tir à la cible à Marino que, le 30 juillet, à 3 heures de l'après-midi, nous arrive l'ordre de partir immédiatement pour la frontière; on n'eut pas même le temps d'avaler le repas, qui cependant était prêt; il fallut vider les marmites. Le départ fut si précipité qu'une compagnie, casernée à Grotta-Ferrata, ne put arriver assez tôt pour prendre le train. Sur notre passage, dans les gares, la musique joue, la population crie : Vive Pie IX! Mgr Daniel confesse dans un coin de wagon. Nous arrivons à Ceccano vers 10 h. du soir ; les habitants

viennent à notre rencontre avec des torches pour éclairer notre marche. Comme dans toutes les villes d'Italie, il faut monter.

" Chacun se loge où il peut ; ma compagnie s'installe dans une petite église; pour moi, je mets mes bagages dans un confessionnal et me couche devant. Je ne dors pas mal; cependant je trouve le matelas un peu dur. Nous sommes à 1 h. de Frosinone, qui n'est éloigné que de 5 ou 6 lieues d'Anagni.

" Partis le lendemain dans la soirée, nous marchons toute la nuit par un chemin extrêmement fatigant, et nous arrivons à Ceprano, à 5 h. du matin. Les Français sont encore là ; le bataillon campe dans un champ près de la ville, en attendant leur départ qui eut lieu le lendemain. " Ils ont, nous disent-ils, l'ordre d'abandonner tout le territoire pontifical et de ne défendre que Rome et Civita-Vecchia. "

" Ceprano est tout à fait sur la frontière, son territoire s'avance même comme une presqu'île dans le royaume de Naples, aujourd'hui piémontais. C'est la seule ville que j'ai vue dans les États pontificaux qui soit complètement en plaine. Une rivière assez large la contourne presque entièrement. La population est très bonne ; le luxe y est à peu près inconnu ; les femmes ne sont vêtues que du lin et du chanvre qu'elles travaillent elles-mêmes. Les robes sont ordinairement blanches et plissées, les tabliers de différentes couleurs, une serviette pliée en quatre ou arrangée avec deux ou trois épingles leur sert de coiffure. A l'église, il n'y

a que quelques chaises, qu'elles vous cèdent volontiers lorsque vous y allez; pour elles, elles sont assises sur leurs talons et ont ordinairement les pieds nus. On voit des hommes communier en manches de chemise, tellement ils sont sans façon avec le bon Dieu. Lorsque le chemin de fer, qui n'est encore fait que jusqu'à Ceprano, aura fonctionné pendant une dizaine d'années, cette simplicité ne sera plus malheureusement qu'un souvenir.

" La frontière est à deux kilomètres de la ville ; d'ici nous voyons flotter les drapeaux piémontais sur le fort d'Isoletta. Deux Zouaves, qui se promenaient dans la campagne, furent aperçus par une patrouille italienne qui leur envoya toute une décharge; ils eurent leurs habits percés par les balles, mais ne furent pas blessés [1].

" Hier nous avons eu une alerte: on bat la générale, nous chargeons nos armes, et sac au dos nous courons prendre nos positions pour bien recevoir l'ennemi. En moins de cinq minutes, dans toutes les maisons portes et fenêtres sont fermées; il fallait voir courir ces pauvres gens de Ceprano! Ils en furent quitte pour la peur; les Piémontais ne vinrent pas.

" Les Français nous avaient affirmé que nous serions attaqués après leur départ; ils le tenaient des Piémontais

1. « Le jour de notre arrivée, les deux clairons Violini et Fosca avaient passé la frontière sans s'en apercevoir. Tout un poste piémontais, sans intimation préalable, fit feu contre ces deux hommes sans armes; par bonheur les balles ne leur firent qu'une égratignure. » — *Rapport* du colonel Allet à Mgr de Mérode, sur les faits de Ceprano.

eux-mêmes, avec lesquels ils fraternisaient chaque jour [1]; nous aussi, nous causerions volontiers avec eux, mais à coups de baïonnettes. Nous nous tenons sur nos gardes, et dormons sur la paille, tout habillés; la nuit nous faisons des patrouilles, toujours le sac au dos. Je ne saurais vous exprimer l'enthousiasme du bataillon ; pour ma part, je suis disposé à me battre de mon mieux, si l'occasion se présente."

" Je venais à peine de porter à la poste ma lettre du 3 août que l'on sonnait la générale ; les Zouaves avaient ouvert le feu contre les Piémontais ; nous partîmes immédiatement dans la direction de l'ennemi. Le matin, les Chiavonistes [2] les avaient déjà repoussés en leur infligeant des pertes sérieuses. Une bande de Piémontais, au nombre de cent cinquante environ, ayant été signalée, M. de Chappedelaine, qui occupait la gare avec deux compagnies, les fit surveiller par un petit détachement de dix-huit hommes qui les virent venir dans leur direction ; ils se cachèrent pour les laisser arriver plus près, et lorsqu'ils ne furent plus qu'à une centaine de mètres, ils firent feu, leur tuèrent cinq hommes, parmi lesquels le capitaine qui, dit-on, était un Français, et en blessèrent vingt-cinq. Aucun Zouave ne fut atteint. Le bon Dieu nous protège visiblement. Décon-

1. Les faits et les lettres publiés par le Cte de San Jorioz, officier d'état-major piémontais, dans son ouvrage *Il brigantaggio sui confini pontifici*, ne laissent pas de doute à cet égard. Piémontais et Français, ceux-ci en deçà, ceux-là au delà de la frontière, s'entendaient pour traquer les réactionnaires qui défendaient dans le royaume de Naples la cause de François II.

2. Paysans qui, sous les ordres de Chiavone, continuèrent la résistance contre les Piémontais après la chute de Gaëte.

certés, les Piémontais prirent la fuite; notre compagnie arrivait quelques instants après.

" Les ennemis, qui venaient de recevoir du renfort, cherchaient à nous attirer près de leurs canons, mais sans pénétrer cette fois sur notre territoire ; nous ne nous laissâmes pas prendre au piège. Toute la nuit, nos trois compagnies, sous les ordres du capitaine de Marcieu, demeurèrent sous les armes, et nous nous attendions à une attaque pour le lendemain. Mais voici que le train nous amène des soldats français pour reprendre la place qu'ils nous avaient cédée trois jours auparavant.

" L'ordre du jour suivant a été lu au bataillon : " Mon
" cher colonel, dites bien aux Zouaves combien est apprécié
" le grand service qu'ils ont rendu en protégeant le terri-
" toire pontifical contre l'invasion qui le menaçait ; leur
" présence n'étant plus nécessaire à Ceprano, ils rentreront
" immédiatement à Marino. — X. DE MÉRODE. "

" Ce changement si subit et si inattendu serait le fait d'une dépêche du commandant piémontais au général de Montebello à Rome. Il y était dit que nous les avions attaqués sur leur territoire, ce qui était faux, et que si les Français ne venaient pas immédiatement réoccuper Ceprano, tout le pays allait s'insurger. En effet on pouvait s'y attendre, car les Piémontais sont franchement détestés.

" Il fallut quitter sur-le-champ la caserne pour la céder aux Français, et attendre sur la place l'heure de notre départ. Ils ont pu retrouver sur ses murs les inscriptions qu'ils y avaient tracées à notre adresse; en voici quelques-

unes ; on jugera par là de quel esprit étaient animés ces pauvres soldats : " Nous vous livrons à vos ennemis qui sont nos amis. — Quand vous étiez Français, il ne fallait pas cesser de l'être. — Vous déshonorez la France, tas



MARINO.

A gauche, l'église St-Barthélemy, sous le pavé de laquelle sont enterrés les Zouaves décédés en 1862.
Au centre, le palais Colonna, occupé par deux compagnies du bataillon.

de canailles ! " et autres amabilités de ce genre. La population ne paraissait pas plus contente que nous de notre départ et du retour des Français. Il est bien certain que, sans eux, nous nous serions donné une *brossée* : Dieu ne l'a pas voulu, ce sera pour une autre fois.

" Nous rentrons à Marino où, la veille, le bruit avait couru que nous avions tous été tués ; les Garibaldiens de la ville avaient fêté cette bonne nouvelle en buvant un coup de plus de leur bon vin de Marino, et en chantant à travers les rues leurs chants révolutionnaires. Comme nous sommes arrivés de nuit sans tambour ni trompette, ils furent bien déconcertés lorsqu'ils nous revirent le matin sains et saufs. "

Catherin passe plusieurs mois sans donner de ses nouvelles à ses parents : " Ce n'est pas bien ma faute, si je ne vous ai pas écrit plus tôt, dit-il en s'excusant; je suis depuis quelque temps très occupé. Voici deux mois que je suis à l'infirmerie du bataillon, qui est tenue par quatre Sœurs françaises de St-Vincent de Paul ; le nombre des malades était assez considérable aux mois d'août et de septembre à cause des chaleurs ; maintenant il a bien diminué, de quatre-vingts il est descendu à quinze.

" Le Saint-Père, qui passe une dizaine de jours dans sa villa de Castel-Gandolfo, sur les bords du lac d'Albano, est venu nous voir à Marino, qui n'en est éloigné que de trois quarts d'heure. Il a visité notre infirmerie où tout était disposé pour le recevoir: le bataillon était en armes; nous aussi, nous étions en grande tenue ; la sœur Gabriel nous avait donné un beau tablier blanc. Le Saint-Père, nous apercevant les premiers, s'est écrié en riant: " Voici les infirmiers! " Dans les salles il adressait la parole aux uns et aux autres; il remit à Mgr Daniel, notre aumônier, des médailles pour tous les malades et pour tout le personnel de l'infirmerie. "

Voici ce qu'écrit le capitaine Niel au sujet des services rendus par Philibert à l'infirmerie du bataillon : " Je me rappelle parfaitement Catherin au chevet des malades de notre hôpital, lorsque arrivaient les époques de fièvre. Pendant que l'infirmerie était encombrée, il acceptait ce poste de dévouement ; puis, quand elle était moins peuplée, Catherin, au grand désespoir des Sœurs, partait, et partait parce que la besogne était devenue trop douce. Je dois dire aussi, et cela pour l'avoir vu et par reconnaissance, que ce cher infirmier secondait les Sœurs avec un dévouement et une charité admirables, je dirai plus, avec la tendresse d'une mère. Jamais une impatience! cependant certains pauvres malades sont bien faits pour rendre la tâche insupportable à qui n'aurait pas la charité. Ces soins qu'il leur prodiguait de concert avec nos bonnes Sœurs, rappelaient si bien ceux de la famille absente! Mais il est inutile de vous en dire davantage sur ce sujet, vous Monseigneur, qui étiez tous les jours avec lui auprès des fiévreux, vous savez mieux que moi tout ce qui a trait à notre cher infirmier. " Mgr Daniel, au bas de cette lettre qui lui était adressée, ajoute ces quelques mots : " C'est avec un véritable bonheur, avec une sainte émotion que je me rappelle Catherin se faisant infirmier dans les moments d'épidémie et rentrant ensuite dans sa compagnie pour son service ordinaire. "

S'il y avait à certaines époques de nombreux malades au bataillon, les soins, comme nous venons de le voir, ne leur manquaient pas; mais ils ne parvenaient pas toujours à

éloigner la mort : " Cependant, écrit M. l'Aumônier, au milieu de tant de chagrin que nous causent ces morts, nous avons bien à remercier Dieu de ce que tous ces jeunes gens meurent comme des saints. "

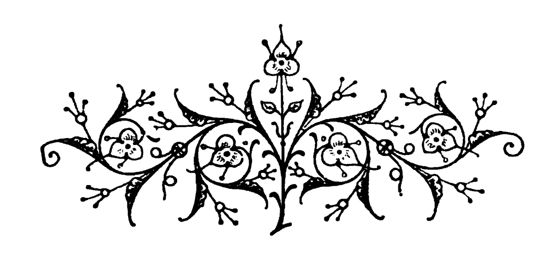
Tandis que Catherin se consacrait à ses camarades malades, mourut Arthur de Bligny. Le corps de ce pieux jeune homme fut transporté à Rome au cimetière de Saint-Laurent, où son tombeau représente un Zouave couché. Ce monument ne pouvait échapper aux profanations des Garibaldiens qui ont brisé le sabre à coups de pierres; on a depuis recouvert la statue pour la préserver.

Quelle pieuse mort que celle d'Armand Mérot des Granges ! Il venait de recevoir son congé ; mais le jour même, le bruit se répand que les Piémontais s'avancent : " Ce n'est pas le cas de s'en aller, dit-il à l'aumônier; s'il y avait quelque chose, j'aurais trop de chagrin d'avoir quitté juste au bon moment. " On sonne la générale, et il part pour Ceprano, content de se trouver enfin devant l'ennemi. En route il est pris d'une fièvre ardente qui bientôt met sa vie en danger. Sa mère, avertie par l'aumônier, accourut avec un frère du malade et ses deux sœurs. Armand se prépara à la mort avec un calme et une joie qui témoignaient bien de ce qu'il en attendait. Une chose cependant paraissait l'inquiéter : " Est-ce que, si je meurs, j'aurai une place parmi les martyrs qui versent leur sang pour la Sainte Église ? " Sur la réponse affirmative, il ajouta : " C'est tout ce que je voulais savoir ; alors c'est bien, je suis content de mourir. " Il mourut le 5 septembre, laissant aux

siens, grandement édifiés, la consolante espérance que fait naître une mort de saint.

Si ces sentiments de ferveur chez les malades, au moment de la mort, faisaient l'admiration de Philibert, nous devons ajouter qu'il contribuait lui-même à les faire naître et à les entretenir par les paroles que lui inspirait sa tendre piété.

Le reste de l'année se passa sans incident. Il y eut au bataillon plusieurs promotions: MM. du Réau, Guillemin, de Chazotte, de Gouttepagnon, qui devait associer Catherin à de si belles œuvres de charité, furent nommés sous-lieutenants; MM. Alain de Charette, Le Gonidec de Couessin, lieutenants.





Chapitre Huitième.

DE CHOSES ET D'AUTRES.

L'ANNÉE qui venait de s'écouler n'avait pas vu, comme on le craignait, se poursuivre les attentats de la Révolution ; les manifestations des catholiques furent pour quelque chose dans cet heureux résultat. Ce sont ces manifestations qui modifièrent la conduite de l'Empereur envers l'Italie. Garibaldi ayant tenté d'achever par la force la réalisation du programme : Rome capitale, Victor-Emmanuel crut qu'on allait avoir une répétition de la comédie de 1860. Il désavoua Garibaldi, comme il l'avait désavoué en Sicile, sauf à être désavoué à son tour, pour la forme également, par Napoléon. Mais l'Empereur parla, cette fois, de manière à être pris au sérieux. Victor-Emmanuel dut envoyer à la poursuite de son complice les troupes qu'il tenait en réserve pour l'aider. Le trop illustre flibustier fut battu, blessé au talon, fait prisonnier, puis relâché presque aussitôt.

Cette fermeté, dont Napoléon n'aurait jamais dû se départir, tiendra les Piémontais sur la réserve, et nous n'aurons aucun fait de guerre à enregistrer pendant l'année 1863. La vie de Catherin ne sera pas moins admirable aux heures pacifiques que dans les moments de trouble, qui exigent plus de courage. Ses lettres, que nous continuerons

à analyser, indiquent au contraire un progrès marqué dans la piété.

Le 24 février 1863, Catherin annonce à son frère, toujours au petit séminaire de Meximieux, un changement de garnison: " Nous sommes à Frascati depuis le 5 de ce mois. Ma compagnie est casernée à la villa Sora, à dix minutes de la ville. Nous y serons très bien l'été : il y a de beaux ombrages, beaucoup d'oliviers et de lauriers.

" J'apprends avec plaisir que tu fais partie des conférences de Saint-Vincent-de-Paul, qui font tant de bien en France, et de la Congrégation de la Sainte-Vierge. Nous avons aussi au bataillon deux pieuses associations en l'honneur de la sainte Vierge; la première, composée de Belges et spécialement de Flamands, est dirigée par Mgr Sacré, supérieur du collège belge à Rome; l'autre, qui ne comprend que des Français, est sous la direction de Mgr Daniel. J'en fais partie et je viens même d'être nommé sacristain. "

Quelques mots de Mgr Daniel sur ce sujet viendront ici fort à propos. " Une congrégation de la Sainte-Vierge avait été établie dans le bataillon en 1862; elle a toujours été une de mes plus grandes consolations. Catherin fut un des cinq premiers membres; il y entra le jour même de sa fondation avec son ami Jules Lambert, aujourd'hui bénédictin de la Pierre-qui-Vire et chargé depuis peu d'aller fonder un couvent en Amérique. Son exactitude et son esprit de piété le firent choisir pour les fonctions de sacristain. " — " Je ne vous dis rien, écrit de son côté le capitaine Niel, de son attachement pour la congrégation de la Sainte-

Vierge, il était l'un des plus fidèles aux réunions, et un des plus zélés, je pourrais dire, le plus zélé pour le culte de notre bonne Mère. "

" Je viens encore de passer quelque temps, continue Philibert, chez les Sœurs de St-Vincent-de-Paul qui tiennent notre infirmerie à Marino; les malades étaient alors plus nombreux. Le matin je servais la messe de M. le chanoine Ingami [1], à la petite chapelle des Sœurs; j'assistais ensuite à la visite du médecin afin de pouvoir aider les Sœurs dans la distribution des remèdes. Que je te raconte une de mes aventures. Un jour, je crois prendre du china pour donner à quelques malades selon l'ordonnance du docteur; c'était je ne sais quel remède de même couleur, mais d'un effet tout autre. Les trois ou quatre premiers ont à peine pris leur potion qu'ils se croient empoisonnés. Le médecin accourt; il voit bien vite que le remède employé à contretemps est tout à fait inoffensif, et chacun de rire de ma méprise.

" Les malades étant moins nombreux, j'ai repris mon service. Imagine-toi que ces bonnes Sœurs veulent à tout prix que je sois lazariste; les bonnes Sœurs! J'ignore encore ce que le bon Dieu veut de moi; je lui demande tous les jours de me conduire où je l'aimerai le plus. Jusqu'à présent j'ai bien mal répondu aux grâces que j'ai reçues

1. M. le chanoine Ingami, qui se mit avec un admirable dévouement au service des malades, lorsque Mgr Daniel dut s'aliter à son tour, terrassé par la fièvre qu'il traînait depuis Ceprano, devint plus tard suffragant du Cardinal Hohenlohe, évêque suburbicaire d'Albano, et mourut en 1895, évêque d'Orvieto.

de sa bonté ; prie pour moi les saints Cœurs de Jésus et de Marie, afin qu'ils m'aient en pitié et qu'ils me pardonnent tant de négligence et d'ingratitude. "

Sur cette affaire de sa vocation, il sera toujours indécis. Pendant longtemps il a eu la pensée d'entrer chez les Pères Jésuites; lorsqu'il était à Rome, il fréquentait plus particulièrement le Gesù. A une certaine époque, il parut décidé à rentrer dans sa famille pour y garder le célibat. Après la prise de Rome, même indécision. Dieu le voulait ainsi sans doute pour le maintenir jusqu'à la fin dans les rangs des Zouaves pontificaux et le préparer, par la pratique de toutes les vertus, au sacrifice de sa vie, que nous lui verrons offrir pour l'Église et pour la France.

A son frère qui lui avait communiqué son désir d'être missionnaire, ajoutant que Mgr Massaïa, des Capucins, lui avait envoyé sa photographie avec de pressantes sollicitations à suivre l'appel de Dieu, il répondit en des termes qui nous le montrent tout à Dieu, uniquement préoccupé d'une chose : que son règne arrive en lui, en tous ceux qu'il aime, et en ceux qui n'ont pas encore le bonheur de le connaître :

" Je ne saurais te dire avec quelle joie j'ai lu ta dernière lettre ; oh ! que je serais heureux de te savoir un jour missionnaire parmi les sauvages, leur apprenant à aimer le bon Dieu ! Prions-le pour qu'il nous fasse connaître sa volonté et qu'il nous accorde la grâce de nous vaincre nous-mêmes et de tout quitter pour son service. O mon frère, combien on est heureux d'aimer Dieu ! Qu'il est

doux de le servir ! Abandonnons-nous à sa sainte volonté ; reposons-nous sur lui pour toutes choses; il saura bien nous amener à lui, à travers les épreuves de cette vie, jusqu'au jour où nous ne l'offenserons plus, et où nous le bénirons et l'aimerons éternellement.........

" Je ne sais si tu as entendu parler du Zouave Guérin ; à Rome et en Bretagne les miracles que Dieu accomplit par son intercession font grand bruit. Guérin, qui était séminariste, avait quítté la soutane pour défendre la cause de l'Église comme soldat. Il fut mortellement blessé à Castelfidardo, fait prisonnier par les Piémontais et mourut à l'hôpital d'Osimo. Son corps fut rendu à ses parents et ramené en France. A Nantes une foule considérable assista à son enterrement ; on priait Dieu par son intercession ; tous voulaient quelque chose qui lui eût appartenu. Voici un fait prodigieux, que nous apprenons aujourd'hui même. Une jeune fille, nièce de M. le curé de St-Roch à Rome, était complètement aveugle depuis un an ; à cette infirmité s'ajoutaient des attaques d'épilepsie qui l'avaient rendue difforme et muette. Elle en était réduite à ne prendre que quelques gouttes d'eau, qu'on avait grand' peine à lui faire avaler. Le docteur avait déclaré que la vue était absolument perdue, mais que son état n'avait encore rien de désespéré. Les choses en étaient là, lorsque, le 4 mars, Guérin apparut en uniforme à la malade et lui demanda ce qu'elle désirait obtenir par ses prières si persévérantes ; elle répondit: " Ah ! si au moins je voyais ! " — " Eh bien, lui dit Guérin, continuez de prier. " Le 6, lui

apparaissant de nouveau, il lui dit : " Nannina, tes prières sont exaucées, lève-toi et vois. " Aussitôt ses yeux s'ouvrent, et elle peut voir près de son lit le tableau de la Madone, elle reconnaît sa mère et son oncle ; et elle prononce ces paroles : " Le Zouave a dit : lève-toi ; il faut donc se lever ; " ce qu'elle fit immédiatement. Elle se rendit ensuite à l'église, se confessa et communia. Comme elle rentrait chez elle en voiture : " En voilà un, s'écria-t-elle, en rencontrant un Zouave ; voilà bien l'uniforme que j'ai vu. " Quand on lui présenta l'image de Guérin, elle dit : " C'est lui qui m'a guérie, c'est bien lui ; mais il n'a pas à la joue la grosseur qu'on lui a faite. " Le Saint-Père a dans ses appartements un buste de ce saint Zouave qui est mort pour sa défense. "

Dans les lettres de cette fin d'année, qui ne sont d'ailleurs pas nombreuses, nous avons peu à prendre ; tous les jours se ressemblent ; une fête cependant vient rompre cette monotonie et offrir un nouvel aliment à sa piété. Après avoir dit à ses parents combien il a été content d'apprendre le mariage de sa sœur Philiberte, il raconte les fêtes de la Madone de Capo-Croce, dont l'image se trouve à l'entrée de Frascati : " Cette image miraculeuse, dit-il, a sauvé plusieurs fois la ville ; aussi les habitants ont-ils pour elle la plus grande vénération. La fête de Notre-Dame de Capo-Croce ne se faisait que tous les cent ans ; le Saint-Père a décidé qu'à partir de cette année, qui est la 50me, elle se célébrerait tous les 50 ans. Le premier jour de la fête, la sainte image a été portée processionnelle-

ment à la cathédrale où elle est restée exposée pendant huit jours. Durant tout ce temps l'église ne se désemplissait pas; un grand nombre de malades étaient dans le chœur, demandant leur guérison à haute voix et souvent à grands cris, au point d'étourdir tout le monde. Plusieurs furent exaucés. Le huitième jour, l'image fut reconduite en procession dans son église.

" Nous avons quitté Frascati pendant huit jours, pour accompagner le Saint-Père à Anagni et au couvent des Chartreux de Tichiena. Dès notre arrivée à Anagni, nous avons repris les exercices du mois de Marie, qui nous est prêché par Mgr Testard du Cosquer, évêque d'Haïti. Le 17, le bataillon part pour Tichiena, afin de se trouver sur le passage du Souverain-Pontife, qui doit s'y rendre le soir de ce même jour. Les populations d'Alatri, Veroli, Frosinone arrivent en foule en chantant des cantiques en l'honneur de Pie IX ; les enfants portent des bannières, les jeunes filles sont en blanc ; de tous côtés et à chaque instant on entend crier: *Evviva Pio nono!* Vous ne sauriez vous imaginer combien on aime et avec quel enthousiasme on reçoit le Souverain-Pontife. Pie IX donna sa bénédiction du grand balcon du palais Genuzzi, et en souvenir de cette fête, il distribua des médailles à tous les Zouaves présents. Le lendemain nous reprenions le chemin d'Anagni, emportant comme souvenir une oriflamme au bout de chaque fusil.

" A notre retour même fête; Pie IX nous a précédés; il est venu bénir une fontaine. Jusqu'à ce jour la ville

n'avait que de l'eau de citerne. Après la bénédiction, on fit marcher la pompe pour la première fois, et le Saint-Père but un peu d'eau qu'un officier lui présenta dans un verre. Le lendemain nous étions à Frascati.

" M. Lespinasse, notre sergent-major, qui est né près de Beaujeu et a été au collège de Thoissey l'élève de notre excellent compatriote, le chanoine Cordenod, est parti en permission pour trois mois ; il ira vous voir à Feillens et vous portera de mes nouvelles. "

Il y avait bientôt trois ans que Catherin avait quitté sa famille pour entrer au service du Pape; ses parents désiraient vivement le voir revenir ; son grand oncle, l'abbé Rion, se fait l'interprète de leurs désirs, qui sont aussi les siens.

" Dans votre dernière lettre, lui écrit Philibert en réponse à ces préoccupations de sa famille, vous m'invitez à rentrer à Feillens. Je comprends vos raisons ; moi aussi je désire beaucoup vous revoir, vous embrasser ainsi que tous mes parents ; mais si vous saviez combien le départ des Zouaves fait de peine au Souverain-Pontife ! Il disait à l'un d'entre eux qui venait lui demander une dernière bénédiction avant de quitter Rome : " Lorsque vous serez à mon âge, vous aurez appris à avoir plus de patience ; " à un autre : " Je ne comprends pas que les Zouaves me quittent dans des temps si mauvais. " En effet les affaires ne sont pas plus arrangées maintenant qu'elles ne l'étaient il y a deux ans, et la situation peut s'aggraver du jour au

lendemain ; ce qui n'empêche pas qu'un grand nombre se découragent et s'en vont ; à part les chefs, il ne reste presque plus de Français. Le bataillon est maintenant composé en grande partie de Flamands, de Hollandais et de Napolitains. Le départ des Zouaves afflige tellement le Pape que Mgr de Mérode ne leur permet presque jamais de le voir avant de s'embarquer.

" Pour moi, j'en suis à mon troisième engagement qui finira au mois de février prochain. Alors, s'il n'y a rien de nouveau ici, j'irai passer quelque temps auprès de vous.

" J'ai eu un mauvais rhume, qui m'a valu deux mois d'hôpital ; je suis à peu près remis et je retournerai dans deux ou trois jours au bataillon. "

" Pour le moment tout est calme ; on parlait dernièrement d'un complot : des Piémontais devaient venir à Rome, déguisés, mais ils furent découverts avant leur arrivée.

Dans une lettre du 18 décembre à ses parents, il parle de nouveau de son projet de congé : " Notre vie au bataillon, ajoute-t-il ensuite, est toujours la même : souvent l'exercice, quelquefois des promenades militaires, mais nous avons encore beaucoup de temps à nous ; ces moments de loisir, je les passe en général à la bibliothèque.

" Grande joie au bataillon, M[me] de Charette, la femme de notre commandant, vient de lui donner une petite fille. L'enfant a été baptisée à Saint-Pierre par Mgr de Mérode; Mgr le comte de Chambord, qui était le parrain, était représenté par le colonel Allet ; la princesse d'Arsoli représentait M[me] la duchesse de Berry, la marraine. "

Nous connaissons mieux maintenant les nobles motifs qui attachent Catherin à sa vocation de Zouave pontifical. Dès le principe il était venu défendre une sainte cause, la cause de l'Église, la cause du Vicaire de Jésus-Christ, la cause de Pie IX ; il savait aussi que ce n'était pas seulement la cause de la religion, mais encore celle de la société. Plus que jamais il est convaincu maintenant, que l'étendard du Pape est le seul qui soit levé en Europe, non seulement pour la cause de Dieu et de la foi, mais pour celle du droit et de la justice. C'est plus qu'il n'en faut à son noble cœur pour continuer à se dévouer.





QUELQUES FAITS. — COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR LES ÉVÉNEMENTS.

AU commencement de 1864, Philibert, qui est toujours à Frascati, envoie ses souhaits de bonne année à son frère à Meximieux. Ces vœux sont ceux que pourrait faire un religieux ; ils sont d'ailleurs l'expression de sa vie, qui, sous l'uniforme de soldat, ne diffère guère de celle du moine que par les pratiques extérieures : " Je te souhaite une bonne année, une excellente santé ; je prie Dieu qu'il te comble de toutes sortes de grâces et qu'il te donne la force d'accomplir sa sainte volonté ; ainsi que je la demande pour moi-même ; prions-le l'un pour l'autre, afin qu'il nous fasse connaître ce qu'il désire de nous et nous aide à le faire pour notre sanctification et sa plus grande gloire. "

Ces pieux sentiments ne lui font pas oublier que l'on attend de lui en France des récits intéressants sur les événements, les hommes et les choses d'Italie ; la vraie piété d'ailleurs sait mêler l'agréable à l'utile : " Hier, poursuit-il, je me suis rendu au camp d'Annibal pour voir faire la récolte de la neige. Le camp est un plateau très élevé, au pied du Monte-Cave et au-dessus de Rocca di Papa. Comme il n'y a pas de glace dans le pays, on y supplée par

la neige qui tombe dans la montagne. Elle a été très abondante ces jours-ci, et celui qui a cette entreprise a invité les habitants de Rocca et de Nemi à venir la ramasser ; les hommes reçoivent trente baioques et les femmes quinze. Il est curieux de voir près de 3.000 per-



TERRASSES DE LA VILLA TORLONIA A FRASCATI, où le bataillon faisait l'école de peloton.

sonnes à cette besogne. Les hommes mettent la neige dans les paniers, les femmes la portent jusqu'à la glacière qui est au milieu du plateau. Les prêtres et les religieux des environs veillent au bon ordre. "

Philibert raconte ensuite des faits regrettables qui

attristèrent la fin de l'année 1863 et amenèrent des conflits entre les dragons du Pape et les soldats du corps français d'occupation. " Je vais vous donner des médailles et ma bénédiction, disait plus tard Pie IX à des Français, mais il est bon que vous sachiez que le Pape n'aime pas qu'on tue les soldats, ses défenseurs [1]. "

Dans une lettre à son frère, il parle de la Conférence de St-Vincent-de-Paul, dont il fait partie : " Depuis onze mois qu'elle a été établie au bataillon, elle a distribué de trois à quatre mille francs ; nous sommes plus de cent membres. Chaque semaine nous allons, trois ou quatre à la fois, visiter les familles les plus nécessiteuses ; nous leur donnons des bons de pains, de riz, de viande, etc., suivant les besoins, ou bien encore des vêtements ; puis, en les quittant, nous leur recommandons de prier pour le Pape et les Zouaves. Les membres de la Conférence se réunissent tous les mercredis, sous la présidence de Mgr Daniel. Je fais également partie de l'œuvre de la Propagation de la foi, établie depuis peu au bataillon. "

" Jamais Catherin ne manquait aux réunions de la Conférence, écrit le capitaine Niel à Mgr Daniel, à moins d'en être empêché par le service. M. de Gouttepagnon, notre

1. Le jour de Noël 1863, une section du 59[e] de ligne, en garnison à Albano, commandée par un officier, avait, à la suite d'une rixe sans importance, et malgré les instances des autorités, poursuivi jusqu'à la porte de Castel-Gandolfo, leur garnison, quelques dragons pontificaux, et des cailloux lui ayant été lancés, avait, sans sommation, fait dans la rue un feu de peloton, dont les balles vinrent frapper le Palais du Pape non sans avoir tué deux dragons et un gendarme, blessé sept personnes, dragons ou bourgeois.

zélé président, pourrait vous dire tout le zèle déployé par notre pieux confrère pour visiter les malades et se rendre compte de leurs besoins. "

" Nous avons une prière particulière au bataillon, mande un jour Philibert à son plus jeune frère, elle se fait le soir, dans la chambrée, après l'appel. C'est notre caporal qui la récite, et je le remplace lorsqu'il est absent. Je pense te faire plaisir et t'édifier en te l'envoyant :

" Mettons-nous en la présence de Dieu pour le prier avec attention, disons le *Pater* et l'*Ave* pour demander à Dieu toutes les grâces qui nous sont nécessaires pour nous et pour nos familles, pour l'Église et Notre-Saint-Père le Pape, et pour obtenir de Dieu sa bénédiction pour le succès de nos armes. — Disons le *Credo* comme profession de notre foi et comme expression de ce que nous voulons toujours croire, pratiquer et défendre. — Disons le *Confiteor* en esprit de contrition, pour demander pardon à Dieu des fautes que nous avons commises pendant cette journée et durant tout le cours de notre vie. — Demandons à Dieu sa bénédiction : Bénissez, ô mon Dieu, le repos que nous allons prendre pour réparer nos forces, afin de bien vous servir ; donnez-nous, Seigneur, la santé, la force et les grâces qui nous sont nécessaires pour porter toujours avec fruit, pour le bien de l'Église et le salut de nos âmes, ces armes que nous avons prises pour la défense de votre cause. Répandez vos bénédictions sur nos familles, si généreuses dans leur sacrifice. Enfin donnez-nous à nous-mêmes la récompense que vous avez promise à ceux qui ont tout quitté pour vous. N'oubliez pas, ô mon Dieu, les âmes de nos défunts, en particulier nos frères de Castelfidardo, nos parents et nos amis qui sont morts dans votre grâce ; donnez-nous de les retrouver un jour dans votre paradis. — Ainsi soit-il.

" Comme tu vois, les Zouaves prient un peu pour tous ; je pense que tu pries aussi un peu pour eux.

" Ici il fait très froid en ce moment, et la neige tombe : les séminaristes et les collégiens de Rome doivent être

contents, car il est d'usage, à cause de la rareté du fait, qu'ils aient vacances toutes les fois qu'il neige.

" Cette année, dit-il dans une lettre de mai 1864, c'est le R[me] P. Jandel, général des Dominicains, qui prêche aux Zouaves le mois de Marie. Il le fait avec un grand succès ; il nous a commenté un jour l'histoire de Gédéon, combattant avec trois cents hommes et remportant la victoire sur les ennemis de Dieu. "

" Rien de nouveau, écrit-il en août, si ce n'est l'arrivée du Saint-Père à Castelgandolfo : il paraît jouir d'une parfaite santé. Le bataillon n'était pas en armes à son arrivée, mais les Zouaves étaient presque tous présents. Lorsqu'il est descendu de voiture, ils l'ont entouré. Tous veulent l'approcher. Ils font si bien qu'ils lui barrent le passage et l'empêchent de marcher. Au palais, ils forcent la consigne et entrent en grand nombre malgré les gardes ; ils sont admis à lui baiser les pieds. Le Saint-Père est heureux de les voir ; il aime tant ses Zouaves ! "

A son frère qui, rentrant de vacances, lui donne mille détails intéressants sur sa famille et sur son pays, il répond : " Je te remercie ; toutes ces nouvelles du *chez-soi* font plaisir. Notre mère était quelquefois un peu malade, dis-moi si elle va mieux maintenant. François ne pense-t-il pas à se marier ? Dis-moi aussi ce que fait Joséphine, si elle pleure ou si elle rit toujours comme autrefois ; elle doit avoir bien grandi. Voilà près de quatre ans que j'ai quitté Feillens ; quand y retournerai-je ? *Chi lo sa ?*

" Je suis allé dimanche dernier à Rome, pour assister à

la béatification du Bienheureux Canisius, jésuite hollandais. Cette cérémonie, qui n'a pas l'éclat de la canonisation, est cependant très intéressante : plusieurs milliers de cierges brûlent dans Saint-Pierre ; cinq ou six grands tableaux, qui rappellent les principaux traits de la vie du Bienheureux. décorent la porte d'entrée et le chœur. Un protonotaire lit en chaire le décret de béatification ; à la fin de la lecture, on découvre l'image du Bienheureux, qui resplendit au milieu d'une illumination telle qu'on n'en voit nulle part. En même temps tout le monde se met à genoux ; puis on entonne le *Te Deum*, les cloches sonnent à toute volée et le canon du Fort Saint-Ange se fait entendre. Le soir, le Pape avec toute la cour est venu faire ses dévotions au nouveau béatifié.

" A cette occasion, j'ai fait bénir par le Saint-Père une quantité d'objets de piété ; je les laisse en dépôt à Rome, en attendant que je puisse les porter moi-même à Feillens.

" Le lendemain, fête de Ste Cécile, je me suis rendu aux catacombes de St-Calixte, où a été déposé le corps de cette vierge après son martyre, qui eut lieu dans la maison de son père au Transtevere. Il y a maintenant une église sur l'emplacement de cette maison. On voit encore les bains où on a enfermé la Sainte pour l'asphyxier; et c'est là que se trouve actuellement son corps. Aux catacombes, il n'y a plus que l'emplacement où ont été gardés ses restes pendant les persécutions; il était couvert, quand nous l'avons vu, de fleurs et de couronnes de roses blanches et rouges. J'y ai

servi, avec mon ami Lambert, la messe de notre aumônier, M. Daniel.

" Ces catacombes sont à trois ou quatre kilomètres de Rome; on s'y rend par la porte Saint-Sébastien, près de l'ancienne porte Latine, où saint Jean fut plongé dans une chaudière d'huile bouillante: sur la route on voit l'endroit où saint Pierre, rencontrant Notre-Seigneur à qui il demanda où il allait, reçut cette réponse : " Je vais à Rome pour y être crucifié de nouveau. "

" Le soir, je suis parti par le train pour Frascati; la voie traverse l'*Agro romano*, qui n'est plus qu'un désert couvert de ruines, à cause de la *malaria*. Cette campagne, qui forme autour de Rome une ceinture de cinq à six lieues de rayon, comptait autrefois plus de cinquante villages très florissants et très peuplés. Aujourd'hui ce n'est partout que débris, aqueducs brisés, pans de mur, tours à moitié démolies. Sur l'ancienne Voie Appienne, qui la traverse, se trouvent des deux côtés de nombreux tombeaux d'anciens romains; un des plus remarquables est celui de *Cæcilia Metella*, qui appartenait à la famille de sainte Cécile. On voit çà et là des bœufs, des chevaux, des ânes: les oiseaux de proie abondent. Ces ruines de villes anciennes, éparpillées dans le plus grand désordre, sont d'un aspect étrange; on dirait le chaos ; on ne peut se défendre à ce spectacle de pensées sérieuses et tout naturellement on s'élève vers Celui qui est, pour adorer l'infinie sagesse qu'il manifeste en toutes choses.

" Notre cheval de fer et de feu nous éloigne vite de la

ville que l'on aime; mais l'espoir d'y revenir bientôt adoucit le regret que nous avons de la quitter. Déjà apparaissent les collines du *Latium*, où l'on aperçoit la petite cité de Frascati. C'est là que Dieu me veut encore pour le moment; là m'attendent des amis. Notre coursier siffle encore une fois, nous voilà arrivés, pour recommencer demain la besogne de l'autre semaine : monter la garde, faire l'exercice, tirer à la cible et autres petites choses dont se compose la vie d'un soldat. C'est la volonté de Dieu ; cela suffit.

" Une partie du bataillon vient de partir pour Palestrina; des brigands sont entrés dans les États Pontificaux ; il y a tout lieu de croire qu'ils n'y ont pas été envoyés dans de bonnes intentions. C'est pour rassurer les habitants, qui en ont grand'peur, que Mgr de Mérode a détaché, là-bas, un certain nombre de Zouaves.

" Deux de mes amis, tous deux belges, sont partis dernièrement, l'un pour dire adieu à son père et se faire Jésuite, l'autre pour entrer chez les Frères de la Miséricorde à Rome."

Jetons maintenant un coup-d'œil rapide sur les incidents politiques de cette année. Leur importance vient surtout de ce qu'ils préparent des événements plus graves et indiquent à tout esprit clairvoyant les progrès de la Révolution. En France, le gouvernement impérial se montre de moins en moins favorable aux catholiques; ses tracasseries, ses procédés mesquins envers les évêques en particulier sont indignes d'un gouvernement sérieux. Napoléon III ne paraît pas plus soucieux des convenances que de la justice

à l'égard du Pape. François II, chassé de Naples par la félonie de son cousin Victor-Emmanuel, trouva à Rome l'hospitalité princière que Pie IX avait trouvée lui-même, en 1848, sur le territoire napolitain. Victor-Emmanuel s'en plaignit et fit même des menaces. Le cabinet des Tuileries, qui depuis quelque temps donnait tant de gages à la Révolution, fit entendre qu'il ne maintiendrait les troupes françaises à Rome qu'au prix du départ du roi déchu. Pie IX, dont le cœur, toujours ouvert à l'infortune, n'était nullement accessible à la crainte, sut résister à ces instances, et faisant allusion à la famille de Napoléon Ier que Pie VII avait recueillie après les désastres de l'empire, il répondit finement que les Pontifes romains avaient des traditions d'hospitalité à l'égard de leurs persécuteurs, et à plus forte raison à l'égard de leurs bienfaiteurs. Napoléon n'osa insister, et François II resta à Rome aussi longtemps que Pie IX.

Cependant l'Empereur était toujours préoccupé de la question romaine; espérant moins que jamais obtenir des concessions de la fermeté de Pie IX, il imagina de la résoudre sans le souverain des États Pontificaux, comme déjà, huit ans auparavant, il avait créé cette question au sein du congrès de Paris et sans que le Saint-Père en fût même prévenu. Le 15 septembre 1864, le cabinet de Turin et celui des Tuileries conclurent une convention, par laquelle Victor-Emmanuel s'engageait à ne pas attaquer le territoire actuel du Saint-Père, et à empêcher même par la force toute aggression contre ce territoire; la France, de son côté, s'engageait à retirer ses troupes de Rome dans un délai de deux ans.

L'avenir se chargera de prouver que Napoléon eut tort de traiter avec un gouvernement qui avait foulé aux pieds tant d'engagements solennels. C'était confier le troupeau à la garde du loup. L'Empereur devait observer exactement la clause de la convention qui concernait la France, mais l'autre partie manquera sans pudeur et sans mystère aux obligations contractées.

Pour ce qui est de Pie IX, il ne dit que ces mots : " Je plains la France ! "

On pouvait donc s'attendre à de nouveaux troubles en Italie ; les troupes françaises parties de Rome, qu'allaient devenir les États Pontificaux ? Quelle résistance la petite armée du Pape pourrait-elle opposer aux forces de l'Italie? C'était l'écrasement ; il paraissait inévitable. Mais l'Église ne craint rien ; elle a toujours vécu au milieu de ces épreuves et elle en est toujours sortie rajeunie et pleine de vie. Il n'en est pas ainsi des puissances qui sont la cause de ses souffrances ; tôt ou tard elles portent la peine de leur crime. La France en fera la cruelle expérience. Napoléon, le conspirateur, avait conclu avec le comte Bismark à Biarritz, on ne sait quel traité mystérieux, semblable à celui de Plombières avec le comte de Cavour ; mais cette fois il avait trouvé plus roué que lui, sinon plus scrupuleux.

L'Autriche devait être victime de ces machinations ; mais sa défaite à Sadowa préparera celle de la France à Sedan. Bismark, victorieux, sachant la France désarmée, n'accorda aucune des compensations promises et confisqua au profit de la Prusse tous les petits États que la

sagesse des siècles avait alignés comme une barrière sur notre frontière continentale, de la Méditerranée à l'Océan. Ainsi la France s'emprisonna de ses propres mains entre l'unité italienne et la formidable unité germanique; et cela, grâce à la politique de Napoléon III, qui ne faisait qu'accomplir, quelquefois inconsciemment, l'œuvre de la Révolution, dont il ne tardera pas d'être à son tour la victime.

La convention du 15 septembre alarma vivement les cœurs catholiques, tandis que les francs-maçons et les impies de toutes nuances applaudirent avec enthousiasme. Si, dans les hautes sphères politiques, tout s'annonçait très mal pour les États Pontificaux, de leur côté les sociétés secrètes agissaient plus activement que jamais dans toute l'Italie et préparaient les brigandages qui devaient, aux yeux de l'Europe, servir de prétexte à l'invasion piémontaise.

Pendant que ces graves événements se préparent, Philibert Catherin se dispose au grand sacrifice par la pratique plus parfaite de toutes les vertus chrétiennes ; il est un modèle pour ses camarades, qui l'appellent le saint ; et ses lettres nous disent que l'on ne se trompe point et qu'il est réellement un homme de Dieu. A la fin de décembre, il souhaite la bonne année à ses parents, et les prie d'offrir ses vœux à M. le curé et à MM. les vicaires de la paroisse : " Je demande à Dieu, dit-il, qu'ils trouvent dans leurs paroissiens de la bonne volonté et beaucoup de docilité. En retour de tous ces souhaits, je vous demande à tous de prier pour moi le bon Dieu, la tendre Vierge Marie et

S. Joseph, afin que je me convertisse et que la sainte volonté de Dieu s'accomplisse en moi pour toutes choses. "

Sa ferveur se trahit davantage encore dans une lettre de la même époque, adressée à son frère à Meximieux : on dirait un religieux qui parle à un religieux ; et on se demande si les vœux qu'il lui exprime ne dépassent pas le niveau ordinaire de la piété d'un séminariste.

" Je viens d'écrire à Feillens, à l'occasion de la nouvelle année. J'ai souhaité bien des choses à mes chers parents, santé, joie, prospérité, tout ce que l'on peut désirer, en un mot, pour ceux que l'on aime ; mais, à toi, mon cher frère, que te souhaiterai-je ? du bonheur ! quel bonheur peux-tu désirer ? des richesses ! quel bien veux-tu posséder ? Non, rien de tout cela ; non, je ne demanderai pas pour toi au bon Jésus les biens et les joies de ce monde; je te souhaite mieux que cela. Je demanderai pour toi la croix de Jésus ; oui des croix, des travaux, des périls, de longs voyages pour l'amour de Jésus, tout pour ses chers intérêts, pour le salut des âmes qu'il a tant aimées. Voilà ce que je désire pour toi ; c'est là que se trouvent le seul vrai bonheur en ce monde, les seules joies pures de l'âme. Être tout à Dieu, en Dieu, faire sa sainte volonté, tout est là.

" Mon cher frère, aimons Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme ; il est si digne d'être aimé ! il est si bon ! Lui seul peut nous rassasier et nous rendre heureux. Abandonnons-nous entièrement à sa conduite. Il y a tant de pauvres pécheurs qui crucifient son divin Cœur, en s'opposant à ses desseins de miséricorde sur eux ! ne

soyons pas de ce nombre. Unissons nos prières, afin que le bon Dieu ait pitié de notre misère et qu'il nous conduise à la douce lumière de sa grâce. Prions aussi pour nos parents, afin que le bon Dieu les bénisse. "

Après ces souhaits si pieux et si nobles, Philibert fait part à son frère des impressions qu'ont produites sur son âme les fêtes de Noël : " Je suis allé hier à Rome pour y vénérer la sainte crèche, qui se trouve à Sainte-Marie-Majeure: ce sont les restes de la vraie crèche de Bethléem, soit trois ou quatre petites planches et quelques brins de paille. Ces planches n'ont plus la forme d'une crèche, mais elles sont placées les unes sur les autres et renfermées dans un reliquaire d'or et d'argent enrichi de pierreries ; elles sont visibles. Je me suis rendu ensuite à l'*Ara Cœli* pour y entendre le prêche des petits enfants. Des enfants de 3 à 6 ans, garçons et filles, pauvres et riches sans distinction, débitent de petits sermons sur une estrade qui regarde la crèche. Ils commencent par saluer le *Caro Bambino*, puis l'assemblée qui se trouve autour d'eux. Ils parlent ensuite avec un aplomb, une facilité et une simplicité admirables: il est curieux et très édifiant de les voir élever les mains et les yeux tantôt vers le ciel, tantôt vers le *Caro Bambino*, et de les entendre en cette langue italienne, si douce et si expressive surtout dans la bouche des enfants. Ils terminent ordinairement par une petite prière et un dernier salut.

" Je finis, mon cher frère, en te renouvelant mes souhaits de bonne année ; fasse le bon Dieu qu'elle te soit

bonne l'année qui commence, ainsi que toutes celles qu'il lui plaira de t'accorder. Réjouissons-nous en Celui qui est, et qui est tout amour pour nous. Je t'embrasse. "

Dans les derniers jours de 1864, on croyait à Rome que les affaires allaient se précipiter et amener incessamment une solution. La publication de l'encyclique *Quanta Cura* et du *Syllabus*, par lesquels le Pape renouvelle les condamnations portées contre les principales erreurs modernes, avait irrité Napoléon III, qui défendit d'en faire la lecture en chaire. Les rapports deviennent plus tendus entre la France et le Saint-Siège.



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE D'ARA CŒLI,
dans laquelle les petits enfants prêchent le jour de Noël.

Dans l'espoir d'un dénouement prochain, plusieurs jeunes gens, la plupart de grande famille, entrent aux Zouaves ; parmi eux le duc de Chevreuse qui est incorporé dans la compagnie de M. de Couëssin.



VOYAGE EN FRANCE. — GRANDE PIÉTÉ DE PHILIBERT. — SON RETOUR A ROME.

SUR les instances réitérées de ses parents, Philibert Catherin se décida enfin à venir passer quelques semaines auprès d'eux. Il avait annoncé son voyage en France pour l'année précédente, mais au moment où il allait partir, on craignait à Rome une invasion prochaine des Piémontais ; il ne put se résoudre à prendre un congé dans de semblables circonstances, car il lui en aurait trop coûté d'apprendre que les Zouaves s'étaient battus sans lui. Il ne prit donc qu'un congé temporaire. Pie IX, dont il était allé demander la bénédiction avant son départ, lui avait fait promettre de revenir et de revenir bientôt ; c'était d'ailleurs l'intention de Philibert, alors bien résolu à rester au service du Saint-Père jusqu'à la fin des événements.

Grande fut la joie de sa famille en le revoyant. Il y avait cinq ans qu'il l'avait quittée, et il y trouva bien des changements ; sa petite sœur avait tellement grandi, qu'il ne put de prime abord la distinguer de sa sœur aînée, lorsqu'il les vit à la gare de Mâcon, où toutes les deux étaient venues l'attendre. Son arrivée fut une véritable fête pour

le village où il avait laissé tant de regrets. De son côté il était heureux de se retrouver au milieu des siens; il n'avait oublié personne : parents, amis, connaissances, tous reçurent de lui un petit souvenir ; pour chacun il avait apporté quelque objet pieux, bénit par le Saint-Père. Mais personne peut-être ne fut aussi heureux de son retour que M. l'abbé Marchand, son curé; il était fier de son Zouave; il l'invitait souvent à dîner, surtout quand il avait des confrères. Il aimait à s'entretenir avec lui du Saint-Père, de Rome, de tout ce qui pouvait nourrir l'ardeur qu'il avait lui-même si vive pour la grande cause que défendait simplement et héroïquement son pieux paroissien. On aurait dit, non plus le pasteur et l'humble fidèle, mais deux amis causant à cœur ouvert et se disant leurs secrets, leurs craintes, leurs espérances.

Philibert fit deux fois le voyage de Meximieux afin de voir son frère; la dernière fois, ce fut après avoir quitté ses parents pour rejoindre son poste à Rome. Il était triste et abattu ; les adieux avaient été très pénibles. Par ses vertus qui le rendaient si aimable, il s'était attaché les siens plus fortement que jamais; la séparation n'en fut que plus douloureuse. Aussi lorsque, plus tard, son frère voudra le suivre à Rome, il lui conseillera d'éviter ces adieux et de partir sans rien dire à personne. Une chose l'avait attristé durant son séjour à Feillens : il avait appris l'existence de désordres qu'il était loin de soupçonner dans une paroisse aussi chrétienne. C'était plus qu'il n'en fallait pour affliger cette âme qui possédait à un si haut degré le sens chrétien.

Il fut à Feillens ce qu'il était au bataillon, l'exemple de toutes les vertus ; il pratiquait sa religion, sans ostentation, comme une chose toute naturelle, mais aussi sans respect humain. Écoutons Mgr Daniel, qui fut son directeur pendant plus de dix ans, et qui l'eut pour auxiliaire dans toutes les œuvres de charité et de piété.

" Le 12 février 1865, Catherin prit un congé pour la France; il était heureux de revoir sa famille et particulièrement un de ses frères, religieux, je crois. (Il ne le devint que plus tard.) Rentré vers la fin de mai au bataillon, il continua à faire l'édification de tous. C'était le chrétien parfait ; la plus grande pureté d'intention le dirigeait en toutes choses. Dans les difficultés de détail, les petites misères, les ennuis de la vie du soldat, je ne l'ai jamais entendu ni critiquer, ni se plaindre; il était animé du meilleur esprit; près de lui le murmure n'était pas possible. Il ne se serait jamais permis de juger, d'apprécier un ordre, une mesure prise par ses supérieurs. Je ne crois pas avoir jamais pu remarquer qu'il désirât une chose plutôt qu'une autre.

" Je me rappelle son calme et sa tranquillité de conscience dans les dangers qu'il a eu à courir et particulièrement au siège de Rome... Le bataillon tout entier était pénétré de vénération pour Catherin; car sa modestie même avait fini par le faire connaître et aimer de tout le monde. On disait de lui: c'est un saint; j'ai entendu répéter souvent: En voilà un qui attire des grâces sur le bataillon ! On était heureux de l'avoir dans sa compagnie, dans son détachement.

" Autant que le service le lui permettait, il se confessait une fois la semaine et communiait plusieurs fois. Je me suis souvent arrêté à le voir prier ; son visage alors s'épanouissait dans un sourire vraiment angélique; je n'ai jamais vu cette expression à personne d'autre ; il semblait que, dans la prière, il voyait Dieu, la sainte Vierge et les Saints, auxquels il s'adressait....... Je puis dire que je n'ai jamais connu une âme plus pure, plus simple et allant plus directement à Dieu. "

" Si je suis Catherin à la caserne, écrit le capitaine Niel, je retrouve en lui l'homme du devoir, le camarade aimé et respecté de tous. M. le commandant Le Gonidec de Tressan, son ancien capitaine, vous dirait, mieux que moi, le zèle qu'il déployait dans son service de soldat et la complaisance qu'il avait pour ses compagnons d'armes...... C'était surtout pendant les prières des quarante heures que l'on pouvait admirer la piété de Catherin : en vertu d'une pieuse coutume, à Rome, ces prières sont à peine terminées dans une église, qu'elles recommencent dans une autre. De 7 ½ à 10 heures du soir la solitude commençait à se faire dans l'église, surtout si elle était éloignée des grandes rues, des quartiers fréquentés. C'est là surtout que j'ai été témoin de la haute piété de notre cher Catherin. A ces heures tardives, on le trouvait ordinairement dans l'église avec Léon Mauduit, Kermoal et d'autres Zouaves. Lorsque, le soir, on ne voyait point arriver Catherin et son ami Rouvière, Berger avait coutume de dire : " Ils sont de garde aujourd'hui ! " C'était vrai. Les premiers à l'église,

ils y restaient toujours les derniers. Devant le Très-Saint-Sacrement, c'était l'homme de foi ; son visage, tout rayonnant de joie, manifestait ce que sa belle âme éprouvait dans l'adoration de son Dieu, dont il se faisait le fidèle gardien et la sentinelle... Rappeler la conduite de ce soldat modèle, type de l'homme du devoir, se le rappeler dans le service, à l'hôpital, où il fut la charité personnifiée, à l'église priant avec la ferveur d'un saint, c'est rappeler l'un des plus précieux souvenirs de notre vie de soldat. Il était chrétien partout et dans toute sa conduite. Et sa piété était si aimable ! Il n'a jamais rien fait qui pût scandaliser qui que ce soit au régiment. Catherin restera pour nous une des plus belles figures de notre *légende.* "

Le témoignage de M. Lespinasse, son sergent-major, pour être plus court, n'en est pas moins significatif et précieux : " J'ai eu Philibert Catherin sous mes ordres depuis 1861 jusqu'en 1866. Dans ma compagnie, où la plupart était fort pratiquants, Catherin donnait l'exemple ; c'est lui qui faisait à la chambrée la prière du soir et du matin ; et je crois pouvoir dire que cette compagnie lui doit, peut-être autant qu'à nos excellents officiers, d'avoir été remarquable par sa tenue et ses services. Il était estimé et aimé de tous les Zouaves. J'ai vu notre colonel, M. Allet, et notre commandant, M. de Charette, lui presser affectueusement la main, avec cette camaraderie dont on n'use qu'avec des égaux, ou des hommes de conduite exemplaire comme l'était notre cher Catherin. Sa vie, en un mot, était celle d'un saint ; et certainement il a eu l'incomparable mérite,

avec quelques autres âmes d'élite, d'attirer sur les Zouaves pontificaux la bénédiction de Dieu, bénédiction qui leur a valu l'honneur d'assister avec gloire, dans les rangs des vaincus, aux désastres du Saint-Siège et de la France, en leur réservant, j'en suis sûr, l'honneur, — moins grand peut-être, — d'assister bientôt à leur commun triomphe. "

Une anecdote montrera mieux encore, si c'est possible, en quelle estime il était auprès de ses chefs et de ses camarades. Voici comment la raconte lui-même son cousin, le frère Ignace des Capucins, à qui elle est arrivée :

" Je fus choisi pour accompagner Mgr de Charbonnel à Rome pendant le Concile. Arrivés dans la Ville Éternelle et installés, pour la durée de notre séjour, à l'hôpital du Saint-Esprit, je demandai à Sa Grandeur la permission de m'informer où était caserné mon cousin Philibert Catherin. Je ne le rencontrai pas; mais, ayant appris que je l'avais cherché, il vint le lendemain me faire une visite. Nous fûmes très heureux de nous revoir. Comme je demandais de nouveau à Monseigneur d'aller le trouver pour visiter Rome avec lui, la permission me fut accordée, mais Sa Grandeur me fit entendre qu'Elle se réservait de prendre des renseignements sur mon parent avant de me permettre de le voir de nouveau. Mgr de Charbonnel profita de la visite de deux officiers des Zouaves pour prendre ces informations. Ils ne tarissaient pas d'éloges sur son compte, et en vinrent à dire qu'il fallait se découvrir pour parler de ce saint soldat. A partir de cette visite, Monseigneur me laissa toute liberté de sortir avec mon

cousin, toutes les fois que mes occupations me le permettaient. "

Mais revenons à Feillens où nous avons laissé Catherin en congé auprès de ses parents, dont il fit le bonheur pendant trois mois ; nous n'avons interrompu le récit de son séjour en France que pour grouper les témoignages qu'ont rendus à sa piété ceux qui l'ont le mieux connu. Quoique éloigné de Rome, il n'était pas oublié par ses amis du bataillon.

L'un d'eux lui écrit : " Bien cher ami, le Zouave Busson vous fait part de la perte douloureuse qu'il vient de faire dans la personne de son frère, décédé le 12 mars, âgé de 31 ans seulement. Le bon Dieu lui a fait la grâce de mourir dans les sentiments d'un vrai chrétien. Ne l'oubliez pas, cher Catherin, auprès de Dieu ; je le recommande instamment à vos charitables prières ; faites pour lui une communion. Priez aussi pour sa femme désolée, ainsi que pour Léonce le Zouave et ses deux sœurs, qui sont dans une grande affliction. Enfin que la volonté de Dieu soit faite et que son saint nom soit béni! "

Ses amitiés au bataillon étaient surtout fondées sur la piété; elles étaient surnaturelles autant que franches. Une lettre qu'un Zouave lui adresse de Thirimont (Belgique), montre bien cette chrétienne intimité : " Mon cher ami, j'ai reçu votre bonne lettre du 23 janvier...... Que de fois j'ai pensé à vous depuis le mois d'octobre, époque où vous m'annonciez votre résolution d'aller passer quelques semaines auprès de vos parents ; je vous ai accompagné

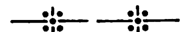
de mes vœux ; j'aime à croire que Dieu vous a conduit par la main et qu'il vous a fait trouver tous les vôtres en bonne santé... Bien souvent je pense à vous, mon cher ami ; il me semble vous voir assis près de ceux qui vous sont si chers, leur racontant avec simplicité ce que vous avez vu en Italie ; je suis sûr que vous avez dû leur faire passer de bien doux moments. Mais le bonheur que vous éprouvez dans votre famille ne vous fait pas oublier, je pense, que le Père commun des fidèles attend quelques-uns de ses enfants pour le servir, le consoler dans ses peines, et pour faire davantage, si Dieu le veut ; vous n'êtes que permissionnaire, et dans quelques semaines, je l'espère, vous serez de nouveau au service du plus grand des monarques. "

Catherin reprit le chemin de Rome vers le milieu d'avril ; il lui en coûta beaucoup de quitter sa famille qui fut, elle aussi, vivement attristée de son départ ; mais la volonté de Dieu l'appelait auprès du Saint-Père : pour accomplir cette sainte volonté, il n'est sacrifice dont sa grande âme ne fût capable. Dès son arrivée à Rome, il s'empressa d'annoncer à ses parents son heureux voyage : " Je suis arrivé mercredi matin après une traversée de trente-six heures. Nous avons eu un temps superbe, la mer était aussi calme que la Saône ; personne n'a eu le mal de mer; j'étais à bord du *Borysthène*, un magnifique paquebot. En passant à Lyon j'ai fait une visite à la sœur de mon beau-frère Claude, Mère Mélanie, supérieure de l'orphelinat de Saint-Bruno. Je suis monté à Fourvières, et à

Notre-Dame de la Garde à Marseille. " J'ai revu avec bonheur la Ville sainte et mes anciens amis; plusieurs sont venus à ma rencontre jusqu'à Civita-Vecchia. A Rome, tout est calme pour le moment ; on ne se douterait pas qu'il se fait tant de bruit à son sujet dans les Chambres de Paris ; les Romains ne semblent pas s'en inquiéter. "

Il était arrivé depuis quelques jours seulement, lorsqu'il apprit le mariage prochain de son frère aîné : " Il est fâcheux, écrit-il, que la chose n'ait pas été prévue d'avance ; je serais peut-être resté quelques jours de plus à Feillens ; mais puisque c'est fait, n'en parlons plus. " Et il reprend gaîment son service. Cette année, le mois de Marie fut prêché aux Zouaves par un dominicain et par un jésuite. L'aumônier avait obtenu du Saint-Père l'autorisation de faire faire en même temps les exercices du jubilé.

" Nous avons au bataillon, depuis quelque temps, dit Philibert dans une de ses lettres, Maximin Giraud, l'enfant de la Salette. Je l'ai trouvé à Rome à mon retour de France, et bien souvent je me suis promené avec lui, sans le connaître. Il espérait garder l'incognito ; mais, arrivé à Frascati, il fut reconnu par un Zouave qui l'avait vu plusieurs fois à Paris. Sur les instances du capitaine, il avoua qu'il était Maximin de la Salette. Il est bien tel qu'on l'a dépeint ; il raconte volontiers au premier venu tout ce qui s'est passé ; mais, lorsqu'il s'agit du secret, il ne répond plus. "





Chapitre Onzième.

LE BRIGANDAGE.

CEPENDANT la question de l'abandon de Rome par les Français revient à l'ordre du jour à mesure que se rapproche l'échéance de la convention de septembre ; les représentants de la France ont demandé au Saint-Père s'il préférait leur départ en masse au bout des deux ans, ou par parties, peu à peu, dans le même espace de temps. Le Pape a répondu qu'ils pouvaient faire comme ils l'entendraient. L'Angleterre lui a offert l'île de Malte pour résidence, l'Autriche une province, dans le cas où la Révolution viendrait à le chasser de Rome. Il inclinerait pour Malte.

Pendant ce temps les Piémontais préparent l'invasion du reste des États-Pontificaux : ils y enverront des brigands ; ils videront pour cette noble campagne les prisons de Naples ; puis ils entreront sur le territoire pontifical, sous prétexte d'y rétablir la paix et d'en expulser les bandes ; et l'Europe applaudira les libérateurs.

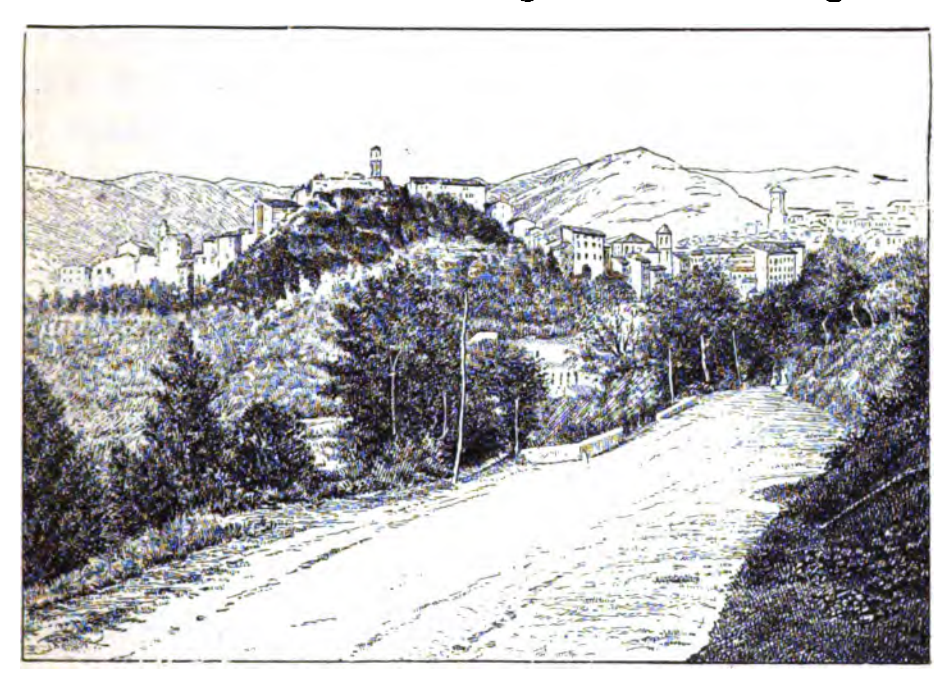
Mais à l'époque où nous sommes arrivés, il est difficile d'attribuer aux brigands qui terrorisaient certaines régions des États Romains, un rôle, voire même une nuance politique. C'était le brigandage classique, exercé par des gens

qu'un crime ou un délit avait mis hors la loi, et qui, retirés dans la montagne, rançonnaient les propriétaires, capturés jusqu'après paiement, et assassinés en cas de non paiement. Même sort était promis aux dénonciateurs. Pour triompher des bandes qui opéraient dans la province de Frosinone, cinquante hommes sont envoyés de Frascati à Carpineto, sous le commandement du capitaine de Moncuit et du lieutenant de Chazotte. Les sergents de Kersabiec, de Mirabal et de Bellevue appartenaient à cette demi-compagnie. L'autre section est cantonnée à Palestrina où se sont produits également des actes de banditisme. Ces détachements sont relevés, le 1[er] octobre, par la sixième compagnie qui est celle de Catherin.

Dans une lettre du 19 octobre, écrite de Palestrina, Philibert parle à ses parents du service funèbre célébré à Rome pour l'âme du général de la Moricière : " ... Il est mort presque sans maladie; le prêtre, en arrivant, l'a trouvé à genoux, tenant son crucifix dans ses mains, le pressant contre son cœur, et ayant assez de connaissance pour recevoir l'absolution. Le service funèbre s'est fait à l'*Ara Cœli;* les Zouaves étaient en armes le long du grand escalier, et fournissaient le piquet à l'intérieur de l'église. Sur le catafalque on avait placé les insignes de général, avec la devise : *Spes mea, Deus,* que l'illustre défunt portait dans ses armoiries. "

Après quelques détails sur une indisposition qui l'a forcé à rester une quinzaine de jours à l'hôpital, il parle de Palestrina, où il est en garnison depuis une semaine :

" Palestrina, autrefois Preneste, est une des plus anciennes villes d'Italie. On y voyait jadis un temple du soleil de dimensions extraordinaires ; il occupait tout l'emplacement de la ville actuelle : il en reste encore des ruines considérables, en particulier une mosaïque de grande valeur. D'après une tradition, il y aurait une statue d'or massif enfouie sous ses ruines. Des Anglais ont offert une grande



VUE GÉNÉRALE DE CARPINETO,
qui fut occupé par un détachement de Zouaves en 1865 et 1866.

somme d'argent pour obtenir l'autorisation de faire des fouilles ; ils ont même proposé à la ville de reconstruire à leurs frais un magnifique séminaire, si elle consentait à laisser détruire l'ancien, qui est loin d'être une merveille. Toutes ces propositions ont été rejetées ; les Italiens sont fiers de leurs ruines ; ils les préfèrent à de l'or.

" Palestrina est adossé à une montagne ; presque toutes ses rues sont en escalier. Au-dessus est le village de Castel-San-Pietro ; c'est là que saint Pierre, selon la tradition, a prêché pour la première fois à son arrivée en Italie. Ses habitants sont très pauvres ; leur nourriture consiste presque uniquement en pain de maïs.

" Nous sommes casernés dans un couvent de Trinitaires de la Merci : les Pères sont extrêmement bons pour nous ; et nous rendent tous les services possibles. Toutes les nuits, nous faisons des patrouilles avec les gendarmes. Dernièrement des incendies ont fait d'immenses ravages dans les environs ; on en accuse généralement les brigands. Le brigandage n'est pas en horreur ici comme en France : sans parler des brigands qui nous viennent du royaume de Naples, le pays a les siens ; c'est un peu dans les mœurs. Quelquefois c'est le besoin qui conduit à cette profession, d'autres fois c'est le désir de la vengeance; une déception, un revers de fortune leur fait souvent prendre la montagne ou les bois. Il en est qui appartiennent aux meilleures familles ; du jour au lendemain, d'honnêtes gens qu'ils étaient, les voici voleurs de grand chemin et assassins. Il faut bien dire aussi que le pays leur est très favorable : les montagnes sont boisées et renferment des grottes nombreuses, où ils trouvent un abri contre les intempéries et une retraite sûre contre les poursuites des gendarmes ; aussi est-il très difficile de les mettre à la raison...

" Le Saint-Père est toujours en bonne santé. Tout

récemment il a témoigné le désir de voir compléter sa petite armée et déjà un certain nombre de volontaires nous sont arrivés de France et de Belgique ; mais c'est bien insuffisant. On croit généralement que nous sommes à la veille de grands événements. Le bon Dieu nous a enlevé notre brave général ; il nous fait voir qu'il n'a besoin de personne, et que, s'il lui plaît quelquefois de se servir des hommes, tout triomphe cependant vient de lui. Il saura bien le donner à son Église malgré la malice des hommes, au temps qu'il a marqué dans son éternelle sagesse. Attendons avec patience ; nos espérances ne seront point trompées. "

Vers la fin d'octobre de cette année, le général Kanzler est nommé ministre des armes à la place de Mgr de Mérode. Trois jours après sa nomination, le nouveau ministre reçoit les chefs de corps chacun en particulier. Il dit au colonel Allet que ses Zouaves forment un corps d'élite et qu'il compte sur eux. Puis il lui annonce qu'il a l'intention de porter le bataillon au complet, et qu'alors il en laissera la moitié à Rome et enverra l'autre à Velletri.

La compagnie de Catherin partit le 11 novembre pour cette dernière ville où était l'État-Major du bataillon et d'où des détachements furent envoyés à Sezze, Piperno, Prossedi, etc. Dès les premiers jours, plusieurs brigands furent arrêtés ; les courses dans la montagne pour les déloger, souvent par de très mauvais temps, occasionnent de graves maladies. Le sergent Henri de Villèle, très souffrant, est laissé à Sezze par sa compagnie ainsi que le Zouave

Chotard, qui est au plus mal. Vers minuit on appelle l'aumônier pour l'administrer ; comme on était dans un couvent, tout fut bien vite préparé. Malgré l'étape de la veille, plusieurs Zouaves se lèvent et suivent le Très-Saint-Sacrement le long des couloirs encombrés de dormeurs qu'il faut enjamber pour atteindre la cellule où agonise Chotard. — Catherin et Gabriel du Ribert s'étaient improvisés infirmiers, exhortaient le mourant et lui faisaient baiser le crucifix. Quelques heures après, Chotard expirait dans les sentiments les plus chrétiens ; sa dernière parole avait été : " Ma pauvre mère ! "

Cependant Andreozzi et sa bande, qui paraît très nombreuse, continuent à exercer leur rapines dans le massif de montagnes qui s'étend de Terracine à Cori ; ils perdent quelques hommes ; mais comme ils sont de connivence avec un grand nombre d'habitants, ils parviennent presque toujours à éviter la rencontre des Zouaves. On finit par arrêter ceux qui les favorisent *(manutengoli)*; on les conduit à Frosinone. Jusqu'en mai 1866, la chasse aux brigands se poursuit sans grands résultats. Marches, embuscades, expéditions combinées, mettent toutes les compagnies en mouvement contre un ennemi qui se dérobe toujours. Ce qu'il y a de plus décourageant, c'est que les brigands ont des affidés, car ils paient royalement les services, et châtient avec la dernière barbarie ceux qui renseignent la troupe.

Si ces courses dans les montagnes étaient fatigantes, elles avaient aussi le grand avantage d'aguerrir les hommes, puis de grouper, à certains moments, sur un même point des

détachements qui auraient été longtemps sans se rencontrer. Dans ces réunions on avait mille choses à se dire, mille aventures à se raconter ; chacun avait les siennes ; et, comme on le pense bien, grande était la gaieté.

Catherin prenait sa part de ces joyeux revoirs ; il savait y apporter son contingent d'entrain et de bonne humeur. Cependant, depuis son retour de France, il paraissait un peu préoccupé : celui de ses frères qui terminait ses études au séminaire, voulait, lui aussi, servir le Pape. Sa famille mit tout en œuvre pour l'amener à changer de résolution et Philibert fut prié d'unir ses instances à celles de ses parents. Pour répondre à ces sollicitations, il écrit coup sur coup plusieurs lettres à l'abbé Rion, son oncle.

" Depuis longtemps, dit-il, je connaissais son intention d'entrer aux Zouaves ; j'ai fait tous mes efforts pour l'en détourner, mais inutilement. A tout prix, il veut venir à Rome. J'ai même eu assez de peine à lui faire attendre le tirage au sort ; c'est dans ce but que je suis allé le voir à Meximieux en revenant à Rome.

" Dans la lettre qu'il vient de m'écrire, il m'annonce qu'il a été favorisé d'un bon numéro et que bientôt il sera avec moi au service de Pie IX. Quant à moi, je ne vois pas grand inconvénient à le laisser réaliser son projet; un bon nombre de séminaristes ont passé au bataillon ; plusieurs, voyant que les affaires traînaient en longueur, sont rentrés en France et sont devenus prêtres. Dernièrement il nous en est arrivé une vingtaine de Bretagne et de Poitiers ; quelques-uns même sont venus jusqu'ici en soutane. De

plus, l'heure devient solennelle; le départ des troupes françaises aura lieu cette année; la Révolution et les sociétés secrètes redoublent d'efforts pour séduire les Romains, et elles n'attendent qu'un moment opportun pour renverser le pouvoir pontifical. C'est en vue de ces événements que les enrôlements sont plus nombreux que jamais; en moins de deux mois, plus de mille volontaires nous sont arrivés de France, de Belgique, de Hollande ; notre bataillon est plus que complet; on va en former un second.

" J'ajoute, ce que vous comprenez mieux que moi, que le temps passé ici n'est pas du temps perdu : le régiment est une féconde école d'expérience; on y apprend à connaître les hommes et les choses; et puis la vue de Rome, de ses sanctuaires, la lutte du mal contre le bien, dont le centre est ici, loin d'ébranler une bonne vocation, ne peuvent que l'affermir. Si je vous dis tout cela, bien cher oncle, ce n'est pas que vous ne soyez autorisé ainsi que mes parents à combattre la détermination de mon frère; je veux simplement dire que, s'il persiste, il ne faudrait pas trop vous y opposer, de crainte d'aller contre la volonté de Dieu. "

En même temps, Philibert écrivait à son frère, qui venait d'entrer au séminaire de Belley pour y faire ses mathématiques et sa philosophie. Il lui disait de bien réfléchir et surtout de beaucoup prier. Il s'efforçait de lui faire comprendre qu'au régiment tout n'était pas rose, et que, sans parler des fatigues physiques, on y pouvait trouver de grands périls pour l'âme; que sans doute il y avait parmi les

Zouaves un très grand nombre de vrais chrétiens, mais que cependant plusieurs laissaient à désirer et que leur conduite pouvait être un réel danger. Mais toujours il revenait sur la nécessité de demander à Dieu de lui faire connaître sa sainte volonté.

Il écrit encore à son oncle qui, au nom de toute sa famille, l'avait prié de nouveau de combattre le projet de son frère : " Je prévoyais que vous feriez tous de grandes difficultés ; c'est pourquoi j'ai fait mon possible pour le faire changer de résolution. Je crois cependant que Dieu l'appelle ici; ses desseins sont souvent difficiles à pénétrer avant leur exécution, mais, après, on reconnaît qu'il a tout fait pour le bien. Moi, qui vois ce qui se passe ici, j'aurais été le premier à l'encourager, si je n'avais prévu votre opposition. Le temps passé ici, comme je vous l'ai déjà écrit, ne peut que le fortifier dans sa vocation ; quelques mois au bataillon lui vaudront des années d'expérience et rendront plus accentuées ses convictions religieuses. Je sais, mon cher oncle, que vous et mes parents avez fait beaucoup de sacrifices pour lui ; le bon Dieu vous demande d'en faire encore un, abandonnez-le à sa sainte Providence : elle vous le gardera et vous le rendra pour vous être un sujet de bonheur. Voyez le séminariste Guérin qui a été tué à Castelfidardo ; lui aussi a rencontré de la résistance de la part de ses parents ; à la fin ils ont consenti : aujourd'hui on parle de sa béatification. Dieu qui n'a besoin de personne pour défendre son Église, veut pourtant qu'il y ait quelques-uns des siens sur la brèche.... Le Saint-Père vient d'or-

donner des prières publiques dans Rome, afin d'obtenir de Dieu qu'il éloigne ou rende moins terribles les malheurs qui semblent sur le point de fondre sur la ville. "

Dans une lettre du mois de mai, il annonce à ses parents que son frère ne partira pour Rome qu'aux vacances prochaines. Dans l'intervalle le directeur du jeune séminariste intervint et s'opposa formellement à l'exécution de son projet ; dès lors il n'en fut plus question.

Vers la fin du même mois, la compagnie de Catherin quitta Velletri pour aller à Trisulti, qui est près de la frontière ; elle devait se fractionner et camper dans plusieurs villages, pour s'opposer plus facilement à toute incursion des bandes sur le territoire pontifical, et les cerner au besoin.

" On ne parle ici, écrit-il, que de la guerre qui serait sur le point d'éclater entre l'Autriche et la Prusse que soutiendrait l'Italie. Ces deux dernières puissances, qui font les affaires de la Révolution, veulent étendre leurs frontières ; où s'arrêteront-elles ? on ne sait trop. Que l'Italie triomphe à Venise ou qu'elle succombe, elle viendra quand même à Rome, assure-t-on : pour se dédommager, si elle est vaincue ; ou pour ajouter à son triomphe, si elle remporte la victoire. Prions Dieu, chers parents, d'éloigner les grands malheurs qui nous menacent ; mais soyons assurés que l'Église finira par triompher de ses ennemis ; les événements qui se préparent ne sont peut-être que le prélude de son triomphe. "

Mgr Daniel, qui ne négligeait aucun moyen d'entretenir

la foi et la piété parmi ses Zouaves, avait établi, comme nous l'avons vu, la congrégation de la Sainte-Vierge. Il y avait groupé les âmes plus avancées dans les voies de Dieu ; là était le noyau le plus solide du bataillon, ceux qui devaient le mieux en conserver l'esprit et la vie. Il fit ensuite appel aux cœurs généreux, pour le soulagement des misères qu'ils rencontraient dans les différentes villes où ils étaient appelés à séjourner. Ce fut l'origine de la Conférence de St-Vincent de Paul, dont les membres, présidés par M. de Gouttepagnon, furent assez nombreux, assez zélés pour distribuer chaque année des sommes relativement considérables. Cette association, moins importante que celle de la Sainte-Vierge, devait cependant produire d'heureux résultats ; plus d'un y trouva l'occasion de s'accoutumer au spectacle de la misère et de la souffrance, et apprit à secourir les déshérités de la vie, plus nombreux peut-être que jamais à notre époque de progrès. Catherin, qui appartenait à ces deux associations, était cité parmi les plus fervents et les plus exacts. Il donna aussi son nom et son concours à une œuvre de foi et de piété dont un Zouave avait eu le premier l'idée, encouragée aussitôt par M. l'abbé Daniel.

Le sergent Henry de Villèle, qui depuis s'est fait jésuite, et a passé quinze ans à Madagascar, avait grandement à cœur l'œuvre de l'adoration perpétuelle; il parvint à l'établir au bataillon malgré de grandes difficultés, et fut assez heureux pour la faire approuver par le Saint-Père qui l'enrichit d'indulgences spéciales. Philibert Catherin adopta cette

pieuse pratique avec la plus grande joie ; sans parler de son heure d'adoration qu'il ne manquait jamais à moins de force majeure, il s'offrait volontiers pour remplacer ses camarades au pied des autels. Toujours, quand il s'agissait de rendre service, il était d'une prévenance exquise, et dans sa charité, il estimait la chose toute naturelle ; mais remplacer un camarade auprès de Notre-Seigneur lui était tout particulièrement agréable et le trouvait toujours disposé.

Les Zouaves cependant ne se lassaient pas de donner la chasse aux brigands ; le 22 novembre, près de San-Lorenzo, vingt-cinq hommes du détachement de Trisulti commandés par le capitaine Dufournel, en abordent soixante et les mettent en fuite après un combat de deux heures; les brigands eurent plusieurs tués et de nombreux blessés. Un seul Zouave fut tué, le clairon Scudieri ; un autre, Van de Voerde, qui était de la compagnie de Catherin, fut blessé. Furent mis à l'ordre du jour, à la suite de cette affaire : MM. Dufournel, de Couessin, de Kermel, du Ranquet, Sevilla, etc.

La maladie, la petite vérole en particulier, creusait plus de vides au bataillon que les balles des brigands. Ce qui consolait au milieu de ces épreuves, c'est que tous les Zouaves faisaient une sainte mort. Nous devons mentionner celle du jeune duc de Blacas. Il n'était pas engagé depuis un mois, lorsqu'il tomba malade. On eut un instant l'espoir de le sauver; mais la mort s'annonça bientôt imminente. Ce fut le comte des Cars, son oncle, qui se chargea

de lui faire connaître que son état était désespéré. Le malade ne s'en émut pas; à ce grand chrétien qui venait de lui demander s'il ne serait pas bien heureux de voir le bon Dieu, il se contenta de répondre : " Oh ! oui, mais il faudra auparavant passer par le purgatoire. " Il se confessa et communia avec une ferveur angélique. Le colonel, le commandant, M. de Troussures, M. de Vaux, beaucoup d'autres Zouaves, ses amis, étaient près de son lit, tous très édifiés de ses admirables dispositions. Ils récitèrent ensemble les prières des agonisants et ajoutèrent les litanies du Saint Nom de Jésus, pendant lesquelles le jeune duc expira avec un calme, une tranquillité, une douceur inexprimables.

Le 27 décembre, tous les officiers de l'armée pontificale sont reçus par le Saint-Père à l'occasion de sa fête. Après les avoir remerciés de leurs sentiments dont le ministre des armes venait de se faire l'interprète, Pie IX leur indique les moyens que la Révolution compte employer pour entrer à Rome : " Elle espère, dit-il, amener les troupes pontifi-" cales à des vexations, à des exigences qui forceraient le " peuple à des manifestations; d'un autre côté elle met tout " en œuvre, par des individus qui sont à Rome même et " lui sont vendus, pour fomenter la révolte et troubler " la tranquillité publique ; vous voyez qu'à une vigilance " armée, il faut encore ajouter une vigilance morale, et " s'il ne faut point provoquer, il ne faut pas non plus " s'endormir. C'est ainsi qu'avec l'aide de Dieu nous ré-" sisterons jusqu'à la fin ; car ici, sur ce lambeau de terre

" qui nous reste, nous sommes les représentants et les " défenseurs de l'ordre, de la justice et de la religion. "

A cette audience pontificale assistaient pour la première fois les officiers de la légion d'Antibes qui venait de se former, à l'instigation du maréchal Randon, pour être auprès de Pie IX comme un prolongement de l'armée française, après le départ du corps d'occupation.

Conformément à la convention du 14 septembre 1864, Napoléon III avait, dans le délai de deux ans, retiré ses troupes de Rome. Le 6 décembre 1866, Pie IX avait reçu en audience de congé l'état-major et les chefs de corps, et leur avait fait ses adieux en termes énergiques qui ne dissimulaient pas dans quelle situation critique ils laissaient le Pape : " Votre drapeau, leur avait-il dit, qui partit " de France, il y a dix-huit ans, avec la mission de défendre " les droits du Saint-Siège, fut alors accompagné par les " vœux et par les acclamations de toute la chrétienté. Au- " jourd'hui, il rentre en France. Je désire, mes chers enfants, " qu'il y soit accueilli avec les mêmes acclamations ; mais " j'en doute. On voit trop bien, en effet, que, parce qu'il " aura paru cesser de me couvrir, mes ennemis, eux, ne " cesseront pas de m'attaquer ; au contraire.

" Il ne faut pas se faire illusion, la Révolution viendra " ici ; elle l'a proclamé ; elle le proclame encore. Un per- " sonnage italien, haut placé, disait naguère que l'Italie " est faite, mais non complète. L'Italie serait défaite, s'il " y avait ici un coin de terre où règnent l'ordre, la justice, " la tranquillité...... !

" Autrefois, il y a six ans, je parlais à un représentant
" de la France. Il me demandait si j'avais quelque chose
" à faire transmettre à l'Empereur; je répondis: S. Augus-
" tin, évêque d'Hippone, ville aujourd'hui française, ayant
" les barbares aux portes de la ville, demanda au Seigneur
" de mourir avant leur entrée, parce que son esprit s'ef-
" frayait des maux qu'ils amèneraient avec eux. J'ajoutai :
" Dites cela à l'Empereur, il comprendra. L'ambassadeur
" me répondit : Très-Saint-Père, rassurez-vous, les bar-
" bares n'entreront pas. Mais l'ambassadeur n'était pas
" prophète.

" Allez, mes enfants, partez avec ma bénédiction, avec
" mon amour. Si vous voyez l'Empereur, dites-lui que je
" prie chaque jour pour lui. On dit que sa santé n'est pas
" très bonne : je prie pour sa santé. On dit que son âme
" n'est pas tranquille : je prie pour son âme. La nation
" française est chrétienne; son chef doit être chrétien
" aussi...... Allez, mes enfants, je vais vous donner ma
" bénédiction, en souhaitant qu'elle vous accompagne dans
" tout le voyage de la vie. Ne croyez pas que vous me
" laissiez ici seul et dénué de ressources : le bon Dieu me
" reste: et c'est en lui que je me confie ! "

Le départ des Français confiait le territoire pontifical à la garde de l'ennemi, qui de toutes parts l'entourait. En vain, Rouher, ministre de l'Empereur, s'efforçait de démontrer aux Chambres que c'était là une solution, un équilibre stable et de nature à durer par lui-même indéfiniment. Personne n'était convaincu ; la prédiction de

Pie IX devait s'accomplir, mais non sans un intervalle de gloire.

Lamoricière venait de mourir; mais, à l'approche de nouveaux dangers, les vétérans de Castelfidardo et d'Ancône revinrent à Rome, suivis de nombreuses recrues; le corps des Zouaves dut élargir ses cadres que la fleur de la jeunesse française, hollandaise, belge, anglaise, suisse et romaine tint à honneur de remplir. Le grand air, les noms illustres de ces nouveaux croisés et la parfaite discipline de tous imposaient le respect même aux rares factieux de la capitale : " *Signore soldato*, seigneur soldat; " c'est ainsi que les interpellait dans la rue quiconque adressait la parole à cette vaillante jeunesse que les gens vendus à la Révolution osaient appeler les " mercenaires du Pape ".

Tandis que les uns offraient leur vie, d'autres donnaient leur argent. Au denier de Saint-Pierre s'ajoutait l'œuvre des Zouaves pontificaux, c'est-à-dire, une souscription pour l'armement, l'équipement et l'entretien de cette troupe d'élite. Afin de parfaire la somme de 500 fr., strictement nécessaire à l'entretien annuel d'un homme, on vit des artisans et des domestiques se cotiser.

A demi éclairé par le coup de foudre de Sadowa, le gouvernement français paraissait s'être départi, à l'égard du Saint-Siège, de sa maxime secrète de 1860 : ni faire ni laisser faire. En abandonnant Rome, il avait autorisé la création, sous un chef désigné par lui-même, d'un corps de volontaires, pris, officiers et soldats, dans l'armée française

et qui devait veiller auprès du Pape. On l'appela légion d'Antibes, du nom de la ville où elle s'était formée. C'étaient des Français, ce n'était pas la France. La Révolution le savait bien ; et avec le principe de non-intervention, elle devait arriver tôt ou tard à ses fins. Mais dans ce legs du gouvernement impérial à l'armée du Pape, il y avait comme une marque de respect, ou un commencement de remords, et le jour devait venir où, sous la pression de l'opinion, la France interviendrait encore pour assurer l'indépendance du Pape.

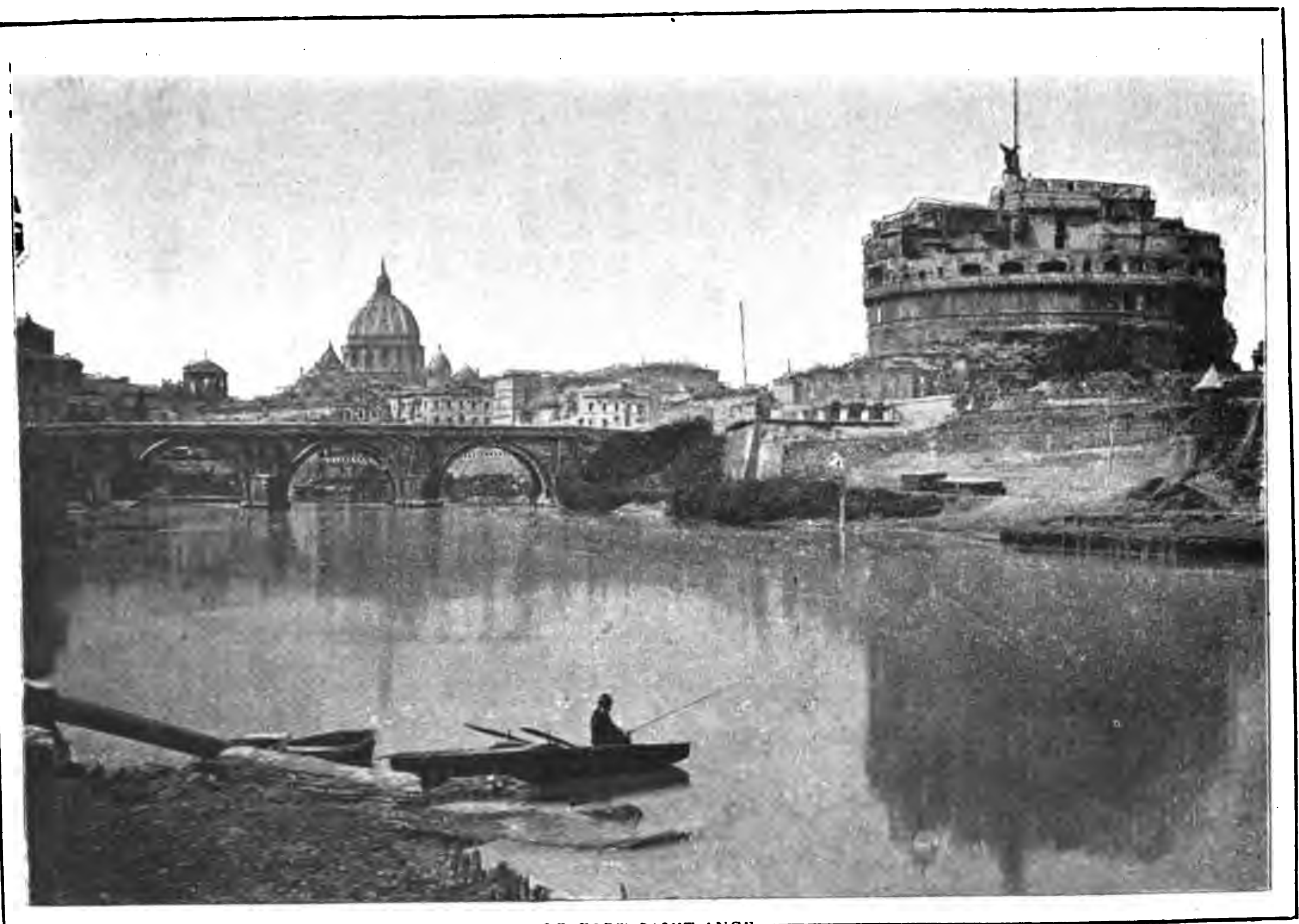




EN FACE DU CHOLÉRA ET DE L'ENNEMI.

L'ANNÉE 1867 s'ouvre sous de sombres auspices; les révolutionnaires deviennent de plus en plus audacieux ; ils cherchent et ne réussissent que trop à intimider les Romains, intérieurement dévoués au Pape, mais qui ont peur de se compromettre et se tiennent à l'écart. Cependant les Zouaves s'organisent : M. de Charette est nommé lieutenant-colonel; le régiment qui compte près de 2500 hommes, a été divisé en deux bataillons, à la tête desquels sont placés MM. de Lambilly et de Troussures. Sont nommés capitaines : MM. Le Gonidec, de Kermel, de Couëssin, de Ferron et Ragny; lieutenants: MM. de Villèle, de Goutte-pagnon, Thalmann, de la Hoyde, de Résimont, Wiart, qui deviendra plus tard supérieur général des Cisterciens réformés de N.-D. de la Trappe, de Kersabiec, Belon et Lefebvre; sous-lieutenants: MM. du Bourg, de Fabry, de la Messelière, de Mirabal, Joubert, de Gastebois, Berger et Dufournel ; ces deux derniers avaient pour Catherin une affection toute spéciale.

“ Vous avez dû apprendre, écrit Philibert à ses parents, que nous avons changé de garnison : nous avons laissé les montagnes depuis un mois pour venir remplacer les



LE FORT SAINT-ANGE.

soldats français qui ont quitté Rome : le régiment est caserné, partie au fort Saint-Ange, partie près de Saint-Pierre et du Vatican. La légion d'Antibes se trouve aussi à Rome ; elle est généralement bien composée ; les officiers plus particulièrement sont bons, et sympathisent avec les Zouaves. Ici rien de nouveau ; non seulement la sécurité publique n'a pas été troublée depuis le départ des Français ; mais au contraire tout semble aller mieux. Il n'y a plus de ces rixes regrettables, dont nos compatriotes ont parfois donné le spectacle attristant pendant l'occupation.

" Cependant on s'attend, pour un avenir prochain, à de graves événements ; le Saint-Père lui-même a dit à nos officiers qu'il ne fallait pas se faire llusion sur le calme qui règne en ce moment dans la ville. Les révolutionnaires redoublent d'efforts pour soulever les Romains. Le 8 janvier, ils ont fait une manifestation : pendant la nuit des bombes ont été lancées sur tous les points de la ville, mais il n'y a pas eu d'accident de personne, et aucun des coupables n'a pu être arrêté. Ils ont l'intention de profiter du carnaval pour faire de nouvelles tentatives. De fait ce moment est très propice pour fomenter des troubles ; mais la police est très active et se tient sur ses gardes. De plus les Zouaves leur inspirent une grande crainte ; sans notre présence, il est certain qu'ils auraient déjà réussi à produire du désordre.

" Les Romains sont très dévoués au Pape ; il est vraiment beau et touchant de voir les ovations qu'ils lui font sur son passage. Dernièrement, à l'occasion de la béatifica-

tion du B. Benoît d'Urbino, la foule était immense autour de lui ; je n'ai jamais vu tant de monde dans Saint-Pierre. Malgré cet amour sincère pour le Pape, ils se gardent bien en général de se compromettre pour sa cause : paisibles et craintifs, au moindre danger ils barricaderont leurs portes et laisseront les gens du dehors maîtres de la rue. Quand bien même ils se verraient plus forts, la crainte d'être dénoncés et poignardés les forcerait à se taire et à se cacher. A part un très petit nombre de Romains soudoyés par les comités italiens et les sociétés secrètes, tous les révolutionnaires qui sont ici sont des étrangers. "

" Je t'envoie, écrit-il à son frère Laurent vers la même époque, une gravure représentant le château Saint-Ange, où nous sommes casernés. Tu en connais sans doute l'origine et l'histoire. C'est le tombeau de l'empéreur Adrien. Pendant une grande peste qui fit de nombreuses victimes à Rome, on vit au-dessus du château un ange remettre son épée dans le fourreau ; à partir de ce moment le fléau cessa. C'est en mémoire de ce fait miraculeux que les papes ont fait placer au-dessus la statue de S. Michel; depuis il n'est plus désigné que sous le nom de fort Saint-Ange. Il est relié au Vatican par une galerie, ce qui permet au Pape d'y trouver un refuge en cas d'émeute. "

Dans une autre lettre il signale une de ces basses œuvres, devant lesquelles ne recule pas la révolution, particulièrement en Italie. Lâche autant qu'impie, elle attaque à l'improviste ceux dont elle s'avoue impuissante à triompher dans un combat régulier : " Le Zouave Bernard Caze

a été assassiné par un sectaire napolitain à quelques pas de la caserne de Saint-Calixte. La police, aussitôt avertie, a pu empoigner le coupable qui avait été reconnu par une femme, seul témoin de ce forfait. A cette occasion on a arrêté près de deux cents étrangers, faisant partie du comité révolutionnaire et venus ici pour ameuter les Romains. Ces arrestations semblent décourager un peu les meneurs. Pendant le carnaval tout s'est bien passé : ils n'ont pas osé exécuter leurs menaces ; ils n'ont pas même essayé, comme ils disent, de délivrer les Romains du joug des prêtres. Les Romains paraissent toujours très peu soucieux de cette délivrance, et, en toutes circonstances, ils manifestent leur attachement au Pape avec un enthousiasme qui doit, j'en suis sûr, déconcerter leurs libérateurs. "

" Tandis qu'elle cherche vainement à soulever les Romains, la secte s'évertue à semer la division parmi les Zouaves, qu'elle sait tout disposés à faire bravement leur devoir. Dans un ordre de jour le colonel flétrit ces hommes malintentionnés et déclare entièrement faux les bruits de dissolution qu'ils répandent dans le but de jeter le trouble dans la petite armée pontificale. "

En avril, Philibert Catherin écrit de Rome à son frère qui termine ses études au petit-séminaire de Belley : " Tout est tranquille ici ; mais il n'en est pas ainsi en Europe ; il y a partout un malaise général. Toutes les puissances font des armements extraordinaires et sont dans la crainte. Il n'est bruit que de guerre ; on dirait que les peuples attendent pour s'entr'égorger le jour désigné

par Dieu. Le bon Dieu humiliera les nations qui ont semé la Révolution et persécuté l'Église: je crois que des malheurs terrribles vont tomber en particulier sur la France et l'Italie. Pour cette dernière nation, elle est en proie déjà à une grande misère; le gouvernement semble ruiné; dans les Chambres règne la discorde; seul le parti de Garibaldi se fortifie tous les jours. Lorsque la guerre aura commencé en Europe et que la France, occupée à se défendre elle-même, ne pourra pas intervenir en faveur du Saint-Siège, les Italiens, on le croit généralement, proclameront la république à Florence et prendront le chemin de Rome, dont ils veulent faire leur capitale; ainsi seulement ils réussiront à faire quelque chose à Rome; car le nombre de révolutionnaires qu'ils ont ici est tellement peu considérable qu'ils n'osent pas bouger.

" C'est à présent que l'on commence à voir le doigt de Dieu dans les événements: les rois et leurs peuples sont dans le trouble et la crainte; seul, le Saint persécuté, le Vicaire de Jésus-Christ vit tranquille, entouré du respect et de l'amour de toute l'Église et principalement de ses sujets. Qu'il est touchant de voir les démonstrations dont il est l'objet de la part des Romains. En ce moment on prépare de grandes fêtes à l'occasion de l'anniversaire de son retour de Gaëte. "

La compagnie, dont fait partie Catherin, quitte Rome pour Viterbe: " Cette ville, écrit-il à ses parents, est assez belle; les habitants en sont paisibles et industrieux. C'est après Rome la plus importante que possède encore le

Souverain Pontife. Sur la grand'place se trouve une image de la très sainte Vierge, que l'on découvre tous les deux jours, au coucher du soleil, pendant qu'une fanfare, payée par la ville, joue en son honneur un morceau de musique. C'est l'exécution d'un vœu, fait lorsque Viterbe fut délivrée de la peste par l'intercession de la Sainte Vierge. Il y a aux environs des eaux sulfureuses, que l'on dit très efficaces.

Garibaldi n'attend, pour jeter ses troupes dans les États Pontificaux, que la guerre entre la France et la Prusse. Pour le moment les brigands se multiplient autour de nous ; ils se livrent souvent à de véritables actes de sauvagerie. Tout récemment, près de Civita-Vecchia, un propriétaire s'échappa de leurs mains et prit la fuite, sans leur remettre la somme d'argent qu'ils lui demandaient ; pour s'en venger, ils lui égorgèrent près de deux mille moutons. Placés à la porte du parc, ils donnaient à chacun un coup de poignard à mesure qu'ils sortaient. Un certain nombre sont allés mourir assez loin ; d'autres, gisant dans leur sang près de la porte, vivaient encore le lendemain, lorsque les Zouaves arrivèrent ; c'était navrant de voir mourir ces pauvres bêtes.

" A Rome on se prépare au XVIII[e] centenaire de la mort de S. Pierre et à la béatification de plus de deux cents martyrs. A ces fêtes assisteront un grand nombre de patriarches, de cardinaux et d'évêques qui viendront de toutes les parties du monde catholique. Ces solennités qui auront lieu malgré les révolutionnaires, prouveront que l'Église est toujours pleine de vie et de jeunesse, bien qu'à

les entendre elle ait fait son temps ; ce sera un véritable triomphe pour la religion. "

Catherin, qui aimait tant l'Église, ne pouvait manquer d'assister à ces solennités ; il obtint une permission de dix jours pour Rome où il rencontra plusieurs ecclésiastiques de son diocèse, en particulier son compatriote M. le chanoine Cordenod, alors curé de Ferney, et M. l'abbé Ferrand, vicaire de sa paroisse.

" Je suis venu passer les fêtes de juin à Rome, écrit-il à son frère ; elles ont été de toute magnificence. Je ne t'en dis pas davantage, car tu as dû en lire les détails dans les journaux. "

Dans une lettre du 28 août, il parle de nouvelles tentatives d'invasion : " Les menaces de la France inspirent encore quelque crainte aux Garibaldiens et les forcent à une certaine réserve; mais une fois qu'elle sera engagée avec les Prussiens dans une guerre qui semble prochaine, ils se jetteront par milliers sur le petit pays qui reste encore au Souverain Pontife; et Dieu sait ce qu'il en adviendra ; toujours est-il que les Zouaves feront bien leur devoir; s'ils ne peuvent vaincre, ils sauront mourir.

" Depuis quelques jours nous sommes consignés dans nos casernes pour être prêts à marcher à la frontière au premier signal; nous n'en sommes éloignés que de cinq ou six lieues. Il est à peu près certain que le premier coup de main sera tenté sur Viterbe, où se trouvent de grandes ressources et parce que le pays est très favorable pour une

attaque. On s'attend à tout; et les populations sont dans la crainte.

" Vous savez que le choléra règne dans toute l'Italie; il vient de se déclarer à Rome; à Albano, il fait de grands ravages. La reine-mère de Naples est morte; deux frères du roi sont atteints; le cardinal Altieri, évêque d'Albano a succombé. Dès l'apparition du fléau dans sa ville épiscopale, il s'était porté auprès des malades, le jour il parcourait la ville pour les administrer, et il passait une partie de ses nuits auprès d'eux à l'hôpital.

" Les Zouaves, qui se sont consacrés au service des cholériques, semblent se multiplier; ils assistent les mourants, portent les morts au cimetière, et creusent eux-mêmes les fosses pour les ensevelir. Plusieurs sont morts victimes de leur dévouement. "

Citons à ce sujet une page de Mgr Daniel: on y verra que si les Zouaves étaient intrépides au combat, ils savaient, en d'autres circonstances, montrer un dévouement et un héroïsme que l'on ne trouve guère que chez les saints.

" Le 12 du mois d'août, je vais à Albano, j'y trouve MM. de Résimont et de Gastebois; MM. de Troussures et de Vaux y sont aussi pour la journée. Nous causons un instant avec le général Pasqua, qui est auprès du roi de Naples; nous apprenons que les malades du palais vont mieux. La première nuit de leur arrivée, les Zouaves ont enseveli quatre-vingt-dix morts; les corps étaient restés dans les maisons; des malades ont été abandonnés avant d'être morts. Le pharmacien ne sert les gens qu'à

distance; on ne trouve que les Zouaves auprès des malades, chez les riches comme chez les pauvres; on les appelle dans toutes les maisons; ils font tous les services. Le lieutenant de Résimond est admirable; il suffit à tout, il organise, il paie de sa personne en toute occasion.

" Le ministre des armes, accompagné de M. de Charette, adresse aux Zouaves quelques bonnes paroles de réconfort :



VALENTANO.

" Je vous félicite au nom du Saint-Père qui vous bénit.
" Samedi dernier, dans mon audience, il m'a chargé de
" vous transmettre ses encouragements et ses bénédic-
" tions. On est heureux et fier de commander des hommes
" comme vous; il n'y a point de sacrifices dont vous ne
" soyez capables. Je dois vous dire aussi que le Saint-Père
" vous donnera à tous un souvenir de sa gratitude et de
" son admiration. "

" Quelques jours après, le général Kanzler, en distribuant les décorations promises par le Pape à ceux qui s'étaient le plus distingués, prononçait ces paroles: " Ces " soldats vraiment chrétiens ont, de leur propre mouve- " ment, assumé un service tout spécial de charité et d'ab- " négation, visitant et secourant les pauvres malades, " creusant les fosses et ensevelissant les morts. C'est une " belle page de plus à enregistrer dans l'histoire du corps. "

" La fièvre et le choléra firent plusieurs victimes au régiment; tous mouraient avec sérénité. Raoul Terrasse fit la mort d'un ange; il ne se préoccupait que de sa mère; c'était son seul chagrin : " Je suis fils unique, et ma mère " est veuve; que dira maman quand elle saura que je suis " mort? Dites-lui bien que je vais au ciel, et que c'est à elle " que je le dois, à cause des bons principes qu'elle m'a " donnés. "

Braves devant le choléra, les Zouaves ne l'étaient pas moins devant l'ennemi : " Vous avez sans doute entendu parler, écrit Catherin à ses parents, de l'affaire de Garibaldi, de son arrestation à Asinalunga, de son emprisonnement à Alexandrie et enfin de sa fuite à Caprera; on dit, et ce n'est que trop vrai, que c'est une comédie du gouvernement piémontais. Deux ou trois jours après son arrestation, quelques bandes passèrent la frontière à divers endroits; les deux compagnies de Zouaves qui se trouvaient à Viterbe, partirent immédiatement pour Montefiascone, Valentano, Bolsena, Aquapendente et autres petites villes,

afin de surveiller leurs mouvements. Il n'est resté à Viterbe que soixante Zouaves parmi lesquels je me trouve, et autant de soldats de la ligne pour garder la ville.

" Les Garibaldiens, d'abord dispersés, se sont réunis et sont entrés dans des villes qui n'ont point de garnison. Ils n'ont fait de mal à personne; et se sont contentés de se faire donner de l'argent par les autorités pour payer les consommations qu'ils avaient faites dans les auberges. Une compagnie de la ligne les chassa de ces villes sans pouvoir les atteindre. Ils se portèrent ensuite sur Aquapendente. Les Zouaves, dans divers engagements, leur tuèrent plusieurs hommes, et leur firent une trentaine de prisonniers. Le 30 septembre, le lieutenant Wiart accourut à Bagnorea pour secourir les Franciscains. Ces religieux s'étaient enfermés dans le clocher de leur église et sonnaient le tocsin, pendant que les Garibaldiens saccageaient leur couvent. A l'arrivée des Zouaves, les brigands s'enfuirent si précipitamment qu'ils n'eurent pas le temps de prendre leurs armes et de les emporter. Bagnorea, que les Zouaves avaient abandonné pour marcher sur Aquapendente, fut réoccupé trois jours après par les Garibaldiens. Cette ville, placée sur une montagne entre deux ravins, est naturellement fortifiée; on ne peut y entrer que par un côté. A Valentano, le 4 octobre, quarante Zouaves, sous les ordres du lieutenant Burdo, assiégés par les Garibaldiens, combattirent pendant trois heures jusqu'à leur dernière cartouche, et refoulèrent l'ennemi. Le soir, vingt hommes de Montefiascone leur portèrent des munitions; ce qui

leur permit de conserver le poste. Le même jour, soixante hommes de la ligne et vingt Zouaves reconnurent les abords de Bagnorea; les lignards, qui s'étaient laissé entourer, furent dégagés par les Zouaves, et perdirent vingt-cinq hommes. Il n'y eut pas un blessé dans notre petite troupe, que commandait le sergent Guérin.

" Le lendemain 5 octobre, le général de Courten attaqua Bagnorea où étaient retranchés plus de cinq cents Garibaldiens. Cent cinquante Zouaves y arrivèrent par un chemin raccourci, tandis que le général avec quatre compagnies de la ligne suivait la route. Les Zouaves rencontrèrent, embusqué dans le bois, le premier poste avancé, composé de deux cents Garibaldiens; sur l'ordre du commandant Le Gonidec, ils se mirent en tirailleurs et ramenèrent l'ennemi jusque dans la ville en lui faisant subir des pertes sérieuses. Quatre-vingts Garibaldiens environ se jetèrent dans le couvent des Franciscains, qui est une véritable forteresse. Cependant le général était arrivé et disposait tout pour l'attaque. Sur son ordre quatre-vingts Zouaves partent au pas gymnastique, sous une grêle de balles venant des fenêtres et du clocher du couvent; enfoncent la porte à coups de hache et entrent, baïonnette au canon; les Garibaldiens eurent si peur qu'ils ne firent aucune résistance et se rendirent tous.

" Mais le plus difficile était de prendre la ville. La porte, qui était barricadée, fut démolie à coups de canons et attaquée au pas de course; les Garibaldiens, refoulés de tous côtés, ne songèrent bientôt plus qu'à la fuite. Ils laissèrent

sur le champ de bataille une soixantaine de morts et de nombreux blessés ; nous avons fait en outre cent-vingt prisonniers.

" Voyez si Dieu n'est pas avec nous et s'il ne nous protège pas ! Dans toute cette affaire, nous n'avons eu que



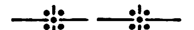
LE GÉNÉRAL DE COURTEN.

quatre blessés ; dont deux le sont si peu qu'il ne vaut pas la peine d'en parler. L'un des plus gravement atteints mourut deux jours après; l'autre, M. de Mirabal, qui eut le bras traversé par un balle, fut bientôt remis de sa blessure. Oui, encore une fois, la Providence divine veille sur nous d'une manière particulière.

" Depuis l'affaire de Bagnorea, les Garibaldiens se sont un peu dispersés ; ils ont une peur terrible de nous. Les Piémontais sont très nombreux sur la frontière ; au lieu d'empêcher les brigands de passer, ils les aident. Les prisonniers nous disent qu'ils franchiront eux-mêmes la frontière, dès que le pays aura été un peu soulevé.

" On parle de nouvelles invasions ; je ne sais encore ce qu'il en est. Il vient de nous arriver cent soixante prisonniers. La ville est très tranquille ; cependant nous avons eu de grandes appréhensions ; un des chefs, envoyés par Garibaldi, a été arrêté ; tous les jours il se fait d'autres arrestations. Sans la crainte que nous inspirons, malgré notre petit nombre que l'on ne connaît pas au juste, nous aurions eu certainement des soulèvements dans la ville. Viterbe, qui compte plus de 22,000 âmes, a dans ses murs de nombreux révolutionnaires soudoyés par les Piémontais ; soixante Zouaves ont suffi jusqu'à ce jour pour les tenir en respect. Soyez sûrs que, s'ils essayent de bouger, nous saurons, commandés par un excellent lieutenant, M. Lallemant, les mettre à la raison.

" Je vous écris cette longue lettre en faisant les fonctions de chef de garde à la porte de Florence ; le service est pénible. "





MENTANA.

DANS la lettre qu'on vient de lire, Philibert Catherin parle de la comédie jouée par le cabinet de Turin; il est nécessaire, pour mieux comprendre la suite de cette histoire, d'ajouter quelques explications. M. Villefranche, dans sa *Vie de Pie IX*, résume à peu près en ces termes la suite de ces événements.

" Après les fêtes de Rome, Garibaldi ouvrit publiquement des souscriptions, organisa des enrôlements de soldats en Italie. Les magasins du gouvernement piémontais étaient à sa disposition, comme en 1860, pour l'aider à habiller et armer ses volontaires ; de nombreux employés et officiers de l'armée régulière s'engageaient parmi eux, sans même prendre la peine de cacher leur pantalon d'uniforme, ni leurs armes d'ordonnance. Les municipalités votaient des subsides aux Garibaldiens, par délibérations publiques, et les administrations de chemins de fer leur fournissaient des trains spéciaux. Au milieu de ces actes manifestes de complicité, Victor-Emmanuel envoyait à Paris protestations sur prostestations. Il n'entendait nullement, disait-il, se dégager des obligations que lui imposait la convention du 15 septembre 1864, et l'on pouvait s'en

remettre à lui pour arrêter les agitateurs et réprimer, fût-ce par la force, toute violation de la frontière pontificale. Il ne se contentait pas de parler, il agissait, comme il savait si bien le faire. Garibaldi se vit enfermer dans l'île Caprera, mais il échappa au bon moment à travers les sept vaisseaux qui le gardaient. Alors un mandat d'arrêt fut lancé contre lui, on le chercha activement à Gênes, à Turin, partout, excepté à Florence, où il haranguait la foule en pleine place publique, sous les fenêtres du roi; puis, lorsqu'on s'avisa de l'arrêter à Florence, il se trouva qu'il venait de partir pour la frontière romaine, par un train express, avec tout son état-major. On voulut user du télégraphe pour faire rétrograder le train, mais le télégraphe faillit à son devoir. Le gouvernement italien ne négligea point d'ouvrir une enquête immédiate sur ce point, et jura de punir le coupable, s'il y avait lieu. Que pouvait-on demander de plus ? La France ne s'était-elle pas contentée de moins que cela en 1860 ? "

Pendant cet échange de notes diplomatiques, Garibaldi et les siens pénétraient de tous les côtés à la fois dans l'État pontifical. Nous savons leurs exploits ; mais ce qu'il faudrait ajouter, ce sont les sacrilèges dont se rendirent coupables ces hordes sauvages qu'encourageaient les Piémontais : à Bagnorea en particulier, ils pillèrent la cathédrale, brisèrent le tabernacle, volèrent les vases sacrés, percèrent le Crucifix de leurs baïonnettes, décapitèrent les statues des saints.

Revenus un peu de leur émotion et se sentant soutenus

plus que jamais par les Piémontais, les Garibaldiens ne tardèrent pas à se remettre en campagne et à exercer sur la frontière de nouvelles déprédations. Catherin nous racontera plus loin leurs lâches agressions et les défaites que leur feront essuyer les Zouaves ; ce qu'il nous faut dire maintenant, c'est la détermination du gouvernement français.

Le cabinet de l'Empereur cessa enfin des'obstiner contre l'évidence et contre le cri unanime de la conscience publique. Un petit corps d'armée avait été rassemblé à Toulon; l'ordre arriva de l'embarquer et de le diriger sur Civitâ-Vecchia. Les catholiques respirèrent. Mais sur de nouvelles assurances venues de Florence, contre-ordre fut donné et l'embarquement suspendu, Victor-Emmanuel et ses ministres crurent comprendre la signification secrète de ce contre-ordre; ils se souvinrent du passé, et voulurent " faire vite ".

Mais en présence de la gravité des événements toute hésitation cessera ; et nous verrons bientôt les Français l'œuvre.

" Vous trouverez sans doute, écrit Catherin à ses parents, que je suis bien longtemps sans vous donner des nouvelles ; ce n'est pas ma faute, c'est manque de temps. Depuis ma dernière lettre, il s'est passé tant de choses qu'il me serait impossible de tout vous raconter ; je vous dirai principalement ce que j'ai vu, et en gros.

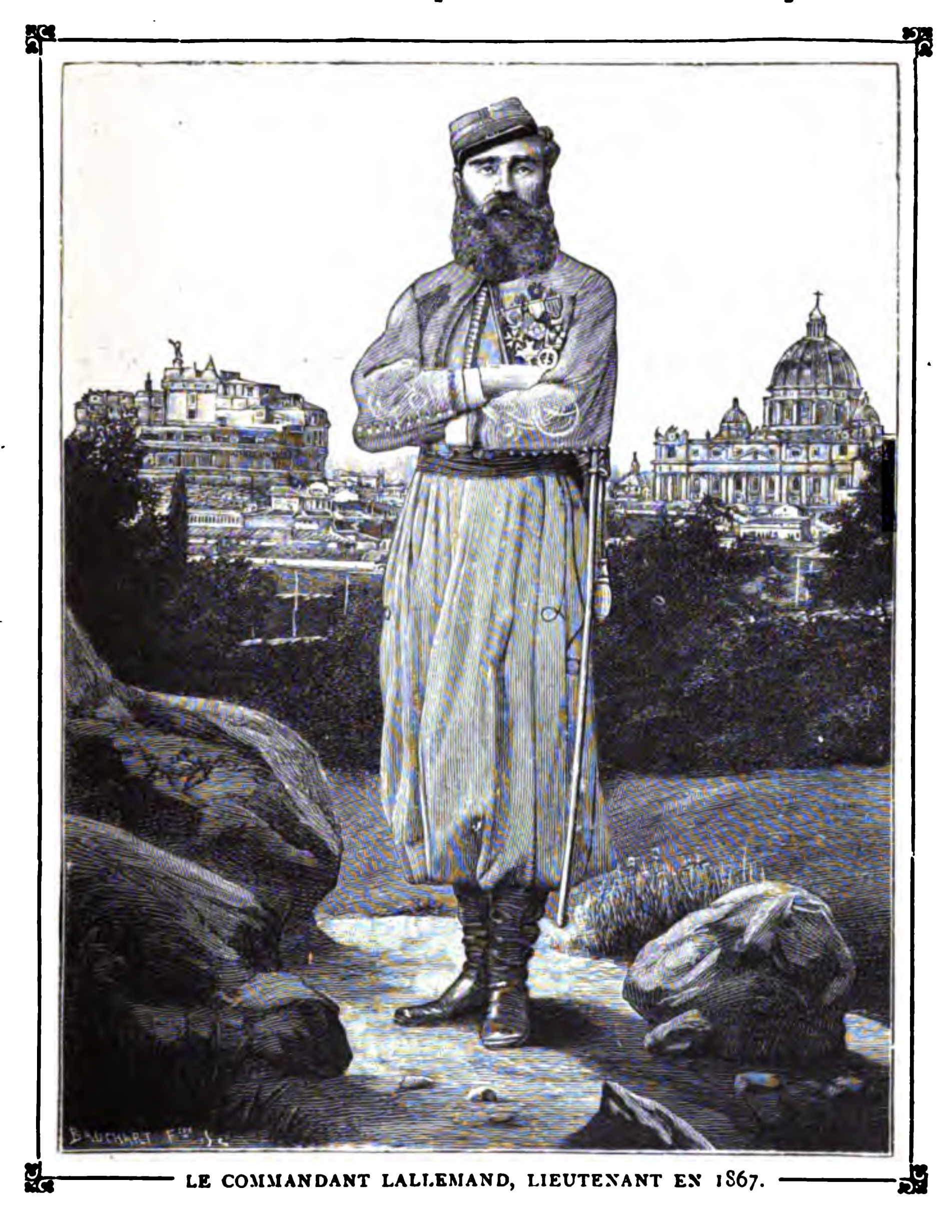
" Le 9 octobre, nous sommes partis de Viterbe pour nous

rendre à Orte qu'occupaient huit cents Garibaldiens ; nous étions quatre-vingts en tout, Zouaves et gendarmes, commandés par le lieutenant Lallemand. Ils n'ont pas osé résister; ils se sont enfuis en criant : " Vive Garibaldi ! " Deux jours après, nous rentrions à Viterbe, où, le 22, ils vinrent nous attaquer. Quoique nous fussions en bien petit nombre, nous les avons défaits complètement : commencé à 8 h. du soir, le combat a duré toute la nuit ; nous n'avons eu qu'un homme tué et deux blessés; les Garibaldiens ont perdu huit hommes, parmi lesquels leur commandant et un capitaine ; et ils ont eu plus de cinquante blessés. Il y a eu du côté de Valentano et Bagnorea plusieurs engagements dans lesquelles nous avons eu le dessus.

" L'affaire de Monte-Libretti a été plus importante. Le 13 octobre, quatre-vingts Zouaves attaquèrent la ville que défendaient douze cents Garibaldiens. La lutte fut très vive et dura longtemps. Le lieutenant, M. Guillemin, et son sous-lieutenant M. de Quélen furent tués. La compagnie dut enfin se replier après avoir fait toutefois beaucoup de mal à l'ennemi, qui quitta la ville pour se fortifier à Nérola, où le lieutenant-colonel de Charette alla l'attaquer. Les Garibaldiens ne purent tenir longtemps devant les Zouaves; ils eurent un bon nombre d'hommes hors de combat, et nous leur fîmes cent vingt-cinq prisonniers. Pas un Zouave n'a été tué.

" Cinq mille Garibaldiens ont attaqué Monte-Rotondo, où il y avait pour garnison deux compagnies de la légion d'Antibes et une compagnie de carabiniers suisses, qui ont

fait une belle résistance et repoussé quatre assauts commandés par Garibaldi en personne. A la fin, épuisés et



LE COMMANDANT LALLEMAND, LIEUTENANT EN 1867.

manquant de vivres et de munitions, ils capitulèrent ; mais les Garibaldiens étaient tellement affaiblis et désorganisés

par cette peu glorieuse victoire, qu'ils ne purent de plusieurs jours reprendre leur marche en avant.

" A Rome, on était dans l'inquiétude ; tous les jours on saisissait des armes. Des Garibaldiens, déguisés en Zouaves, se sont emparés par surprise de plusieurs postes ; il y a eu des engagements dans les rues. Les révolutionnaires ont fait sauter la caserne Serristori qui ensevelit sous ses ruines plus de trente Zouaves. Tout va très mal.

" Enfin les troupes régulières de Piémont ont franchi la frontière sur plusieurs points à la fois. Il importait de préserver Rome avant tout ; alors toutes les troupes, éparpillées dans les provinces, reçurent l'ordre de rentrer. Celles qui se trouvaient dans la province de Viterbe revinrent par Cività-Vecchia, car on craignait que l'autre route ne fût coupée par les Piémontais. Nous atteignîmes Cività-Vecchia en même temps que l'escadre française, qui débarqua le soir même le corps expéditionnaire ; le lendemain nous arrivions à Rome, quelques heures seulement avant les Français. "

Plus tard Philibert écrit à ses parents : " Nous rentrons d'une petite expédition avec les Français. Garibaldi, à la tête de douze à quinze mille hommes, continuait à se fortifier à Monte-Rotondo et à Mentana, petit bourg bâti sur les ruines de Nomentum. Il s'agissait de les déloger : le régiment des Zouaves, la Légion, les Carabiniers suisses, et trois ou quatre bataillons de la ligne et des chasseurs français, avec quelques batteries romaines et françaises, en tout près de cinq mille hommes, se portèrent vers l'ennemi



LA BATALILE DE MENTANA, d'après un tableau de Lafon.

qu'ils rencontrèrent à Mentana. Les Zouaves commencèrent l'attaque, le dimanche 3 novembre, vers 1 heure de l'après-midi ; le combat dura jusqu'à la nuit. Il fut acharné ; les Garibaldiens jouaient leur dernier jeu. Toutes leurs positions leur furent enlevées les unes après les autres. La réserve, formée par les troupes françaises, prit part à l'action, vers la fin seulement. Elles se servaient pour la première fois de leurs fusils Chassepot, qui firent merveille.

" Garibaldi, voyant que la chose allait mal tourner, prit la fuite dès le commencement du combat, après avoir donné ses ordres. Je ne saurais dire exactement les pertes de l'ennemi ; mais elles sont considérables ; certainement ils ont eu plus de six cents morts, des blessés, en proportion, et nous leur avons fait plus de deux mille prisonniers. Plus de dix mille fusils sont restés entre nos mains. Les Zouaves ont perdu un capitaine, M. de Vaux ; vingt-trois hommes, tant sous-officiers que soldats, sont restés sur le champ de bataille ; deux lieutenants et soixante-dix hommes ont été blessés. Je ne connais pas au juste les pertes des Français, de la Légion et des Suisses ; mais elles sont peu considérables.

" Pour moi, qui n'ai pas eu le bonheur de mourir, je ne suis pas même blessé. Deux de mes amis sont tombés à côté de moi ; j'ai fait prisonniers sept Garibaldiens et me suis emparé d'un revolver que je vous enverrai à la première occasion.

" Le surlendemain du combat, nous sommes rentrés à Rome ; une foule immense nous attendait au passage ; et

nous reçut aux cris mille fois répétés de " Vive Pie IX ! Vivent les Zouaves! " ce fut un vrai triomphe. Les Français furent aussi acclamés ; nous sommes en bons rapports avec eux ; ils nous donnent des poignées de main, des bravos et nous disent que nous nous battons aussi bien que les zouaves d'Afrique.

" A Rome tout est rentré dans le calme; mais les affaires ne sont pas encore terminées; le trouble règne dans le reste de l'Italie : on y insulte les Français, le roi, les ministres, les prêtres. L'Italie semble être au point où en était la France avant la grande Révolution. Mais soyons assurés que le bon Dieu arrangera toutes choses pour le triomphe de son Église. Les troupes italiennes et les Garibaldiens se retirent des villes qu'ils avaient occupées. On dit que Garibaldi est reconduit dans son île de Caprera avec son fils. "

Ajoutons quelques détails pour mieux faire connaître le beau fait d'armes dont les Zouaves eurent le principal honneur. Dès les premiers coups de feu, ils se ruèrent sur l'ennemi qu'ils mirent en déroute. Mais aux abords de la Vigne Santucci d'où une fusillade enragée les arrête, le lieutenant-colonel de Charette les voit hésiter; il les rejoint, les dépasse et leur crie : " En avant, ou je me fais tuer sans vous ! " et au même instant son cheval s'abat, frappé d'une balle. Les Zouaves s'élancent au pas de course, enlèvent la position et arrivent jusqu'à la première maison du bourg. Mais malgré leur bravoure ils sont sur le point

d'être enveloppés par deux colonnes garibaldiennes que repoussent les Français, jusque-là spectateurs inactifs du combat, mais frémissant d'impatience et acclamant les Zouaves !

Garibaldi, pour ne pas exposer sa précieuse personne, s'était replié sur Monte Rotondo. Les compagnons qu'il avait abandonnés, disaient : " Il se sauve toujours ! *Si salva sempre !* " Et les Français toujours disposés à plaisanter, faisant allusion à la ville de Monte Rotondo, près de laquelle se livra le combat, baptisèrent ce fait d'armes du nom de *Montre ton dos.*

Voici quelques passages de l'ordre du jour du colonel Allet, au lendemain de Mentana :

" Officiers et soldats !

" Vous venez de traverser deux mois de fatigues et de dangers, avec une énergie dont votre chef est fier de vous rendre témoignage.

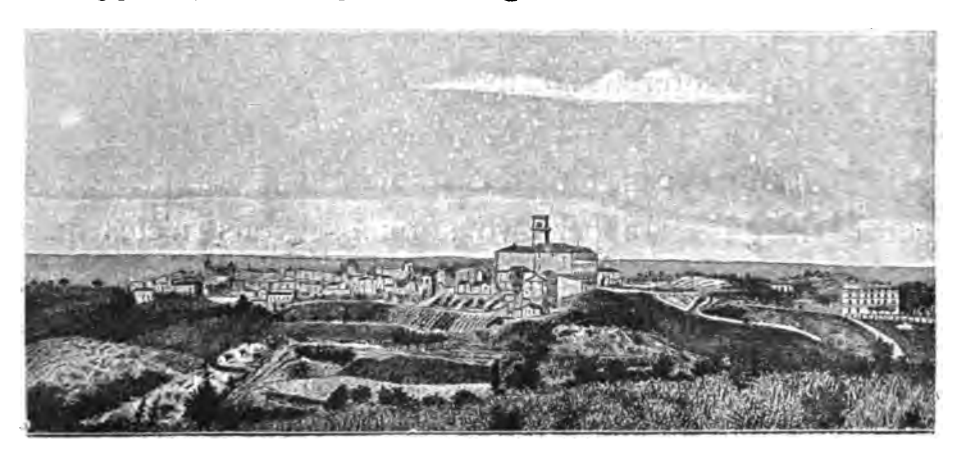
" Au premier jour de cette lutte impie que la force révolutionnaire engageait contre le droit le plus auguste, ceux-mêmes qui vous connaissent calculaient avec angoisse les péripéties de ce combat inégal. Honneur à vous ! vous avez dépassé les espérances de vos amis et les craintes de vos ennemis.

" L'invasion garibaldienne a trouvé partout les baïonnettes des Zouaves, et si les balles ont traversé vos poitrines, nulle part elles ne vous ont fait reculer d'un seul pas ; tous vous avez eu votre part dans cette lutte glorieuse.

Les compagnies qui sont restées à Rome, en butte aux plus atroces moyens de destruction, ont contribué à maintenir la tranquillité, comme celles qui, dans les provinces d'Aquapendente et de Subiaco, ont défendu, presque seules, soixante lieues de frontière.

" Du 23 septembre au 3 novembre, que de dates à mettre sur votre drapeau ! "

Après avoir rappelé les principaux faits d'armes et cité ceux qui s'y sont le plus distingués, il continue :



MONTE ROTONDO.

" Le 3 novembre enfin, à Mentana, le régiment tout entier est réuni sous mes ordres, et j'ai pu par moi-même admirer dans son ensemble cet élan, ce courage indomptable dont chaque fraction du corps donnait, depuis un mois, tant de nobles exemples.

" Tout ce qu'on pouvait attendre des cœurs les plus énergiques, vous l'avez fait ! et à la dernière heure de cette lutte de quarante-cinq jours, sur le champ de bataille que vous veniez de joncher de cadavres, l'armée française, ce

juge incorruptible de la valeur, s'est trouvée là pour applaudir à la vôtre et vous rendre un témoignage incontestable.

" Des pertes douloureuses ont accompagné le succès : le capitaine de Vaux et vingt-trois de nos camarades sont morts à Mentana ; nos blessés remplissent nos hôpitaux ; mais leur sang a coulé pour la plus noble des causes.

" De tels sacrifices sont les souvenirs les plus précieux d'un corps militaire ; ils auront pour conséquence de ramener à la cause du Saint-Père des sympathies et un respect qui assureront son avenir.

" Soldats !

" Tout n'est pas fini ! De grands dangers menacent encore l'Église ; rappelez-vous que si vous n'êtes pas nombreux au régiment, vous représentez dans le monde un principe, le principe de la défense volontaire et désintéressée du Saint-Siège. Vous êtes le noyau autour duquel se grouperont, au moment du péril, les prières, les secours, les espérances du monde catholique.

" Soyez donc de vrais soldats de Dieu ; vous n'avez pas seulement des devoirs, vous avez une mission ; vous n'arriverez à la remplir que par l'union, par la discipline, par la conduite, par l'instruction militaire.

" Un troisième bataillon vient d'être formé ; vos cadres, en s'étendant, vous assurent une plus large part d'action dans la lutte à venir.

" Nous y marcherons ensemble aux cris de : Vive Pie IX.

" ALLET. "

Le territoire pontifical, celui du moins que l'invasion de 1860 avait laissé au Vicaire de Jésus-Christ, était, par la victoire de Mentana, délivré des bandes révolutionnaires.

Parmi les martyrs de cette glorieuse journée, nous avons déjà cité Alexandre de Vaux ; il fut tué sur le coup, d'une balle qui le frappa au cœur. Après s'être confessé la veille, il avait dit à M. de Ferron : " Ma conviction est que je ne reviendrai pas de l'expédition de demain ; je me suis préparé en conséquence. " Bernard de Quatrebarbes, lieutenant d'artillerie, blessé en défendant Monte Rotondo, mourut après vingt jours de souffrances. Tous les matins il renouvelait le sacrifice de sa vie. Alexandre de Retz eut la tête traversée par une balle. En allant au combat, il disait : " Nous espérons nous faire tuer pour la défense du Saint-Siège ; c'est là tout ce que nous pouvons faire, nous ne demandons pas davantage. " A côté de lui mourait, également frappé à la tête, un jeune homme de la compagnie de Catherin, Henry Pascal. Appelé sous les drapeaux de son pays par la loi du recrutement, il avait donné la moitié de son avoir pour demeurer libre d'aller s'enrôler parmi les défenseurs de Pie IX.

Jules Watts-Russel, le fils d'un anglican converti, mourut martyr de la charité. Comme il soulevait doucement la tête d'un garibaldien qui allait expirer, pour lui donner à boire, il fut lui-même frappé d'une balle et tomba raide mort sur celui qu'il avait voulu secourir. On trouva dans un carnet qu'il portait sur lui, cette pieuse exhortation qu'il s'adres-

sait à lui-même : " Mon âme, mon âme, aime Dieu, et va ton chemin ".

Joseph Riallan ne survécut que quelques minutes à la blessure qu'il avait reçue à la tête. C'était un des jeunes gens les plus accomplis du régiment : ses camarades disaient de lui comme de Philibert Catherin : " Celui-là est un saint. "

Nommons aussi le baron d'Erp, qui arriva la veille de la bataille ; Guillermic, qui eut le temps d'être administré ; Jules Henquenet, qui ne désirait guérir que pour se battre encore ; Carlos d'Alcantara, Léon Bracke, Auguste de la Lande, Rius de Torralba, Jean Mœller, officier à Castelfidardo, puis démissionnaire, et qui était revenu depuis huit jours pour prendre un fusil ; tous, comme ils le disaient gaiement, s'étaient mis en règle la veille du combat, ou bien eurent le temps de se préparer à la mort.

Une messe fut célébrée à la chapelle Sixtine pour les victimes de l'armée pontificale ; le Pape y assista et voulut faire lui-même l'absoute. A l'*Oremus*, après ces paroles : *Pro animabus famulorum tuorum*, il ajouta : *nostrorum militum*, pour l'âme de nos soldats ; puis il s'arrêta ; les larmes le gagnèrent ; il voulut continuer et dire *vitam aeternam*, il avait la main levée pour bénir, mais sa voix ne put articuler aucune parole ; le chœur, gagné par l'émotion, put à peine répondre : *Amen.*

Parmi ceux qui tombèrent dans d'autres combats, il en est deux dont la mort attrista tout particulièrement Philibert Catherin : les deux frères Dufournel.

" Le 19 octobre, — lisons-nous dans l'ordre du jour du colonel Allet, — le capitaine de Couëssin avec sa compagnie, rejette les Garibaldiens dans Farnese ; le sous-lieutenant, Emmanuel Dufournel, meurt percé de quatorze coups de baïonnette. Le 30 octobre, dans les rues de Rome,



EMMANUEL DUFOURNEL,
Sous-lieutenant aux Zouaves Pontificaux.

le capitaine adjudant-major Dufournel tombe frappé d'une balle dans les reins, et meurt, comme son frère, avec cette intrépidité que nous étions habitués à admirer. "

Les rapports de Catherin avec les Dufournel, avec Emmanuel surtout, étaient pleins de cordialité, et c'est sur ce ton

qu'il parle d'eux à plusieurs reprises dans ses lettres. Pour faire bien apprécier l'élévation de sentiments et la noblesse de caractère qui leur avaient mérité l'estime et l'affection de tous, et montrer combien était justifiée la sympathie que leur portait Catherin, nous donnerons quelques détails sur leurs derniers moments

Le 19 octobre, quarante-cinq hommes, dont une vingtaine de Zouaves, marchaient sur Farnèse pour en chasser les Garibaldiens, lorsque des coups de fusils leur arrivèrent d'une petite maison située en avant du bourg à gauche du chemin. Emmanuel Dufournel, qui était en tête avec ses hommes, les salue de l'épée et les enlève par ce mot superbe: " Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, en avant! " Les Zouaves prennent le pas de course, délogent les Garibaldiens de leur avant-poste et s'y retranchent. L'ennemi revient en nombre et les Zouaves, cernés dans la maison, abattent la palissade à claire-voie qui servait de porte, pour se ruer sur les Chemises rouges. Mais la cloison entr'ouverte ne livre passage qu'à un homme à la fois. Dufournel s'est élancé le premier, l'épée haute, sur un mur de baïonnettes et tombe frappé de quatorze blessures, ses hommes l'ont suivi et culbutent l'ennemi qui n'ose plus renouveler l'attaque. Bientôt au bruit de la fusillade accourent deux détachements de Zouaves, et les Garibaldiens prennent la fuite, non sans avoir massacré deux pauvres capucins dont ils occupaient le couvent.

Dufournel était frappé à mort; mais la mort le trouva prêt. La Providence l'avait servi à souhait, en lui envoyant

le P. de Gerlache la veille du combat; il en avait profité pour faire une confession générale; le Père a dit depuis combien il avait été édifié de la piété et de la foi de son pénitent.

Rapporté à Valentano, Emmanuel fut assisté par l'archiprêtre ; il avait toute sa connaissance et conservait une sérénité charmante. Cependant il ne se faisait aucune illusion, suivait les progrès du mal et les faisait remarquer à ses amis. Il se recommandait à Dieu avec une confiance qui excitait l'admiration. " Mon Dieu, disait-il, c'est une grande grâce que vous me faites. Quelle belle manière de mourir !" Avec quelle dévotion, quels sentiments d'amour, il reçut le Saint-Viatique. Il avait toujours le sourire sur les lèvres : " Ce que je souffre est bien peu de chose, murmura-t-il ; dans deux heures ce sera fini. " Et vers le matin : " Je n'y vois plus ; avez-vous éteint la lampe ?... " Sur la réponse négative qu'on lui fit : " Alors, ce sont mes yeux qui se voilent : la fin approche. " Il avait espéré revoir son frère : " Il arrivera trop tard, — dit-il à MM. de Couëssin, Martini, Burdo et Derély qui le veillaient, — vous lui direz qu'il peut être content de moi. " Il leur demanda que son corps fût porté à Saint-Laurent et son cœur en France. C'est ainsi qu'il mourut en chrétien, après être tombé en chevalier. " Toutes par devant ! " avait-il dit, avec une légitime fierté, quand on compta ses blessures.

C'est à Mgr Daniel que nous emprunterons le récit de la mort d'Adéodat Dufournel.

" Le soir du 30 octobre, en rentrant, j'apprends qu'on est venu me chercher pour le capitaine Dufournel, grièvement

ment blessé, dans une affaire près Serristori. Je cours à l'hôpital St-Esprit, je le trouve très mal. Il a toute sa connaissance et ne regrette point de mourir... Je reste près de lui ; il souffre beaucoup, mais avec un courage vraiment chrétien... On peut parler franchement avec un tel malade, qui ne craint pas de rendre à Dieu vie pour vie. "

Lorsque Mgr Daniel était arrivé au chevet du blessé, il y avait eu un moment de silence qu'Adéodat rompit le premier, en disant avec une expression d'ineffable contentement : " Eh bien ! nous y sommes ? — Vous l'avez tant désiré, lui répondit l'aumônier. — Ah ! oui, reprit-il, pour le Pape, pour la cause que nous servons. — Et pour votre famille," ajoute l'aumônier, qu'Adéodat remercie par un serrement de main. Le lieutenant-colonel de Charette vient le voir avec d'autres amis ; il s'efforçait en vain de déguiser son émotion, ses larmes le trahirent. Dufournel lui tendit la main, et dit avec un sourire : " Ah ! il ne faut pas pleurer. "

Mgr Daniel le confessa et lui demanda s'il ne voulait pas communier ; il accepta avec bonheur. Le blessé voulut répondre à toutes les prières de l'Église ; il fit son action de grâces seul et s'y arrêta longtemps; il était facile de voir qu'il jouissait de la présence du Dieu pour qui il mourait.

Il souffrait beaucoup : " Je n'oublierai jamais, a écrit Mgr Daniel, cette belle figure exprimant tout à la fois un immense bonheur et de cruelles tortures; la joie se mêlait à la douleur. " C'est abominable pour un Zouave, me disait-il, d'avoir si peu de courage ! " " La vie, ajoutait-il, est si

pleine de dangers. Il est si difficile pour un jeune homme de se sauver ! un moment de faiblesse est bientôt venu. Maintenant je me sens fort ; pourquoi ne voulez-vous pas me laisser mourir? " Comme on le plaignait : " C'est vrai, je souffre beaucoup; mais dans quelques heures je serai

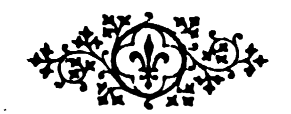


ADÉODAT DUFOURNEL,
Capitaine aux Zouaves Pontificaux.

bien heureux. Je suis content de mourir. " Il reçut l'Extrême-Onction avec foi et reconnaissance. Il regardait ses souffrances comme une juste expiation de ses péchés, comme une compensation de ce qu'il aurait voulu faire pour l'Église. Il s'éteignit le 5 novembre. "

Après avoir lu le récit de ces morts édifiantes, on comprend mieux quel lien unissait Catherin aux frères Dufournel ; ces âmes étaient faites pour se comprendre : c'était la même cause, c'était le même désir de mourir pour le triomphe de l'Église.

Le lecteur s'étonnera peut-être de l'intrépidité de ces jeunes gens, en face de l'ennemi. Un capitaine français, qui les avait vus à l'œuvre, s'en étonnait aussi et disait : "Je me suis battu en Crimée, en Afrique ; j'ai vu les Turcos et les Zouaves ; je n'ai pas vu se battre mieux que les soldats du Pape." C'était l'impression générale. D'où leur venait donc tant de courage ? Sans doute la cause qu'ils défendaient était celle de la justice, de la société, de l'Église et de la religion ; sans doute encore les indignités dont se rendaient coupables leurs adversaires, étaient de nature à exciter leur colère et à leur faire mépriser tous les dangers pour en finir avec ces bandits. Mais leur bravoure avait une autre explication : ces soldats étaient chrétiens ; ils se confessaient et communiaient souvent. La conscience en paix et Dieu dans le cœur, ils ne craignaient plus rien, la mort même les trouvait souriants. Voilà tout le secret de leur audace.





Chapitre Quatorzième.

LE PÈRE ANTHELME. — AU CAMP D'ANNIBAL. — POINT DE GRADES.

TOUT en faisant son devoir de soldat devant l'ennemi, Philibert Catherin pensait beaucoup à son frère, qui, cette année-là, terminait ses études au petit séminaire de Belley. " Quoique je n'aie rien de nouveau à te dire, lui écrit-il de Rome, le 8 avril 1868, je m'empresse néanmoins de répondre à ta lettre que je viens de recevoir. Je vois avec bonheur que tu te portes toujours bien; que le bon Dieu en soit béni! Pour ce qui est de ta vocation, réfléchis beaucoup, et demandons à Dieu dans la prière qu'il te fasse connaître sa sainte volonté; Dieu vient toujours en aide à celui qui le prie et qui désire se conformer à la volonté divine. Prions et reposons-nous de tout sur lui; il nous fera connaître son bon plaisir en temps opportun. "

Dans une lettre du 8 juillet, après lui avoir parlé de M. Tournier, Zouave pontifical, ancien condisciple et ami de son frère au petit séminaire de Belley, il revient sur le même sujet: " Quant à toi, mon cher Laurent, te voilà bientôt en vacances; que vas-tu faire après? Redoublons de prières, demandons à Dieu qu'il arrange tout pour sa plus grande gloire, qu'il t'envoie là où il lui plaira. Prions

aussi la sainte Vierge Marie ; cette bonne mère n'abandonne jamais ses enfants. Enfin Dieu ne permet pas que ceux qui lui demandent humblement leur voie s'égarent. Réfléchis beaucoup, consulte ton directeur; car tu sais que souvent la délibération d'un jour fait le bonheur ou le malheur de toute la vie et de l'éternité. Mais avec la grâce de Dieu et la protection de Marie, tout ira bien; espérons-le.

" Écris-moi souvent; dis-moi tout; tu le sais, tout ce qui t'intéresse m'intéresse; ne crains pas de me donner de longs détails à ton sujet. Écris-moi encore, si tu le peux, avant de quitter Belley, et dès les premiers jours de ton arrivée à Feillens, mais surtout lorsque tu auras pris une décision. "

Son frère lui écrivait fréquemment, mais faisait mystère de sa vocation; c'était moins par manque de confiance que par crainte de ne pouvoir ensuite suivre l'appel de Dieu. Et puis l'expérience lui avait appris qu'il est préférable de garder le silence sur des projets de vocation, qui parfois ne se réalisent pas; et d'autant plus qu'on se met ainsi à couvert contre bien des oppositions, dont une volonté peu résolue ne triompherait pas toujours.

Nous devons dire un mot de cette vocation à laquelle s'intéressait si vivement le zélé défenseur de l'Église et qui est due en grande partie, — c'est la conviction de son frère, — à ses saintes prières.

Laurent Catherin venait de terminer à Belley son cours de philosophie. Il n'y avait plus à différer, une décision

s'imposait. Son directeur, nous l'avons vu, s'opposait à son entrée aux Zouaves; quelle carrière allait-il embrasser? Bien souvent, depuis un an surtout, il s'était posé à lui-même cette question; il fut longtemps à se donner une réponse. Ce qu'il y a de pénible dans une semblable hési-



MGR DANIEL,
Aumônier des Zouaves Pontificaux.

tation, Dieu seul et ceux qui l'ont éprouvé le comprennent. Cependant la divine Providence, comme le lui écrivait son frère, n'abandonne jamais ceux qui mettent en elle leur confiance. Il sera prêtre; depuis son enfance il s'était senti appelé à cette vocation; mais effrayé des dangers que ren-

contre le prêtre isolé et abandonné à lui-même dans une paroisse, il se décida à entrer dans un Ordre religieux; et, par un heureux concours de circonstances que nous n'avons pas à indiquer ici, son choix tomba sur celui de St Dominique. Il se présenta au couvent de Lyon où il fut invité à faire un essai de la vie religieuse. Sur le conseil de son frère, il quitta les siens, sans même leur laisser soupçonner sa détermination, afin de prévenir tout obstacle à ses projets, et aussi pour se soustraire à des adieux qui de part et d'autre sont si pénibles en pareil cas. Le 1er octobre, jour fixé pour le départ, un ami, qui avait été mis dans le secret, vint le trouver et lui proposer une excursion. Dans sa famille personne ne se doutait de rien. Quelques jours plus tard il écrivit à ses parents, les priant de ne pas s'inquiéter à son sujet, mais évitant de dire où il était et quels étaient ses desseins. Lorsque, après huit jours de retraite, il fut admis à commencer son noviciat, il s'empressa de leur annoncer sa détermination.

Il prit l'habit le 8 octobre et reçut le nom d'Anthelme, sous lequel nous le désignerons dorénavant.

Grande fut la joie de son frère à la nouvelle de son entrée en religion. Il comprenait et aimait la vie religieuse ; dont il appréciait les avantages. Qu'aurait-il désiré de mieux pour celui qu'il chérissait d'une affection si vive? Le choix de l'Ordre religieux lui fut particulièrement agréable ; il connaissait les Pères Dominicains ; souvent il avait vu leur général, le Rme Père Jandel ; il avait même suivi une de ses retraites; et ses rapports avec les PP. Doussot et

Vannutelli, aumôniers des Zouaves, étaient de tous les jours.

Les relations qu'il eut avec son frère devenu religieux devinrent très intimes; la piété en faisait le fond; il n'avait pour cela qu'à laisser son cœur s'épancher et dire ce qui faisait sa vie. Nous eussions voulu faire de larges emprunts à cette correspondance, qui nous eût fait pénétrer davantage dans l'âme de notre généreux soldat et nous eût révélé ses rapides progrès dans la vertu; malheureusement ces lettres ont été détruites en 1870.

L'année 1868 ne nous offre rien de bien remarquable. La révolution italienne, écrasée à Mentana, ne croyait pas qu'il fût opportun de se remettre immédiatement en campagne; les Piémontais étaient immobilisés par la présence des troupes françaises. Il fallait, avant de rien entreprendre de sérieux, obtenir leur départ de Rome. De plus, un concile général allait se tenir; il aurait été imprudent d'inquiéter les évêques venus de tous les pays, et de provoquer l'indignation des nations, chrétiennes encore, qui allaient envoyer leurs pasteurs à ces grandes assises du monde catholique. Dieu d'ailleurs voulait donner à son Église quelques jours de repos, afin que les Pères du concile eussent le temps d'accomplir leur œuvre, et de porter ces décrets dont les effets devaient être si heureux pour la société civile et pour celle des âmes.

Le Régiment subissait le contre-coup de cette accalmie, et se serait engourdi dans la monotonie de la vie de caserne, si les brigands n'avaient fait leur réapparition çà et là dans

la montagne. Notons cependant quelques faits qui ne manquèrent pas d'intéresser les Zouaves.

Leur aumônier, M. l'abbé Daniel, reçut du général de Failly, au nom de l'Empereur, des félicitations pour son dévouement et son sang-froid qui avaient fait l'admiration de tous à Mentana. Un soldat français disait à un camarade: " As-tu vu les aumôniers du Pape? Pourquoi ne nous donne-t-on pas des curés comme çà à nous? " De son côté le général Kanzler, ministre des armes, lui remit une médaille d'argent, en mémoire du courage qu'il montra pendant l'épidémie du choléra à Albano, et la croix commémorative de la bataille de Mentana. Quelque temps auparavant, le comité qui, à Paris, s'occupait du recrutement des Zouaves, lui avait fait don d'un magnifique calice en reconnaissance des services qu'il rendait chaque jour aux soldats du Pape et plus particulièrement aux Français.

Enfin le Souverain Pontife tint à honorer lui-même l'aumônier des Zouaves en le nommant camérier secret, " pour le récompenser, disait la *Correspondance de Rome*, de sa courageuse conduite dans les derniers événements et de son long dévouement à la cause pontificale. " Si tous les Zouaves se montrèrent heureux et fiers des honneurs décernés à Mgr Daniel, qui était pour eux un véritable père, Catherin, plus que personne, prit part à la satisfaction générale; car l'aumônier était avec lui sur un pied de grande intimité, il en avait fait, selon son expression, son " bras droit pour toutes ses œuvres ".

Vers la même époque, Philibert apprit le mariage de sa



TIVOLI ET SES CASCATELLES.

sœur avec le frère d'un de ses meilleurs amis, l'abbé Chambard. Sa lettre du 17 février est toute à la joie de cette bonne nouvelle, et aux espérances de combat que font naître les événements qui semblent s'annoncer.

" On travaille toujours aux fortifications de Rome, et avec une grande activité. Les Garibaldiens continuent à s'organiser au-delà de la frontière; ils changent de chemise; elle n'est plus rouge comme autrefois, mais noire; elle porte par devant une épée et un squelette; ce qui signifie pour eux : Mort et vengeance.

" Le Saint-Père a dit tout récemment à l'un de nous que les bandes ne tarderaient pas beaucoup à nous donner de l'ouvrage; en avril, au plus tard en mai. Nous avons eu une belle fête, il y a huit jours, dans les jardins du Vatican : le chant d'un hymne, intitulé *le triomphe de Mentana*, a été exécuté par cinq musiques militaires et repris par deux cents voix d'hommes. Le Saint-Père est venu au milieu de nous; il est toujours aimable et bien portant. Avant-hier, à la villa Borghèse, le général Kanzler, a passé la revue de toutes les troupes qui sont en garnison à Rome. "

Après avoir parlé du malaise général qui règne en Italie et des craintes qu'inspire l'avenir, il ajoute : " L'Europe est en ce moment sur un volcan, qui ne peut tarder de faire éruption. Si la Papauté ne sombre pas dans cette conflagration générale, ce ne sera ni notre petite armée, ni la France, ni aucune autre puissance qui la sauvera; il semble que seul un miracle de la toute-puissance divine puisse la

délivrer des assauts de la Révolution. Le Saint-Père voit tous les malheurs sur le point de fondre sur Rome et sur le monde; néanmoins il est toujours calme et confiant; il n'attend rien des hommes; et, tout en ne négligeant aucun des moyens humains que la prudence et la sagesse commandent, il sait que le secours lui viendra de Dieu, que seul il sauvera et fera triompher son Église, à la honte de ses ennemis.

" Aussi, vous le voyez, ce n'est pas le moment de partir, mais plus que jamais de se presser autour des tombeaux des saints apôtres Pierre et Paul, pour les défendre, si c'est possible, contre de sacrilèges envahisseurs. Priez le bon Dieu pour nous, afin que nous soyons prêts, lorsque le jour terrible de l'invasion viendra; demandez-lui qu'il nous rende braves et vaillants comme nos camarades qui sont morts à Castelfidardo et à Mentana, et qu'il nous accorde à nous aussi la faveur de mourir pour son Église. "

Cependant les dangers qui menacent le Saint-Siège multiplient les dévouements et les enrôlements. Parmi ceux qui vinrent à Rome à cette époque pour entrer dans l'armée pontificale, nous devons citer les Canadiens; ils arrivèrent au nombre de trois cents, le 8 mars, en vareuse grise, drapeaux déployés et clairons sonnant. Les Français les accueillirent comme des compatriotes.

Nous ne pouvons suivre Catherin dans les différentes villes où il tint garnison; ses lettres de cette époque sont perdues presque toutes. L'une de celles qui nous restent nous conduit au camp d'Annibale.

" Nous avons quitté Subiaco le 30 juillet pour le camp d'Annibal où nous sommes arrivés après quatre journées de marche; nous avons fait cette route en partie la nuit à cause de la chaleur; nous arrêtant à Tivoli, dont les cascades font une des plus belles villes des États Pontificaux et une des plus intéressantes que je connaisse; puis à Rome, où nous n'avons passé qu'un jour et d'où, en deux étapes, nous gagnâmes le camp d'Annibal, qui s'étend au-dessus de Rocca di Papa, village assez important, bâti en amphithéâtre au pied de Monte-Cave. Les montagnes qui l'entourent sont couvertes de châtaigniers, de noisetiers, de genêts, de fougères qui nous sont d'une grande utilité pour l'aménagement de nos tentes. Il reste encore quelques traces de la voie sacrée des Romains, qui conduisait au sommet boisé de Monte-Cave, où était le temple de Jupiter Latial. L'emplacement de ce temple est occupé aujourd'hui par un couvent de Passionnistes. De là on jouit d'une vue magnifique sur la campagne romaine, les beaux lacs d'Albano et de Nemi et la mer.

" Le camp réunit le régiment des Zouaves qui comprend quatre bataillons, les chasseurs, le génie, l'artillerie et les dragons, en tout à peu près six mille hommes. Il s'étend à la lisière du bois, sur une longueur de deux kilomètres, au nord de Monte-Cave. Nous sommes six par tente, et nous avons à peine la place nécessaire pour passer la nuit étendus sur la paille. Ce peu d'espace nous incommode beaucoup, pendant le jour, à cause de la chaleur; mais par contre il nous garantit un peu contre la grande fraîcheur du matin.

" Après le lever, qui a lieu de bonne heure, au son des clairons et de la musique, on fait les manœuvres pendant près de deux heures et demie, c'est-à-dire jusqu'au moment où la chaleur devient trop forte. Au dernier appel du soir, vers les neuf heures, chaque bataillon se réunit et un



CAMP DES ZOUAVES A ROCCA DI PAPA, d'après une photographie d'Alessandri.

aumônier fait la prière qui se termine par le chant du *Laudate Dominum.* En arrière de chaque compagnie, se trouvent les tentes des officiers, qui se sont fait élever chacun un petit chalet. Ces chalets, construits avec des genets, sous différentes formes, sont presque tous entourés d'un

jardinet; l'ensemble est du plus pittoresque effet. Des poteaux, placés à des intervalles assez rapprochés, portent des indications qui permettent de s'orienter facilement à travers le camp. Chaque compagnie forme une rue, dont elle a choisi le nom; la nôtre est la rue de Bagnorea.

" Nous avons fait une route, par laquelle on peut arriver en voiture jusqu'au camp. Le travail a été très pénible.

" Lundi dernier le Saint-Père est venu nous faire une visite; le camp avait pris un air de fête pour le recevoir; les tentes étaient parées de verdure; çà et là des arcs de triomphe, surmontés de drapeaux aux couleurs pontificales. Au milieu on avait élevé pour le Pape une maisonnette en planches, recouverte de draperies; l'autel où l'on dit la messe tous les dimanches avait été splendidement décoré.

" Parti de Rome de bon matin, Pie IX arriva par le chemin de fer à Frascati, d'où il se rendit au camp en voiture, accompagné de son escorte. Une foule immense, accourue de tous les pays voisins, l'accueillit à l'entrée du camp par des vivats mille fois répétés, auxquels se mêlaient le bruit du canon et les accents de la musique. Il alla directement à l'autel et célébra la sainte messe au milieu d'un silence émouvant. Après son action de grâces, le Saint-Père donna audience à quelques officiers dans le pavillon qui lui avait été préparé. Il visita ensuite le camp, l'ambulance, et avant de partir, donna la bénédiction aux troupes; sa belle et forte voix s'entendait dans tout le camp. "

Catherin rentra à Rome avec son bataillon. Aux instances de ses parents qui le rappellent en France, il

répond que pour le moment la chose est impossible ; mais la solution ne saurait être éloignée, et alors il se rendra bien volontiers à leur désir. Dans sa dernière lettre de l'année nous lisons : " Les fêtes de Noël ont été comme toujours, très belles et très pieuses. Pie IX a officié à Saint-Pierre. Sa santé paraît très bonne; il est gai, souriant, affable pour tout le monde, malgré les peines et les tribulations que lui cause le déchaînement de la Révolution contre l'Église ; on voit qu'il attend tout de la divine Providence.........

" L'année qui vient de s'écouler a été plus paisible que les précédentes, sans doute à cause de Mentana ; celle qui va s'ouvrir ne s'annonce pas si bien ; le parti avancé s'agite partout en Italie ; il n'attend, pour tenter un dernier coup et tomber sur Rome, que le moment où la France sera embarrassée dans une guerre ou aux prises avec la Révolution. D'un autre côté, la question d'Orient divise les souverains et semble ne pouvoir se trancher que par une guerre européenne. Quoi qu'il arrive, Dieu, nous pouvons le tenir pour certain, se servira des événements pour faire triompher le droit et la justice, si méconnus dans nos temps malheureux, et pour châtier les ennemis toujours plus nombreux de son Église. "

Vers la fin de cette année, Monti et Tognetti, les auteurs de l'explosion de la caserne Serristori, qui coûta la vie à trente Zouaves, le 22 octobre 1867, furent décapités à Rome. Les autres Garibaldiens prisonniers obtinrent leur rapatriement, mais avant de les laisser partir, le Saint-Père

leur fit prêcher une mission, et vint plusieurs fois lui-même les voir dans leur prison. Ces malheureux ne pouvaient en croire leurs yeux ni leurs oreilles.

L'exécution des deux criminels fit dans Rome une vive impression. Le Saint-Sacrement avait été exposé dès le matin aux Agonisants, où il y eut sans interruption des messes à tous les autels ; les condamnés assistèrent au saint Sacrifice dans une église voisine, et manifestèrent les plus vifs sentiments de contrition. L'un d'eux surtout, Joseph Monti, marié et père de famille, se reprochait avec douleur tant de malheureux, morts sans le secours des sacrements, sous les décombres de Serristori, tandis qu'à lui, coupable d'un si grand attentat, les consolations suprêmes étaient prodiguées. Il voulut, avant de monter à l'échafaud, voir le colonel de Charette qui, profondément ému de son repentir, lui pardonna au nom du régiment et — spectacle sublime — embrassa le condamné. Tognetti eut plus de peine à se résigner à mourir; au dernier moment il demanda sa grâce ; mais il y a un temps où la miséricorde serait une sorte d'injustice ; la peine n'était hélas ! que trop méritée. La Chambre des députés de Florence et Victor-Emmanuel lui-même osèrent protester contre cette exécution. Ce serait incompréhensible si l'on ne savait quels liens les unissaient aux sociétés secrètes, dont ils faisaient le jeu alors même qu'ils croyaient s'en servir.

" L'année 1869 s'écoula sans incidents graves, au moins à la surface tout est calme, écrit Catherin, mais c'est le calme qui précède la tempête. " Ses lettres deviennent

plus rares et plus brèves, il semble vouloir se renfermer davantage dans le silence et le recueillement pour se préparer mieux au sacrifice de sa vie. A la nouvelle de la maladie de son grand-oncle, M. l'abbé Rion, il lui écrit:

" J'ai appris avec tristesse par les dernières lettres de mon frère François,que votre santé laisse un peu à désirer; c'est sans doute l'effet de la mauvaise saison que nous venons de traverser. Puissent le bon Dieu et le beau temps vous rendre et vous conserver la vigueur dont vous avez joui jusqu'à présent ! C'est ma prière de tous les jours. Il me semble vous voir, dans votre jardin solitaire, prendre soin de ces arbres qui embellissent votre retraite au printemps et couvrent de fruits votre table en automne. J'avais grand plaisir autrefois à les diriger en votre absence, et plus tard à vous aider dans les soins qu'ils réclament. Que Dieu soit béni dans tous ses bienfaits !

" Je suis très heureux au service du Saint-Père et de l'Église ; j'apprécie de jour en jour davantage la grandeur de la cause que je suis venu défendre, quoique indigne, et je remercie tous les jours le bon Dieu et la très sainte Vierge de m'avoir fait cette grâce. Je n'ai jamais voulu accepter aucun grade ; néanmoins, pour me marquer leur confiance, mes chefs m'ont chargé depuis quatre ans de l'ordinaire de ma compagnie.

" La haine acharnée et croissante des impies nous fait prévoir le prochain triomphe de l'Église : de l'excès du mal sortira un grand bien ; mais auparavant quels fléaux vont fondre sur le monde !... Le concile va remplir de joie tous

les cœurs catholiques ; il guérira la société de bien des maux...

" Je ne remercierai jamais assez la divine Providence de la protection visible et toute particulière dont elle entoure notre famille; je ne saurais trop vous remercier vous-même, mon cher oncle, de vous en être fait le bienfaiteur et comme l'ange gardien : la vocation de mon frère Laurent à l'Ordre de St-Dominique m'a fait le plus grand plaisir ; mon frère François et mes sœurs sont bien établis ; pour moi, je serai heureux de verser mon sang pour l'Église, si c'est la volonté du bon Dieu. S'il ne m'en trouve pas digne, je rentrerai tranquillement à Feillens pour cultiver les champs de mes parents et y finir mes jours en paix. "

Cette lettre trahit, d'une manière touchante, l'humilité et le dévouement de Catherin. Il ne recule pas devant la peine, fut-elle de tous les jours, lorsqu'il s'agit de rendre service, mais il refuse les honneurs ; il veut à tout prix rester simple soldat : " Lorsque, écrit le capitaine Niel, on le félicitait du soin qu'il mettait à faire l'ordinaire de sa compagnie, il en était confus ; il acceptait la corvée sans vouloir le grade. Il pria instamment le colonel de le laisser dans la compagnie de M. le Gonidec et de ne pas lui donner les galons. "

Le témoignage de Mgr Daniel n'est pas moins formel sur ce sujet ; voici comment il s'en explique dans une lettre à M. l'abbé Ferrand : " La modestie de sa vie fait qu'on a peu à en dire ; sa vertu favorite était l'humilité. Il a vécu bien des années entièrement ignoré dans le

bataillon. Personne n'a été plus étonné que lui, lorsque son commandant de compagnie est venu le prendre pour lui confier les modestes fonctions de caporal d'ordinaire. J'ai dû lui faire une obligation d'accepter ; encore a-t-il su trouver un moyen terme, en acceptant les obligations, les responsabilités du grade, sans vouloir jamais en prendre les insignes. Il n'a eu parmi nous d'autres titres que celui de faisant-fonction de caporal d'ordinaire, mais il s'acquittait de la charge avec une conscience et une exactitude qui le firent considérer comme le premier caporal d'ordinaire du régiment. Plusieurs fois le capitaine d'Albiousse, qui avait apprécié son savoir-faire en même temps que sa modestie, voulut le faire monter en grade ; la bonne volonté et la persévérance du capitaine durent céder devant la résistance et l'humilité du soldat. "

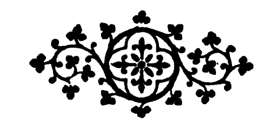
" Catherin, — écrit M. Lespinasse qui fut l'un de ses chefs et de ses amis, — malgré les efforts de nos officiers et les miens, a toujours voulu rester simple soldat. Cependant il me prêtait volontiers son concours pour remplir l'emploi d'un caporal absent, corvée désagréable, quand on a le devoir de la remplir sans avoir l'autorité que donne le grade.

L'humble Zouave se trouvait encore trop honoré de ces humbles fonctions ; plusieurs fois il fit des démarches pour les faire confier à un autre. Lorsqu'il demandait à être déchargé de ce service, son capitaine lui répondait : " Pourquoi cela ? Est-ce l'argent qui vous manque ? vous pouvez m'en demander autant qu'il vous faudra ; si c'est de venir régler vos comptes qui vous ennuie, vous n'y

viendrez que quand vous voudrez, tous les six mois, tous les ans, tout les deux ans, si vous voulez. " On sait que les comptes d'ordinaire se règlent tous les cinq jours.

Il veillait aux intérêts de la compagnie comme s'ils avaient été les siens, et ne laissait rien perdre. Dans une de ses garnisons, comme il ne trouvait pas la facilité d'utiliser les restes en faveur des pauvres, il eut recours à des expédients pour en tirer parti ; il acheta un jeune porc qu'il engraissa avec les fonds de marmite jusqu'au moment où le précieux animal fut assez replet, pour fournir à la compagnie un rata de choix. A Rome, il parvint, à force d'économie, à donner, de temps en temps, un quart de vin ; ce que les camarades,disait-il, ne trouvaient pas désagréable.

En toutes choses il évitait de se faire remarquer, il se cachait pour faire le bien, ne portait pas la médaille de Mentana, qui rappelait sa belle conduite et, toujours par humilité, refusait de laisser faire son portrait. Ce fut en 1870 seulement que, sur les pressantes sollicitations de ses parents, il se fit photographier dans le coquet uniforme qu'il portait si noblement depuis dix ans.





LE CONCILE. — LA GUERRE AVEC LA PRUSSE.

LE jour était arrivé d'appliquer aux perturbations du monde moral le grand remède que Pie IX avait annoncé dès 1867 : le 8 décembre 1869 s'ouvrit le concile æcuménique du Vatican. Sept cents soixante-sept évêques y assistaient ; c'était beaucoup plus qu'on n'en avait jamais vu à aucun des conciles généraux. Catherin, qui était alors à Rome, écrit à ses parents :

" Je ne saurais vous décrire les cérémonies du concile ; la *Correspondance de Rome* que je vous envoie, le fera mieux que moi et vous tiendra au courant de tout ce qui se passe ici. L'ouverture a été splendide ; la foule était immense ; jamais, de mémoire d'homme, Saint-Pierre n'a été aussi rempli. Quel beau spectacle que l'entrée des évêques dans la salle du concile ! ils marchaient sur deux rangs, précédant le Saint-Père porté sur la *sedia gestatoria.* Les patriarches orientaux étaient surtout remarqués ; et aussi les évêques français qui se reconnaissaient à leur rabat. On ne saurait rien voir de plus imposant que cette assemblée d'évêques, vieux pour la plupart, venus de toutes les parties du monde ; il est aussi très intéressant, lorsqu'il n'y a pas de foule à Saint-Pierre, de les voir sortir de la

vaste salle conciliaire et se diriger dans tous les sens à travers la basilique. On croit généralement que le concile se terminera au mois de juin prochain.

" Nous avons en ce moment notre retraite; c'est Mgr Mermillod qui en a fait l'ouverture; Mgr Berteaud, évêque de Tulle, continue; quelle éloquence! il nous intéresse beaucoup.

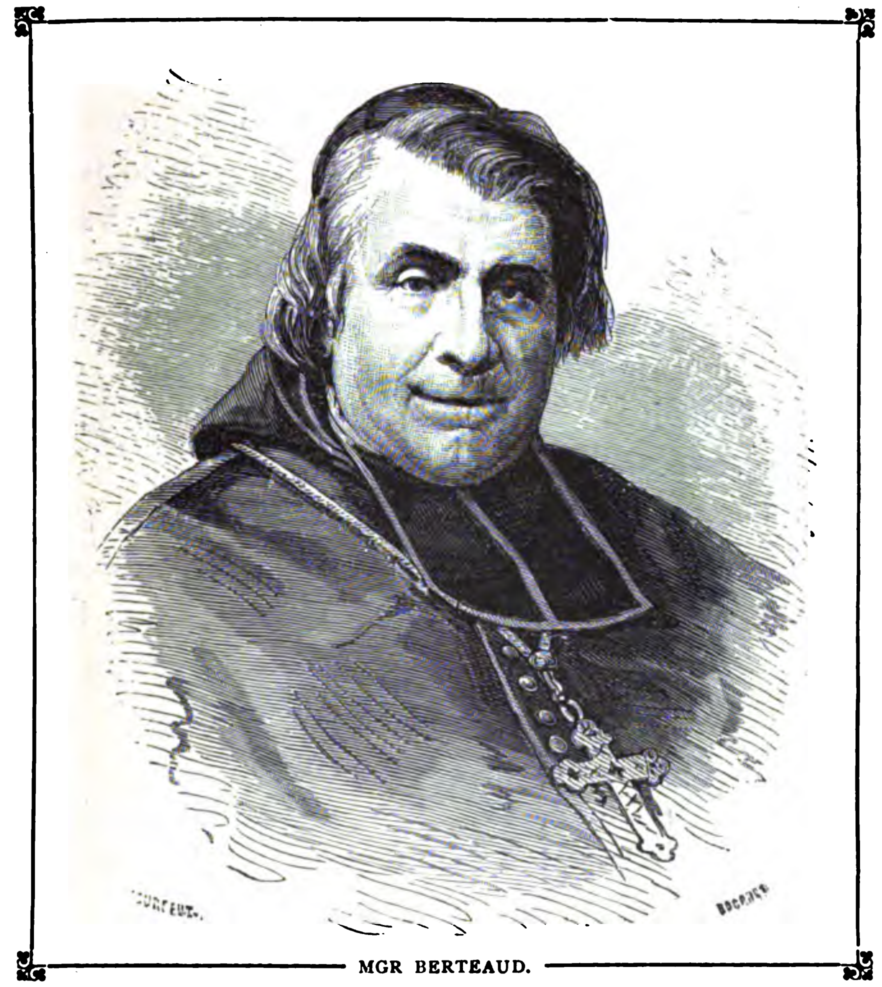
" J'ai été bien étonné de trouver à Rome mon cousin, le Frère Ignace, qui accompagne au concile Mgr de Charbonel. Il va bien; son voyage a été assez pénible, à cause du froid et des neiges qui les ont arrêtés sur le mont Cénis. Nous nous voyons souvent, et nous visitons ensemble les monuments de Rome. "

Il n'eut pas moins de plaisir à revoir M. le chanoine Cordenod, son compatriote. Toujours à leur disposition quand le permettait son service, il leur facilita bien des démarches, et leur fit visiter Rome mieux qu'ils ne l'auraient fait assurément, sans ce guide habile et éclairé qui était notre Zouave.

Un jour que tous les trois se rendaient à quelque sanctuaire, ils se trouvèrent sur le passage de Pie IX qui les bénit affectueusement: " Pour nous, s'écria M. le chanoine Cordenod, et pour nos paroisses que nous représentons. "

Durant le concile, Catherin eut plusieurs fois l'occasion de voir Mgr de Lengalerie, son évêque, qui lui fit l'honneur de l'inviter à sa table. Sa Grandeur, le rencontrant un jour avec le Frère Ignace aux environs de Saint-Paul-

hors-les-Murs, disait agréablement : " Quand on voit l'un, on voit l'autre ; ils sont inséparables. " Catherin ne devait pas jouir longtemps de la présence de ses deux chers compatriotes ; le chanoine Cordenod, après un mois de séjour



MGR BERTEAUD.

en Italie, dut rentrer dans sa paroisse de Ferney, et lui-même fut obligé de quitter Rome pour aller tenir garnison à Bagnorea. Ce ne fut pas sans peine qu'il s'éloigna de la Ville éternelle en cette année glorieuse du concile : " Nous

sommes tranquilles ici, écrivait-il au frère Ignace, mais je préférerais bien être à Rome. "

Demandons à une de ses lettres son impression sur Bagnorea : " Voilà près de deux mois que je suis en garnison à Bagnorea. Nous sommes casernés dans un couvent, hors la ville, en pleine campagne. Cette petite ville est assez agréable, l'air y est très sain. Bagnorea a pour patron saint Bonaventure, qui y est né. La population est bonne et très dévouée au Saint-Père. En 1867, les habitants eurent à soutenir trois combats contre les Garibaldiens ; ils défendirent leur ville et leur église avec un rare courage. Nous sommes à deux petites heures de la frontière piémontaise, vers laquelle nous allons quelquefois faire des patrouilles.

" A deux lieues de Bagnorea se trouve Bolsena, petite ville agréablement située sur un lac auquel elle donne son nom. Cette ville est surtout célèbre par le miracle que voici : Un prêtre, célébrant la sainte messe, eut un doute sur la présence réelle de Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie ; lorsqu'il rompit la sainte hostie, le sang en jaillit et coula abondamment jusque sur les marches de l'autel, où sont encore visibles les traces de sang ; dans chaque goutte se voit la figure de Notre-Seigneur.

" Bolsena a pour patronne sainte Christine, fille d'un prince de cette contrée. Comme elle s'était convertie au christianisme, son père commanda de la jeter dans le lac, après lui avoir fait attacher une énorme pierre aux pieds ; mais par un miracle la pierre flotta sur l'eau et revint d'elle-

même sur le rivage. Cette pierre sur laquelle sont restés imprimés les deux pieds de la Sainte, est conservée dans la cathédrale.

" Vous avez dû entendre parler de la tentative des Garibaldiens à la fin de mai. Un certain nombre de révolutionnaires se sont soulevés en plein territoire piémontais, dans le but de renverser Victor-Emmanuel et le Saint-Siège, et de créer la république italienne. Le gouvernement de Florence les fit poursuivre et disperser ; bon nombre des fuyards se sont réfugiés dans les États Pontificaux, où ils se livraient au brigandage. Nous leur avons fait la chasse, et nous avons fini par les faire disparaître. Tout est rentré dans le calme habituel, mais soyez-en sûrs, ce n'est que partie remise. Cette tentative a été désapprouvée par Mazzini, parce qu'elle avait été faite sans qu'aucun ordre fût donné. Il les a priés d'attendre le moment propice qui, dit-il, n'est pas éloigné. Ces bandes sont très nombreuses et assez bien organisées ; pour le moment elles ne tiennent pas la campagne, mais elles se lèveront au premier signal. En tout cas elles ne pourront rien à moins qu'une révolution n'éclate en France.

" Le Concile poursuit ses travaux, mais lentement ; il ne sera pas terminé au mois de juin, comme on l'espérait d'abord ; la question de l'infaillibilité retiendra les Pères au moins jusqu'au mois de juillet : le nombre des opposants à l'infaillibilité pontificale diminue chaque jour. "

" On parle, dit-il dans une autre lettre, de la suspension du Concile pendant quelques mois ; mais il n'y a encore rien

de certain. D'ailleurs, la Révolution peut éclater d'un jour à l'autre et déranger toutes les prévisions. Jamais la société n'a été aussi ébranlée ; un rien peut la bouleverser et mettre en feu l'Europe entière. Le mouvement pourrait bien partir de la France, et cela avant longtemps ; la politique qui inspire en ce moment le gouvernement français, nous mène sûrement à une catastrophe. "

Bien qu'éloigné de Rome, Catherin suivait avec un vif intérêt les travaux du Concile ; il en lisait les comptes rendus dans le journal *L'Univers* et dans quelques feuilles italiennes. Il y voyait le point de départ du triomphe de l'Église ; mais la victoire ne se remporte que par la lutte. Notre siècle a des erreurs qui lui sont particulièrement chères, d'autant plus qu'elles sont sa vie : il s'agissait de les défendre contre l'Église qui, réunie en Concile, ne manquerait pas de les attaquer et peut-être de les condamner. Avant même la réunion de ces grandes assises du monde catholique, la lutte avait commencé, ardente et passionnée, partageant le monde en deux camps. Le principal objet en discussion était l'infaillibilité pontificale. Pie IX, au milieu de ces agitations, conservait son inaltérable sérénité ; il disait qu'il y a dans un Concile trois périodes : la période du diable, qui est courte ; la période de l'homme, qui est plus ou moins longue ; enfin la période du Saint-Esprit, qui a le dernier mot et qui termine tout magnifiquement. Cette dernière période ne fut pas longtemps à venir. L'infaillibilité du Pape, contre laquelle on avait mené une campagne acharnée, allait être proclamée ;

le 13 juillet, la presque totalité des Pères s'était déclarée favorable ; il n'y avait plus, dès lors, qu'à faire la promulgation si impatiemment attendue. Elle se fit le 18 juillet.

Au moment même où avait lieu cette imposante cérémonie, un orage, qui grondait sourdement sur Rome depuis le matin, éclata formidable, et, dans sa violence, ébranla les voûtes de Saint-Pierre ; on aurait dit un effort désespéré de l'esprit des ténèbres, à la pensée du bien qui, dans un avenir prochain, allait résulter de ce dogme de foi pour l'Église et pour la société. La foudre ne cessa de gronder jusqu'à la fin de la lecture ; mais aux derniers mots de la définition, un grand calme se fit tout à coup, et lorsque Pie IX entonna le *Te Deum*, un rayon de soleil vint illuminer son noble et doux visage.

" La grande question du jour, écrit Catherin à sa famille, est l'infaillibilité du Pape proclamée le 18 juillet. C'est pour l'Église et la société un immense bienfait, dont on verra bientôt les heureuses conséquences. "

La guerre pouvait commencer, le Concile avait fait l'essentiel de son œuvre. Les évêques regagnèrent leurs diocèses, en attendant des jours meilleurs qui leur permissent de reprendre leurs travaux.

Il ne sera pas sans intérêt de jeter un coup d'œil rapide sur les faits qui ont préparé la guerre franco-allemande, — à laquelle les Zouaves pontificaux, leur mission auprès du Saint-Siège terminée, vont prendre une part si glorieuse. Tout s'enchaîne dans les événements principaux

de cette époque; le prince Jérôme Napoléon, ennemi déclaré de l'Église, mais franc du moins dans l'expression de sa pensée, va nous en dire la liaison. Ses paroles, prononcées quinze jours avant la défaite de l'Autriche par la Prusse, auront en outre l'avantage de montrer sous leur vrai jour les injustices qui s'accomplissaient en Italie : " L'empire, dit le Prince Napoléon, c'est le triomphe de la démocratie moderne, de la Révolution, enrayée d'abord mais qui déborde aujourd'hui de toutes ses digues impuissantes. On a fait trop d'hésitation et de prudence jusqu'ici; on aurait dû s'allier franchement à la Prusse et à l'Italie depuis un an. L'heure est venue où le drapeau de la Révolution, celui de l'Empire, doit être largement déployé. — Quel est le programme de cette Révolution?— C'est d'abord la lutte engagée contre le catholicisme, lutte qu'il faut poursuivre et clore; c'est la constitution des grandes unités nationales, sur les débris des États factices et des traités qui ont fondé ces États ; c'est la démocratie triomphante ayant pour fondement le suffrage universel, mais qui a besoin, pendant un siècle, d'être dirigé par les fortes mains des Césars ; c'est la France impériale au sommet de cette situation européenne ; c'est la guerre, comme condition et instrument de cette politique.

" Voilà le drapeau et le programme.

" Or le premier obstacle à vaincre, c'est l'Autriche. L'Autriche est le plus puissant appui de l'influence catholique dans le monde ; c'est le repaire du catholicisme et de la féodalité ; il faut donc l'abattre et l'écraser. L'œuvre a a été commencée en 1859; elle doit être achevée aujourd'hui.

" La France impériale doit donc être l'ennemie de l'Autriche ; elle doit être l'amie et le soutien de la Prusse, la patrie du grand Luther, de la Prusse qui attaque l'Autriche



PIE IX, d'après une photographie de 1860.

par ses idées et ses armes ; elle doit soutenir l'Italie qui est le centre de la Révolution dans le monde, en attendant que la France le devienne, et qui a la mission de renverser

le catholicisme à Rome, comme la Prusse a pour mission de le détruire à Vienne. Nous devons être les alliés de la Prusse et de l'Italie, et nos armées seront engagées dans la lutte avant deux mois. "

Ce n'est pas sans un étonnement amer qu'on retrouve dans ces paroles du Prince, après les événements accomplis, la formule de la politique qui les prépara. Le but que se propose la secte, car c'est elle qui commande, les puissances ne font qu'accomplir ses ordres, — le but, dis-je, est la ruine du catholicisme, dont la Révolution est l'ennemie: sachant qu'elle le trouvera toujours devant elle pour lui barrer le chemin, condamner et empêcher ses injustices, elle lui fait et lui fera sans relâche une guerre sans merci. Comme l'Autriche est le principal appui du catholicisme, c'est elle d'abord qu'il faudra attaquer.

Un autre but, c'est la formation des grandes unités nationales. La Prusse s'agrandit au détriment de l'Autriche; le Piémont forme l'unité italienne, et cela grâce au silence et à la connivence du gouvernement français. La France, d'après le programme, devait voir ses frontières s'élargir ; des compensations lui avaient été promises : elle reçut d'abord la Vénétie, pour la remettre au même moment à l'Italie; Napoléon III comptait sur Mayence, la Bavière Rhénane et la Belgique ; mais il comptait sans la fourberie des hommes, et surtout sans Dieu qui allait châtier en lui l'instrument de la Révolution. La manière dont il avait obtenu de M. de Cavour Nice et la Savoie, l'avait amené à espérer une combinaison analogue de M. de Bismarck

pour la rive gauche du Rhin; il l'annonça même dans un discours. Finalement, lorsque le ministre prussien se trouva assez puissant, par les annexions réalisées et par l'alliance avec la Russie, pour se passer de l'appui du gouvernement français, il ne lui laissa même pas le Luxembourg. Napoléon avait à peine vu s'évanouir les espérances d'agrandissement territorial dont l'avait leurré M. de Bismarck, qu'il trouva en lui un redoutable adversaire. La guerre entre la France et la Prusse devint imminente. Il semble qu'à partir du moment où le choc fut jugé inévitable, Napoléon aurait dû hâter les préparatifs de guerre; il n'en fut rien; jamais on ne vit pareille incurie. Il avait trois années pour grossir son armée, organiser ses forces, garnir ses forteresses, se ménager des alliances; et cependant, au début de cette campagne qui devait être si désastreuse pour la France, il se trouva, malgré les affirmations de l'Empereur, que rien n'était prêt, absolument rien. Il y eut, et personne aujourd'hui n'en peut douter, dans l'aveuglement de l'Empire depuis la guerre d'Italie jusqu'à la catastrophe finale, quelque chose de providentiel et que l'on ne peut humainement s'expliquer.

La chute de Napoléon III étonna le monde entier qui croyait à la solidité de l'Empire, et dépassa par sa rapidité et sa profondeur tout ce qu'on avait jamais vu. La guerre fut déclarée le 19 juillet; dès le 4 août, les Français étaient écrasés à Vissembourg; le 6, ils éprouvaient le même sort à Frœschwiller. Le 2 septembre, Napoléon, à la tête de toute une armée, capitulait à Sedan, sans avoir essayé de mourir

les armes à la main ; quarante-huit heures plus tard, il cessait de régner. C'était dix ans, jour pour jour, après la fameuse entrevue de Chambéry. Dieu, à son tour, "*faisait et faisait vite*".

Victime de la Prusse qu'il avait faite si puissante, il n'eut pas même l'appui tant réclamé de l'Italie-une, qui cependant lui devait son existence. A l'intérieur, la Révolution, au nom de laquelle il avait entrepris la funeste guerre de 1859, se rallie si peu à sa cause que, pour avancer de quelques jours sa déchéance, elle n'hésite pas à compléter la désorganisation du gouvernement et à proclamer la république en face de l'invasion victorieuse. Quant aux catholiques, profondément affligés des malheurs de la France, ils voyaient sans trop de regret la chute de celui dont la politique avait compromis l'honneur et la sécurité de leur patrie, et qui les avait blessés dans leur conscience.

Mais examinons les choses de plus près, du moins dans leur rapport avec la question romaine.

Nous avons dit la part prise par la colonne française à la victoire de Mentana. La Révolution, qui jusque-là avait compté sur l'Empereur, lui en tint rancune. En outre, les événements de 1867 ayant montré, à l'évidence, que l'Italie ne voulait pas ou ne pouvait observer la Convention qui l'obligeait à respecter et à faire respecter la frontière pontificale, Napoléon III avait laissé une brigade dans les États de l'Église. Le cabinet de Florence, cependant, maintenait ses prétentions sur Rome, et les journaux à sa dévotion

réclamaient le rappel des troupes impériales, au nom de cette même Convention qui, si l'on en juge par les faits, devait lierune des parties sans engager l'autre. On s'en émut en France. Les députés franchementcatholiques et d'autres, soucieux du bon renom de leur pays, forcèrent le gouvernement à une déclaration formelle de ses intentions, et leurs instances arrachèrent au chef du Cabinet, M. Rouher, ia promesse que " jamais " la France n'abandonnerait Rome Les choses en étaient là quand éclata la guerre, si astucieusement provoquée par M. de Bismarck et acceptée de gaîté de cœur par l'Empire. Napoléon songea aussitôt à rappeler les régiments qui étaient demeurés à la garde du Pape. "Assurément, disait une note diplomatique du 31 juillet 1870, ce n'est point pour les nécessités de la guerre que nous évacuons l'État romain, mais nous devons nous concilier les bonnes grâces du cabinet italien. " Cependant le faible espoir que pouvait conserver Napoléon III d'obtenir le concours armé de Victor-Emmanuel, ne lui fit pas oublier complètement le " Jamais " de M. Rouher. Il refusa de transiger sur Rome et exigea le retour à la Convention de 1864 qui garantissait au Souverain Pontife ce qui lui restait de ses États. — Le roi d'Italie, bon gré malgré, renouvela ses engagements [1], et, en dépit de ses arrière-pensées,

1. Le 20 juillet 1870, le roi d'Italie écrivait à Napoléon III :

« Votre Majesté impériale m'annonce son désir d'exécuter de son côté la Convention du 20 septembre 1864, dont mon gouvernement accomplit exactement les obligations. L'Italie, comptant toujours de la part de Votre Majesté sur la détermination qu'elle veut bien prendre aujourd'hui, *n'a jamais dénoncé la Convention du 20 septembre. Votre Majesté ne peut donc pas douter qu'elle ne continue à en remplir les clauses.* »

ce traité devait couvrir Rome aussi longtemps que la France serait en situation de le faire respecter [1].

" Il eût été vain désormais d'attendre le concours de Napoléon pour la solution de la Question Romaine, dit à ce propos le général Cadorna dans son livre *La Liberazione di Roma.* Le cabinet prit acte du retour à la Convention le 4 août. Sans doute il aurait été préférable pour l'Italie que les troupes françaises fussent rappelées sans que la Convention rentrât en vigueur, et rien n'avait été épargné pour l'obtenir ; mais la France s'obstina, et même elle considéra le rejet de la Convention au cours de la guerre franco-prussienne comme un acte d'hostilité. Cependant l'armée française était battue à Gravelotte, détruite à Sédan, l'Empereur était fait prisonnier, l'Empire tombait; l'Impératrice prenait la fuite; la république était proclamée... Le chemin de Rome nous était, dès lors, complètement ouvert. "

Bien lourde est sans contredit la responsabilité de la France dans la spoliation du Saint-Siège, les mystérieuses coïncidences qu'on a relevées entre les dates de nos premiers revers et les dates de nos défections à Rome ne sont

1. Un débat s'éleva à la Chambre italienne, le 19 août 1870, sur la valeur de ce traité. La gauche lui déniait toute autorité. Le ministre des affaires étrangères, M. Visconti-Venosta, qui n'avait rien négligé pour s'affranchir des entraves de la Convention, répondit catégoriquement qu'elle n'avait pas cessé d'obliger l'Italie. Un de ses collègues, M. Lanza, déclara qu'on ne pourrait passer outre «sans une violation manifeste du droit public européen ». Et le chef du cabinet, désavouant « la politique de la violence et des coups de main », ajouta qu'il y aurait « indignité à profiter des revers de la France pour manquer aux engagements pris envers elle par rapport à Rome — Ceci se passait moins d'un mois avant l'invasion des États pontificaux.

point faites pour l'alléger à nos yeux. Mais comme l'a dit l'*Osservatore Romano*, " C'est un César qui amena la Ré-" volution aux portes de Rome. C'est un autre César qui l'y a fait entrer. "

La presse germanique n'en faisait point mystère, comme on peut le voir dans ces quelques lignes de la *Gazette d'Augsbourg* reproduites par *L'Univers* du 28 août 1870 : " L'ambassadeur de Prusse à Florence a parfaitement rassuré le gouvernement italien sur la politique prussienne. La Prusse défendra l'Italie contre toute puissance qui voudrait lui disputer Rome... Une défaite française encore, et l'Italie marchera sur Rome. La Prusse victorieuse dictera la paix et aura soin que la France ne moleste pas l'Italie à cause de Rome... Ainsi l'Italie devra la possession de Rome aux victoires allemandes [1] ! "

1. A l'appui de cette assertion, qui pourrait étonner plus d'un de nos lecteurs, nous tenons à donner les éclaircissements ci-après.

Le 5 septembre 1889, M. Lodi publiait, dans le *Don Chisciotte*, une lettre ouverte au député Cavalotti où nous lisons :

« Allez voir Cucchi et demandez-lui s'il ne s'est pas rendu, en 1870, au quartier général prussien. Demandez-lui s'il n'est pas vrai qu'il y soit allé au nom et pour le compte du comité de la gauche, lequel s'était solennellement engagé à ne pas souffrir que l'Italie gouvernementale s'unît à la France contre l'Allemagne... Des démonstrations populaires avaient été provoquées à Milan, à Bologne et dans la plupart des grands centres. La presse libérale tout entière, le *Diritto* en tête, obéissant à un mot d'ordre autorisé, menait contre notre participation à la guerre une campagne acharnée ; le pauvre ministre de l'intérieur, Lanza, était harcelé de sommations dans ce sens, on avait recours à tous les moyens, même diplomatiques, *et l'ambassadeur prussien d'alors, Brassier de Saint-Simon, y contribua pour sa bonne part.* Tout cela n'ayant pas suffi, François Cucchi fut envoyé pour traiter avec M. de Bismarck et prendre l'avis de M. de Moltke. Priez donc Cucchi de raconter publiquement quel mandat il reçut du comité — dont Crispi était membre — en vue d'empêcher,

Une lettre de Catherin va nous dire ce qu'il pense de ces événements, et en particulier de la guerre de la France avec la Prusse. Cette guerre, pour lui, n'est qu'un épisode d'une conflagration plus générale qui se prépare. Si ces prévisions pèchent en des points de détails, dans leur ensemble elles ne se sont que trop réalisées ; à trente ans de distance, nous pouvons le constater. Deux partis divisent l'Europe, celui de la Révolution et celui de l'ordre, et, au fond de toutes les dissensions locales qui se multiplient et se retrouvent jusque dans les villages les plus reculés, il y a la question de religion : ou pour, ou contre. Disons cependant pour l'excuse de ceux qui marchent sous l'étendard de la Révolution, qu'un bon nombre, surtout dans les campagnes, ne savent pas bien ce qu'ils font ; leur foi a baissé, et avec elle leur raison, leur bon sens. Si nous

même par la menace d'une révolution, la conclusion d'une alliance contraire au sentiments nationaux, ou l'exécution des engagements pris. »

A cette invitation, M. Cucchi, député au Parlement Italien, l'un des fauteurs du mouvement garibaldien en 1867, répondit par une lettre datée du 23 septembre 1889, dans laquelle il donne pour absolument historique ce qui suit :

« Au commencement d'août 1870, un comité de la gauche parlementaire se constitua à Florence. Il était composé de MM. Fabrizi, Bertani, Cairoli, Crispi et Miceli. Son but principal était de mettre tout en œuvre pour donner satisfaction à la plus ardente aspiration de la nation : l'acquisition de Rome.

« L'occasion ne pouvait être meilleure, les troupes françaises ayant été rappelées. Mais le gouvernement napoléonien continuait à exiger que l'Italie observât la Convention de septembre en respectant et en faisant respecter Rome et le pouvoir temporel du Pape.

« Avant de se résoudre à une action directe, le comité, oubliant toute querelle de parti, essaya de pousser le gouvernement sur le chemin de Rome. Il délégua à cette fin François Crispi qui aborda carrément la question avec Quintino Sella, l'homme le plus capable du cabinet. Sella pria instamment Crispi de ne pas créer d'embarras au

trouvons dans notre pieux Zouave un jugement si sain, si nous pouvons admirer en lui ces vues supérieures sur les hommes et sur les choses, il faut l'attribuer, moins à son intelligence et à l'instruction qu'il a reçue, qu'à sa foi de chrétien qui était si vive et si éclairée.

La lettre que nous allons citer est du 22 juillet ; à cette date, les deux puissances ennemies n'en étaient pas encore venues aux mains, et l'on ne pouvait que faire des conjectures sur l'issue de la lutte.

" Cette guerre qui commence dit-il, sera terrible; mais je crois qu'elle ne sera pas de longue durée. Tout semble faire craindre un châtiment, unique dans l'histoire, autant par le nombre de ses victimes que par ses désastres.

"Entreprise par jalousie de nationalité et désir de domi-

---

gouvernement. En échange, il lui promettait de tout faire pour réaliser leur commun projet.

« Cependant les irrésolutions et les scrupules du cabinet semblaient invincibles, *quoique le comte Brassier de St-Simon (ministre de Prusse à Florence), l'excitât à l'action de la part de son gouvernement*, tandis que M. de Malaret (ministre de France) continuait à peser dans le sens contraire aux vœux de la nation. Tout cela était connu du comité.

« Ce fut alors que le comité, dans la première quinzaine d'août, ouvrit des pourparlers avec de Bismarck, *lequel se montrait d'autant plus favorable à l'acquisitio n de Rome par l'Italie, que le gouvernement italien était plus hésitant.*

« Dans les négociations qui eurent lieu au quartier général, et dont je fus chargé, il n'y eut d'autre pacte proposé et accepté que celui-ci : « L'Allemagne reconnaîtra immédiatement le fait accompli ; et, en nous facilitant la reconnaissance par les autres puissances, elle nous mettra à l'abri des difficultés éventuelles que pourraient nous créer, à propos de l'occupation de Rome, l'Autriche ou d'autres États. »

« Grâce à cet accord que Crispi communiqua à Sella et ensuite à Victor-Emmanuel, on parvint à triompher des hésitations du gouvernement et à obtenir que l'ordre fût donné à Cadorna de passer la frontière. »

nation, elle pourrait bien finir par être une guerre religieuse et d'ordre général : deux partis bien tranchés diviseront le monde ; car je ne serais pas étonné qu'elle devînt universelle, d'un côté la Révolution, le protestantisme, le schisme, la franc-maçonnerie et les hommes de désordre de tout pays; de l'autre l'Église, le Pape et tout ce qu'il y a d'hommes de bien sur la terre. En somme, c'est la guerre du bien et du mal qui s'accentue ; mais le résultat de cette lutte ne saurait être douteux ; le mal peut bien triompher un temps, mais la victoire complète et définitive est assurée à l'Église.

" Après tout, la France, malgré ses torts et ses fautes, représente l'ordre et la religion ; je dis la France et non point son gouvernement; la Prusse représente la Révolution et la haine de l'Église; elle est le boulevard du protestantisme qui a produit la Révolution. Avant de disparaître, cette hérésie veut tenter un suprême effort pour se maintenir.

" Je fais maintenant deux suppositions : si la France est victorieuse, la Révolution, sans disparaître, retardera l'exécution de ses plans sataniques et attendra un moment plus favorable pour entrer de nouveau en campagne ; la Prusse sera abaissée, humiliée, mais rien ne sera terminé. Si au contraire la Prusse remporte d'abord la victoire, l'Italie se précipitera sur Rome et les révolutionnaires français crieront : " A bas le gouvernement! Vive la république! " Que se passera-t-il alors ? il n'est guère possible de le prévoir ; mais on peut bien dire que ce sera terrible, puisqu'il y aura tout à la fois guerre et révolution. Cependant ayons con-

fiance ; quand on croira tout perdu, c'est alors que Dieu nous sauvera ; pour cela, une seule heure lui suffit. "

Ces dernières paroles appellent quelques réflexions. Il y a dans cette lettre des pronostics sinistres, mais qui devaient presque se vérifier point par point. Ce qu'on ne devait pas voir, au moins immédiatement après ces désastres, c'est le salut, le triomphe de la bonne cause. La France ne devait rien comprendre aux châtiments qui allaient l'humilier et en faire la risée du monde entier ; elle ne sut pas reconnaître ses torts, ni la vraie cause de sa lamentable défaite. Catherin croyait qu'après tant de malheurs, la France ouvrirait les yeux et profiterait de ces terribles avertissements pour redevenir plus chrétienne ; c'eût été le salut, le salut pour la France et, dans un avenir prochain, la délivrance du Saint-Siège. Mais hélas ! pour cette conversion, il faut d'autres châtiments encore. Depuis 1870, ils n'ont pas manqué, et à l'heure actuelle, nous en sommes réduits à tout craindre, tant l'horizon est gros d'orage ; humainement on ne voit rien qui puisse nous rassurer, rien qui annonce le salut Ne nous étonnons pas qu'un triomphe immédiat ait été entrevu par notre cher Zouave ; il aurait dû en être ainsi ; c'est dans ce but que Dieu a frappé la France. Du reste, il ne faisait qu'exprimer le plus ardent de ses désirs ; il aimait tant et l'Église et la France. Peut-être y avait-il aussi dans ces paroles, un écho des nombreuses prophéties qui avaient cours alors, et que bien des gens colportaient sans trop s'assurer de leur provenance. On avait tant besoin d'une lueur d'espérance !

" Et je pense, poursuit Philibert, que la France sera sous la main de la divine Providence le principal agent de cette résurrection. Je ne connais pas l'avenir, mais il semble que Dieu veut d'abord humilier la France qui l'oublie, et lui montrer que c'est lui qui donne la victoire et qui la donne à qui il lui plaît. L'humiliation sera grande, en effet, si elle est vaincue, surtout après toutes les fanfaronnades qu'elle se permet en ce moment contre la Prusse. Mais la Prusse ne perd rien pour attendre ; sa défaite, qui sera la dernière, sera complète et irréparable.

" Pour ce qui nous regarde, si la Prusse triomphe, avant quinze jours l'Italie aura passé la frontière, et je ne serais pas étonné de voir à nos portes, un beau matin, l'armée piémontaise avec les Garibaldiens. Nous battrons-nous, ou recevrons-nous l'ordre de nous replier devant des forces supérieures? Je n'en sais rien, d'autant plus que les Français sont encore à Viterbe et à Civita-Vecchia. Seront-ils rappelés en France, comme quelques-uns le disent, ou se replieront-ils sur Rome pour la défendre? Eux-mêmes n'en savent encore rien. Néanmoins j'espère que le bon Dieu ne permettra pas que la Ville éternelle tombe au pouvoir de la Révolution. Le gouvernement pontifical s'attend à des événements graves, il prend des mesures pour la défense. Ces jours-ci un régiment piémontais est arrivé à Orvieto, à trois lieues de Bagnorea. Je ne sais dans quel but.

" A la réception de cette lettre, vous aurez peut-être des nouvelles importantes du champ de bataille ; ici, dans ce pays reculé, sur la frontière, les nouvelles nous arrivent un

peu en retard; cependant je tâcherai de vous tenir au courant de ce qui se passe chez nous; mais ne vous étonnez pas et ne soyez pas dans l'inquiétude si vous ne receviez pas de lettre, parce que, dans ces temps de troubles, la poste ne peut pas toujours bien faire son service.

" Priez le bon Dieu pour qu'il me rende fort dans les combats que nous aurons à livrer, et digne de mourir pour son Église. "

En France, après la déclaration de guerre, on s'abandonna généralement à un optimisme, dont le souvenir étonne encore aujourd'hui ; " A Berlin ! A Berlin ! " répétait-on de toutes parts. Cette sorte d'enthousiasme témoignait de bien peu de clairvoyance.

Chez les Zouaves aussi, on ne pouvait admettre que la France fût vaincue. Ils aimaient tant leur pays ! d'ailleurs ils sauront le montrer plus tard à qui les accusera de manquer de patriotisme. On ne les verra pas, comme tel ou tel de leurs insulteurs, se blottir prudemment dans quelque sous-préfecture, sauf à reparaître plus tard sur la scène, pour exalter leurs services — avec un cynisme égal à la crédulité des millions de Français qui les crurent sur parole. Sans vaines bravades, mais sans hésitation, ces soldats du Pape, vilipendés par la Révolution, iront à l'ennemi et, pendant que leurs détracteurs lâcheront pied à leurs côtés, ils protégeront leur fuite et se feront tuer pour la patrie.

Cet amour de la France les portait à se faire illusion ;

on croit si volontiers ce qu'on désire; ils ignoraient d'ailleurs dans quel état de désorganisation Napoléon III avait laissé leur malheureux pays, et ils ne pouvaient soupçonner qu'à l'heure où l'ennemi foulerait le territoire français, il se trouverait des Français pour seconder ses vues par la guerre civile. Quoi qu'il en soit, ils auguraient bien de la campagne qui commençait, et la victoire ne leur paraissait pas douteuse.

Un des derniers jours de juillet, Catherin chassait avec quelques amis, lorsque le courrier leur apporta des nouvelles du théâtre de la guerre. Un premier combat avait été livré, les Français étaient vainqueurs. Grande fut la joie des chasseurs, comme on le pense bien: " Dans peu de jours, se disaient-ils, nous serons sur la Sprée. " Catherin écoutait sans mot dire et sans paraître prendre part à l'allégresse commune. On ne fut pas longtemps à s'en apercevoir, et chacun alors de le harceler. Il dut enfin s'expliquer et dire pourquoi il se sentait peu disposé à se réjouir avec eux ; voici sa réponse : " Dieu veut le salut de la France, je le crois du moins ; c'est pour cela qu'il veut l'humilier, en lui envoyant des revers. Dans son malheur elle sera obligée de se tourner vers Lui et d'implorer son secours : c'est la France redevenue chrétienne, dès lors c'est le salut. Si au contraire elle triomphe dans cette guerre qu'elle a entreprise au nom des principes de 89, c'est la Révolution qui triomphe avec elle ; c'est par là-même la ruine de notre pays. Or je ne pense pas que Dieu veuille ainsi abandonner la France ; c'est pourquoi, disait-il en

accentuant ces dernières paroles, nous serons vaincus." Ce raisonnement ne convainquit personne; plusieurs même lui gardèrent rigueur de cette attitude. Mais les événements ne tardèrent pas à lui donner raison.

Dans une lettre à son frère, le P. Anthelme, la dernière qu'il écrivit d'Italie, car à partir de ce jour, 9 août, constamment sur le qui-vive, il n'eut guère le temps de prendre la plume, il revient sur les mêmes pensées :

" La plus désastreuse des guerres vient de commencer; et les nouvelles qui nous arrivent nous annoncent la défaite de notre pays. Le bon Dieu ne pouvait pas manquer de punir un peuple qui entre en campagne en invoquant les principes de la Révolution, et qui, depuis de longues années, ne fait que trahir la plus sainte des causes : la Papauté. Il faut être à Rome depuis quelque temps et suivre la conduite indigne du gouvernement français, pour être convaincu que le Saint-Siège n'a pas eu de plus grand ennemi ; sans doute le gouvernement n'est pas la France, mais les peuples payent souvent pour les fautes de ceux qui les gouvernent.

" L'intervention des troupes françaises, imposée par le pays à l'Empereur qui ne les envoyait qu'à contre-cœur, était accompagnée de toutes les tracasseries possibles envers le Saint-Siège ; et à présent, pour couronner son œuvre [1], il l'abandonne à la Révolution, qui se dispose à

1. Les faits que nous avons résumés plus haut, étaient ignorés à Rome au moment où Catherin écrivait cette lettre; et il y avait de tristes précédents qui justifiaient cette interprétation du rappel des troupes françaises.

frapper un grand et dernier coup. Si la Providence n'était pas là, c'en serait fait de la Papauté.

" Plusieurs divisions de l'armée piémontaise se concentrent sur la frontière pontificale, dans le but, dit-on, de la protéger. A Orvieto, qui est à trois lieues d'ici, il vient d'arriver deux bataillons et de l'artillerie. Nous serons les premiers attaqués. Nous sommes en train de barricader notre caserne, de faire des embrasures. Nous serons battus, vu notre petit nombre, quatre-vingts hommes, et nos faibles moyens de défense ; de plus notre position n'est guère bonne. Mais, sois-en sûr, nous ferons notre devoir et nous vendrons cher notre vie ; puisse le Ciel l'accepter ! A Rome, on travaille aussi à bastionner les portes. Les Français ont quitté Viterbe depuis six jours ; deux bataillons de Zouaves les remplacent, c'est-à-dire mille hommes environ ; qu'est-ce que cela ? surtout échelonnés qu'ils sont sur plus de trente lieues de frontière.

" La défaite des Français ne peut manquer de réveiller la Révolution, qui est partout menaçante, mais principalement en Italie ; Victor-Emmanuel pourrait bien être chassé. Le gouvernement français renversé, les Piémontais et les Garibaldiens franchiront sur plusieurs points à la fois la frontière pontificale. Le Saint-Père a dit dernièrement que Rome aura quatre mauvais jours à passer ; mais je ne pense pas qu'elle tombe entre les mains des ennemis. J'aime à croire que la Prusse ne jouira pas longtemps de son triomphe, qui serait le triomphe du protestantisme ; le bon Dieu ne le permettra pas. Je crois aussi qu'il n'aban-

donnera pas tout à fait notre pays, que la France finira par sortir de ces tristes événements, complètement purifiée des fâcheux principes de la Révolution, et qu'elle reprendra ses vieilles traditions de Fille aînée de l'Église. Le moment n'est pas éloigné, espérons-le, où nous verrons le triomphe de la Papauté depuis si longtemps persécutée.

" Prie pour moi ; demande à Dieu qu'il me rende digne de mourir pour une si grande et si sainte cause. "

C'était, en effet, comme le rappelle cette lettre, au nom des principes de 89 que Napoléon entreprenait cette malheureuse guerre qui devait le trouver si impuissant et si incapable ; voici en quels termes il s'en exprimait dans sa proclamation au peuple français : " Le glorieux drapeau que nous déployons encore une fois devant ceux qui nous provoquent, est le même qui porta à travers l'Europe les idées civilisatrices de notre grande Révolution. Il représente les mêmes principes, il inspirera les mêmes dévouements. "





Chapitre Seizième.

INVASION PIÉMONTAISE. — PRISE DE ROME.



LA vue des malheurs de la France, Pie IX semble oublier ceux dont il est menacé : Pauvre France ! répétait-il souvent. Plusieurs fois il essaya de s'interposer pour mettre fin à nos désastres ; il écrivit au roi de Prusse, à l'Empereur ; plus tard, il multiplia ses instances auprès du gouvernement de Tours pour amener la fin des hostilités et une paix honorable pour la France ; mais il ne devait pas réussir ; il fut même ignominieusement calomnié. On répétait en France, et les Prussiens eux-mêmes allaient colportant que c'était le Pape qui les avait lancés sur nous, que c'était le clergé qui les approvisionnait ; M. de Bismark osa, du haut de la tribune, se faire l'écho de cette infernale calomnie, acceptée par la naïveté ou la malignité des masses. Pie IX aimait la France : " Malgré tout, disait-il, c'est sur elle que je compte ! " Et une autre fois : " La France a été labourée son sol est trempé de sang ; la semence divine y germera bientôt pour produire de grands fruits. "

Victor-Emmanuel ne partageait pas ces angoisses au sujet des revers de l'Empire qui l'avait fait roi d'Italie ; son ambition n'avait qu'à gagner de l'effondrement de la France.

Pour reconnaître les services de Napoléon, il avait bien songé un moment à lui envoyer cent mille hommes; mais les sociétés secrètes en décidèrent autrement [1]; il fera donc un autre usage de ses troupes, il s'en servira pour s'emparer de Rome ; en attendant, il prépare cette conquête. Dans un langage hypocrite, il essaie de montrer qu'il ne peut se passer d'aller à Rome : il doit faire cesser l'agitation qu'on lui a signalée sur le territoire pontifical : il faut à tout prix qu'il veille à l'indépendance spirituelle du Saint-Siège. En un mot, s'il passe la frontière avec ses troupes, c'est uniquement pour défendre Pie IX, pour lequel grandit chaque jour sa piété filiale. Il veut démontrer à la Papauté que, s'il la combat, c'est par excès d'amour ; que, s'il bombarde Rome, c'est pour éviter l'effusion du sang ; que s'il emprisonne le Souverain-Pontife, c'est pour le rendre libre. On touche du doigt cette odieuse fourberie dans ce fragment de la lettre qu'il envoya à Pie IX par l'intermédiaire du comte Ponza di San-Martino : " Je vois l'inéluctable nécessité, pour la sécurité de l'Italie et du Saint-Siège, que mes troupes, déjà préposées à la garde des frontières, s'avancent et occupent les positions qui seront indispensables à la sécurité de Votre Sainteté et au maintien de l'ordre. "

Cette hypocrisie attrista profondément Pie IX : " Voilà donc, murmura-t-il, jusqu'où la Révolution a pu abaisser un prince de la maison de Savoie ! Il ne lui suffit pas, à la Révolution, de chasser les rois toutes les fois qu'elle le

1. Voir la note de la page 203.

peut, ou de faire tomber leurs têtes sous le couteau ; elle s'amuse à les déshonorer! " Et comme Ponza di San-Martino objectait que son maître était sincère, qu'il était pénétré plus que personne de la nécessité de l'indépendance du chef de l'Église, qu'il offrait à cette indépendance de sérieuses et solides garanties, " Et qui me les garantira ces garanties? demanda Pie IX ; votre roi ne peut rien promettre; votre roi n'est plus roi. Il dépend de son parlement, qui dépend aujourd'hui des sociétés secrètes. "

De plus en plus décontenancé, le diplomate allégua que le roi était contraint d'agir ainsi par le vœu de vingt-quatre millions d'Italiens, " Vous mentez, s'écria Pie IX, justement indigné, et vous calomniez l'Italie! Sur ces vingt-quatre millions, vingt-trois me sont dévoués, m'aiment, me respectent et ne demandent qu'une chose, c'est que la Révolution nous laisse tranquilles, eux et moi. Il y a un million de malheureux que vous avez empoisonnés de fausses doctrines et de honteuses convoitises. Ce sont là les amis de votre roi et les fauteurs de ses ambitions; mais ils le renverseront, lorsqu'ils n'auront plus besoin de lui. Allez, Monsieur, je vous ferai tenir ma réponse demain ; je suis trop ému de douleur et d'indignation pour pouvoir écrire en ce moment. "

Et d'un geste, il congédia l'ambassadeur qui, couvert de sueur et cachant son visage, ne savait plus trouver les portes pour sortir.

Le soir de ce même jour, Pie IX inaugurait la fontaine

de l'Aqua-Marcia, dont le nom fut changé par la reconnaissance publique et que tout le monde appelle encore l'Aqua-Pia. La foule avait envahi la place des Thermes; au milieu s'élevait une estrade, sur laquelle avaient pris place Pie IX avec sa cour et les évêques qui n'avaient pas encore quitté Rome. Des cris mille fois répétés de " Vive Pie IX! Vive le Pontife-Roi! " s'échappaient à l'envi de vingt mille poitrines, tandis que le Pape, oubliant un instant ses soucis et ses peines, souriait à son peuple. Je ne sais ce que dut penser de ces ovations le comte Ponza qui assistait à cette fête et qui, on le sut plus tard, avait cherché à la troubler en se faisant précéder par l'or piémontais ; en tout cas, il ne réussit même pas à provoquer des acclamations au roi d'Italie.

Le lendemain, 11 septembre, Pie IX adressa la réponse suivante à Victor-Emmanuel :

" Sire,

" Le comte Ponza di San-Martino m'a remis une lettre qu'il a plu à Votre Majesté de m'adresser ; mais elle n'est pas digne d'un fils affectueux qui se fait gloire de professer la foi catholique et s'honore d'une loyauté royale. Je n'entre pas dans les détails de la lettre même, pour ne pas renouveler la douleur qu'une première lecture m'a causée. Je bénis Dieu qui a souffert que Votre Majesté comblât d'amertune la dernière période de ma vie. Au reste, je ne puis admettre les demandes renfermées dans votre lettre, ni me rallier aux principes qu'elle contient. J'invoque de nouveau Dieu, et je remets entre ses mains

ma propre cause, qui est entièrement la sienne. Je le prie d'accorder des grâces abondantes à Votre Majesté, de la délivrer de tout péril, et de lui faire part des miséricordes dont elle a besoin. "

Pour bien prouver qu'il n'y avait que feinte et hypocrisie dans cette démarche, Victor-Emmanuel n'attendit même pas pour agir le retour de son envoyé. Le 11 septembre, le territoire pontifical fut envahi par ses ordres sur trois points à la fois: au nord par Aquapendente, à l'est par Orte et Corèse, au midi par Ceprano. Les envahisseurs formaient un corps d'armée de 60.000 hommes.

L'armée pontificale était bien peu nombreuse; cependant, à l'approche du danger, elle grossissait tous les jours. M. de Charette avait fait appel aux comités de recrutement, et les permissionnaires avaient été rappelés. Des jeunes gens arrivaient de tous les pays; le jour où Pie IX avait donné au comte Ponza di San Martino cette audience si pleine d'amertune, Mgr Daniel avait présenté au Saint-Père quatre-vingt-cinq volontaires, parmi lesquels trente-sept Canadiens. Un père de famille s'offrait et offrait ses trois fils avec lui pour la cause de Pie IX. Un jeune homme sortait du collège avant la fin de ses études, pour remplacer son frère tué à Mentana.

Mais la situation faite à l'Europe, par la guerre franco-allemande, et le peu de temps qui s'écoula entre les menaces de la Révolution italienne et leur exécution, ne permirent pas à un grand nombre de répondre à l'appel.

Au moment de l'invasion, l'armée pontificale comptait



LE GÉNÉRAL KANZLER.

de 13.000 à 14.000 hommes, dont 8.000 appartenaient à l'État Romain. Le plus grand nombre tenaient garnison à

Rome ; 4.000 hommes seulement étaient répartis sur les autres points du territoire. Comme cette dispersion ne permettait aucune action efficace contre les trois corps de troupes italiennes, le général Kanzler prescrivit aux divers détachements de se replier sur Rome à l'approche des envahisseurs et de ne pas tenter une résistance impossible, il n'était fait exception que pour Civita-Vecchia, qui pouvait et devait être disputée aux envahisseurs.

Il n'y eut d'autre combat jusqu'à l'arrivée de l'armée italienne sous les murs de la Ville éternelle, que le bombardement de Civita Castellana, défendue par une compagnie de Zouaves (capitaine de Résimont), qui tint tête à toute une division et ne capitula qu'après avoir épuisé ses munitions. Mais le mouvement de concentration que durent opérer les troupes échelonnées sur la frontière, ne se fit pas sans difficulté.

Philibert Catherin faisait partie de la 1re compagnie du 4e bataillon qui occupait Viterbe, quand la garnison, commandée par le lieutenant-colonel de Charette, quitta cette ville pour se replier sur Civita-Vecchia, suivant les instructions du ministre des armes. Le général italien Nino Bixio s'était emparé de toutes les routes praticables, et n'avait laissé libres que des pentes abruptes, des ravins escarpés, à peine accessibles à des hommes sans bagages ; et le petit corps pontifical avait de l'artillerie. Impossible de penser à se frayer un chemin à travers l'armée ennemie, de beaucoup plus nombreuse et qui avait les meilleures positions. M. de Charette dut se jeter dans ces gorges où l'ennemi

ne pouvait l'atteindre. Pour faire avancer les canons, les Zouaves poussaient aux roues, parfois ils devaient les attacher avec des cordes et les hisser à force de bras. Partis de Viterbe le 13 septembre à trois heures de l'après-midi, ils marchèrent tout le reste du jour; la nuit venue, ils passèrent en vue des feux ennemis dont ils étaient assez rapprochés, quoique le bruit leur créât un péril de plus ; à 3 heures du matin seulement, ils arrivaient à Civita-Vecchia. La retraite avait duré 12 heures. Mais tout danger n'était pas écarté. Sur un ordre venu de Rome, la colonne prit le chemin de fer, et c'est en côtoyant le rivage, exposée aux feux de la flotte italienne, qu'elle rentra à Rome avant l'investissement.

Le colonel Azzanesi put, lui aussi, opérer sa retraite, avec les garnisons de Terracine, de Velletri et de Frosinone. La garnison de Civita-Vecchia seule ne devait pas rentrer. Le colonel espagnol Serra, qui commandait la place, comprit autrement les lois de l'honneur et du devoir : il livra, à la première sommation de la flotte piémontaise, la ville qu'il devait et pouvait défendre. Le commandant d'Albiousse, des Zouaves, refusa de signer cette honteuse capitulation, et le capitaine Saballs, indigné, brisa son épée en face de Serra.

A Rome on avait été très inquiet, le bruit ayant couru que M. de Charette était coupé et tomberait nécessairement entre les mains de l'ennemi. On lui fit fête à son arrivée; cependant même avec le renfort qu'il amenait et les troupes d'Azzanesi, la défense ne pouvait être de longue durée.

Pie IX, qui n'a plus d'espoir qu'en Dieu, ordonne des prières : un *Triduum* en l'honneur de la Sainte Vierge s'ouvre à Saint-Pierre, le 12 septembre; et le peuple y vient en foule prier pour son roi.

Le siège de Rome fut précédé des mêmes protestations hypocrites qui avaient précédé l'invasion. Le 15 septembre, un parlementaire, le colonel Caccialupi, était envoyé par le général Cadorna,pour inviter le ministre des armes à laisser occuper la ville par les troupes italiennes et à ne pas s'obstiner dans une défense, dont le résultat serait une effusion de sang sans utilité. Le général Kanzler répondit que le Souverain Pontife " aimait mieux voir Rome occu- " pée par ses propres troupes que par celles de l'Italie, et " que, quant à lui, il était résolu à résister avec tous les " moyens qui étaient à sa disposition, comme l'ordonnaient " le devoir et l'honneur. " Une réponse aussi énergique fut faite le lendemain à un autre parlementaire le général Corchidio. Et comme celui-ci, en repassant aux avant-postes, multipliait les protestations de dévouement pour le Pape et la religion, le capitaine du Reau y coupa court en disant : " Nous savons à quoi nous en tenir à cet égard. "

Il était donc résolu qu'on résisterait ; les Zouaves, dont le petit nombre pouvait exciter le dédain, se préparaient au combat en soldats chrétiens. Ils se retrempaient dans leurs sentiments de foi, purifiaient leur conscience par la confession et allaient demander au Dieu des armées la force de vaincre ou de mourir.

Triste, mais plein de confiance en Celui qui n'abandonne jamais le juste, Pie IX priait pour ses défenseurs, pour son peuple de Rome, pour la chrétienté tout entière, que menaçait la Révolution. Le 16 septembre, il allait en pèlerinage à l'église de l'Ara-Cœli ; le 19, la veille même de l'attaque, il gravissait à genoux l'escalier monté par Jésus-Christ quand il fut amené devant Pilate ; et avec une vive émotion qui se communiqua bien vite à ceux qui l'avaient suivi, il fit à haute voix cette prière : " Oh ! vous, mon Sauveur......!
" Je vous en prie, ayez pitié de votre peuple, de votre Église;
" suspendez votre courroux. Ne permettez pas à des mains
" infâmes de venir souiller votre demeure. Pardonnez à
" mon peuple, qui est le vôtre ; et, s'il faut une victime,
" prenez votre indigne serviteur... Pitié, je vous en prie..."

Quand il eut redescendu la *Scala santa*, il s'arrêta un instant sur la place de Saint-Jean-de-Latran pour considérer la foule qu'avait attirée sa présence. Le lieutenant-colonel de Charette lui demanda de bénir ses soldats : " Ils sont bien peu nombreux, dit le Pape avec tristesse en les bénissant, mais que la volonté de Dieu soit faite ! "

Soixante mille Italiens se trouvaient réunis sous les murs de Rome : " Si nous ne pouvons empêcher le voleur d'entrer, dit Pie IX, qu'il soit au moins constaté qu'il n'entre que par effraction. "

Le général Cadorna avait donné ordre d'attaquer la ville sur cinq points différents. Le 20, à 5 heures du matin, son artillerie ouvrit le feu d'abord contre les Tre-Archi, puis contre les portes San-Giovanni et San-Sebastiano,

enfin contre la Porta Pia et contre le Pincio. Dès les premiers coups de canon, les membres du corps diplomatique, appelés par le cardinal Antonelli, vinrent se grouper autour de Pie IX ; il ne manquait que le comte d'Arnim représentant de la Prusse. Ce diplomate, à double face, faisait le jeu de l'Italie. Tandis qu'il se montrait conservateur avec Pie IX, affirmant qu'il était dévoué à ses intérêts, il s'efforçait d'obtenir de lui que les portes de Rome fussent ouvertes aux Italiens, pour leur épargner l'odieux de recourir à la violence. C'est seulement quand il eut fait savoir au quartier général que ses tentatives avaient échoué que l'ordre d'attaquer fut donné.

Pie IX, qui savait la résistance impossible, avait, dès la veille, fait connaître sa volonté au Chef de sa petite armée par cette lettre historique :

" Monsieur le Général,

" Maintenant que l'on va consommer un grand sacrilège et la plus énorme injustice, et que les troupes d'un roi catholique assiègent la capitale du monde catholique, j'éprouve d'abord le besoin de vous remercier, vous, Monsieur le Général, et toute notre armée, de la généreuse conduite tenue jusqu'à ce jour, de l'affection montrée au Saint-Siège et de la résolution déployée pour défendre cette métropole. Que ces paroles soient un document solennel qui atteste la discipline, la loyauté et la valeur des troupes au service du Saint-Siège.

" Quant à la durée de la défense, il est de mon devoir

d'ordonner qu'elle consiste uniquement en une protestation propre à constater la violence et qu'elle n'aille pas au-delà ; par conséquent qu'on ouvre des pourparlers pour la reddition aussitôt que la brèche sera faite.

" Dans un moment où l'Europe entière déplore que de trop nombreuses victimes tombent dans une guerre entre deux grandes nations, qu'il ne soit jamais dit que le Vicaire de Jésus-Christ, quoique injustement attaqué, ait consenti à une grande effusion de sang. Notre cause est celle de Dieu, et dans ses mains nous remettons toute notre défense.

" Je vous bénis de tout cœur, vous, Monsieur le Général, et toute votre armée. "

La canonnade durait depuis quatre heures lorsque un envoyé du général Kanzler vint annoncer à Pie IX qu'une brèche était ouverte dans la villa Bonaparte, entre la porte Salara et la porte Pia. Le Souverain Pontife dit alors aux représentants des puissances réunis autour de lui : " Je viens de donner l'ordre de capituler. On ne pouvait plus se défendre sans répandre beaucoup de sang, ce que je ne veux pas. Je ne vous parle pas de moi, ce n'est pas sur moi que je pleure, mais sur ces pauvres enfants qui sont venus me défendre comme leur père. Vous vous occuperez chacun de ceux de votre pays. Il y en a de toutes les nations...... Pensez aussi, je vous prie, aux Anglais et aux Canadiens, dont personne ne représente les intérêts ici...... Je vous les recommande tous, pour que vous les préserviez des

mauvais traitements dont d'autres eurent tant à souffrir, il y a quelques années...... Je délie mes soldats du serment de fidélité qu'ils m'ont fait, afin de leur laisser la liberté... Pour les conditions de la capitulation, il faut voir le général Kanzler, c'est avec lui qu'il faut vous entendre. "

Les efforts de l'ennemi s'étaient portés particulièrement vers la Porta Pia, un des côtés les plus faibles de l'enceinte. Zouaves et carabiniers forcèrent d'abord l'artillerie piémontaise à s'éloigner; mais elle mit en batterie hors de portée des fusils et, avec une précision remarquable, entama la muraille. Au mont Pincio, les Zouaves ne montraient pas moins de courage : malgré leur petit nombre, ils faisaient beaucoup de mal à l'ennemi; ce n'était pas toutefois sans éprouver des pertes. Les lieutenants Niel et Brondois tombaient, en criant : " Vive Pie IX ! " Burel, frappé à mort, demandait une feuille de papier et y traçait sa dernière volonté : " Je lègue au Pape tout ce que je possède. " Il mourut le lendemain. Pie IX, auquel on apporta ce testament ensanglanté, le mouilla de ses larmes et voulut le garder.

C'est au Pincio, puis à la villa Ludovisi que combattit Catherin; quelle dut être sa douleur en voyant un de ses plus chers amis, le lieutenant Niel, mutilé par un obus? La blessure, qui nécessita l'amputation d'une jambe, n'était pas mortelle heureusement, et on le verra plus tard rejoindre son régiment au service de la France. Mgr Daniel nous donne, sur l'attitude de Philibert en cette circonstance, un

détail que nous n'aurions garde d'omettre : " Je me rappelle son calme et sa tranquillité de conscience dans tous les dangers qu'il eut à courir, et particulièrement au siège de Rome. Il était avec sa compagnie à la villa Ludovisi ; je l'avais confessé quelques jours auparavant; en face de la mort il ne trouva pas qu'il eut besoin de se confesser de nouveau ; il s'approcha de moi seulement pour me saluer, puis il me dit : " Je vais avertir la compagnie que vous êtes ici; quelques-uns, peut-être, voudront vous voir. " Et il remplaça l'un de ses camarades sur les remparts, pendant que celui-ci me venait trouver." — S'exposer à la mort pour rendre service! quelle charité! et quelle simplicité dans l'héroïsme!

Cependant le tir des Piémontais convergeant sur le point où devait se faire la brèche, entre la porte Pia et la porte Salara, avait fait crouler un pan de mur d'une longueur de trente mètres. Aussitôt les Zouaves couronnent l'amoncellement de décombres et attendent que l'ennemi soit à bonne portée.

Le général Cadorna, jugeant la brèche praticable, fait cesser le tir direct de ses canons, et, sous le vol des obus, lance les colonnes d'assaut que le feu meurtrier des Zouaves arrête et fait reculer. Pendant que les Italiens reviennent à la charge, arrive le capitaine de France, officier d'état-major du général Kanzler avec un drapeau blanc : " Cessez le feu, s'écrie-t-il; voici l'ordre écrit du général. " Les Zouaves se regardent, atterrés, quelques-uns pleurent de rage; cependant ils obéissent. Le lieutenant Mauduit prend le drapeau

et monte l'arborer sur la brèche. Malgré ce signal annonçant la suspension des hostilités, l'ennemi continue d'avancer en tirant.

Les Zouaves, frémissants de colère mais enchaînés par la volonté du Pape, demeurent immobiles sous ce feu qui n'est plus qu'un lâche assassinat. Deux hommes tombent, et leurs camarades ne peuvent ni les venger ni se défendre eux-mêmes. Un officier piémontais se jette, le revolver au poing, sur le capitaine de Couëssin et lui arrache ses décorations. — Quand un semblant d'ordre fut rétabli, les Piémontais couchèrent en joue les Pontificaux et les sommèrent de mettre bas les armes. On avait défense de tirer; il fallut se soumettre. Alors recommencèrent les outrages, moins excusables encore que les coups de feu de tout à l'heure, puisqu'ils s'adressaient à des prisonniers désarmés.

A la Porta Pia le droit de la guerre fut également violé. Les Piémontais, accueillis à coups de fusil, s'étaient arrêtés un moment; mais quand, au péril de sa vie, le commandant de Troussures eût déployé le drapeau blanc, ils se ruèrent en avant et pénétrèrent dans la ville, sans attendre la réponse de ceux qui avaient été envoyés pour traiter de la capitulation. Avec eux marchaient plusieurs milliers de vagabonds et de repris de justice, accourus de toute l'Italie pour représenter le peuple romain et acclamer l'envahisseur à son entrée; les prisons ouvertes vinrent encore grossir ces bandes [1]; et pendant deux jours, au milieu de

1. Cadorna, tout en cherchant à atténuer ces désordres (*Liberazione di Roma, p. 254*), les reconnaît implicitement en faisant, à sa façon, le recensement de leurs

vociférations dont il est difficile de se faire une idée, ces forcenés pillent des casernes et des édifices publics, assaillent des maisons particulières, attaquent ou tuent les soldats pontificaux qu'ils trouvent isolés dans la ville, s'acharnent sur des blessés et des malades. Et tout cela se passe sous les yeux des Piémontais, spectateurs souvent impassibles de ces scènes de désordre [1].

Catherin faillit être victime des fureurs aveugles de cette populace. Quelques instants avant la fin de la lutte, il s'était mis en devoir de faire la dernière corvée de vivres de sa compagnie. Comme il regagnait la villa Ludovisi, il rencontra les bandes sinistres qui venaient de pénétrer dans la ville à la suite de l'armée piémontaise, et

auteurs et fauteurs. Il s'étonne qu'il n'y en ait pas eu plus, « étant donné, dit-il, le nombre considérable des malvivants qui infestaient impunément la ville de Rome depuis longtemps (!!!). Ils étaient de trois espèces : ceux qui avaient toujours eu le champ libre pour mal faire sous le gouvernement précédent, plus attentif à surveiller ses adversaires politiques que les malfaiteurs (!!!). — 2° ceux qui, de 1859 à 1870, s'étaient soustraits à la justice en Italie et ailleurs, et avaient trouvé un lieu d'asile à Rome, entre autres 3.000 conscrits réfractaires ; enfin (et l'aveu est significatif) ceux qui étaient accourus à Rome de toutes les parties de l'Italie où ils étaient connus et surveillés, afin d'y susciter des troubles et d'y commettre des méfaits. Contre ceux-ci, il fallut immédiatement agir, et parce qu'ils étaient plus audacieux et pour barrer le chemin à d'autres que les auraient rejoints. »

1 Cadorna a essayé de se disculper de ce reproche (*La liberazione di Roma, pp. 250-256)*. Mais il ne peut infirmer les assertions du cardinal Antonelli dénonçant aux puissances, dans sa note du 9 novembre 1870, « *gli insulti fatti ai piu ragguardevoli signori della città et agli onesti cittadini ; le sanguinose vendette onde furono vittime i soldati del Santo Padre, sbandati per le vie, ed il saccheggio dato alle caserne ed ad alcuni stabilimenti publici per ben due giorni, sotto gli occhi di un armata impassibilmente spettatrice.* — Disons cependant que sur divers points, notamment au pont Saint-Ange, les soldats italiens s'opposaient énergiquement à ces violences.

auxquelles s'étaient joints des Juifs du Ghetto et la lie du peuple romain. Il avait avec lui quatre hommes ; mais que faire contre cette foule qui l'entourait et grossissait à chaque instant? Subir les outrages de cette plèbe en délire, il le fallait, parce qu'on ne pouvait tirer. Mais quand la canaille, faisant arme de tout ce qui était à sa portée, attaqua la corvée, Catherin fit mettre la baïonnette au canon et commanda le pas de charge. Dans cette manœuvre qui le dégagea, un de ses Zouaves fut tué, un autre gravement blessé, un troisième se réfugia dans une maison, où il put se tenir caché jusqu'au lendemain.

Ordre avait été donné aux troupes romaines de se replier sur la cité Léonine, demeurée, d'après les termes de la capitulation, terre pontificale. Mais cet ordre n'avait pu être accompli assez rapidement pour leur éviter la rencontre des vainqueurs ; il leur fallut subir de nouvelles injures. Plusieurs détachements de Zouaves furent entourés et déclarés prisonniers, contrairement à toutes les lois de la guerre.

Hâtons-nous d'ajouter qu'ils furent dédommagés de toutes ces avanies par les démonstrations sympathiques du vrai peuple romain. Rome, comme toutes les grandes villes, a son écume qui remonte aux jours d'orage ; mais l'immense majorité de la population était pour Pie IX et pour ses fidèles défenseurs. Hommes, femmes, enfants se pressaient sur le passage des soldats du Pontife-Roi, pour leur témoigner de la sympathie et les soutenir au milieu de ce grand désastre, par des cris d'espérance :

" J'en appelle au souvenir de tous, dit un de ces soldats, le comte de Beaufort, partout sur notre passage la foule, grave et sérieuse, nous honora d'un respectueux silence, on nous consola par des plaintes et des paroles de regrets: " Pauvres gens !... comme ils sont fatigués ! Ils font compassion! Courage, Zouaves!... Adieu, frères!... Nous nous retrouverons ! " Voilà ce que l'on répétait autour de nous. Des mains amies se tendaient vers nous; on essuyait des larmes. "

Réunis près du Vatican, où se trouve le Pontife-Roi pour lequel ils auraient voulu mourir, les Zouaves, attristés, reçoivent communication de l'ordre du jour suivant du pro-ministre des armes.

" Officiers, sous-officiers, soldats!

" Le moment fatal est venu, où nous devons nous séparer et abandonner par force ce service du Saint-Siège qui, plus que tout au monde, nous tient au cœur !

" Rome est tombée ! mais, grâce à votre courage, à votre fidélité, à votre admirable union, elle est tombée avec honneur.

" Quelques-uns d'entre vous se plaindront sans doute de ce que la défense n'ait pas été plus prolongée, mais une lettre de Sa Sainteté éclaircira tout. Ce témoignage de l'auguste Pontife sera la consolation de tous, et la plus belle récompense que nous puissions obtenir dans les circonstances actuelles. — Je dois également vous faire connaître que, séparée par la violence de son armée,

Sa Sainteté a daigné vous délier de tous vos serments militaires.

" Adieu, mes chers compagnons ! N'oubliez pas votre chef, qui conservera de vous tous un grand et un impérissable souvenir.

" Le général pro-ministre des armes.

Signé : " KANZLER."





DÉPART DE ROME. — QUELQUES JOURS A FEILLENS.

LES Zouaves bivaquent sur la place Saint-Pierre, en attendant l'heure du départ. Ils vont être rapatriés ; mais combien il leur en coûte de quitter Rome qu'ils étaient venus défendre, et d'abandonner l'auguste prisonnier du Vatican. Pour faire diversion à ce sentiment de poignante tristesse et adresser à Dieu une dernière prière, beaucoup entrent à Saint-Pierre. La basilique est déserte et semble, par cette solitude, s'associer au délaissement du Pape. Catherin, l'âme navrée, dit à Dieu sa douleur et prie pour Rome, pour l'Église, pour Pie IX. Personne ne les a aimés plus que lui. Il était absorbé dans sa prière, lorsqu'il se sentit tirer par le pan de son manteau : c'était un *contadino* qui voulait lui offrir quelques pièces de monnaie. Ce bon paysan avait entendu dire que l'on avait dévalisé les Zouaves. "Merci, lui dit Catherin avec émotion, merci, mon cher ami, j'ai tout ce qu'il me faut, donnez à d'autres" ; mais le brave homme insiste et semble si attristé de son refus, que Catherin accepte sans pouvoir articuler un remerciement, et s'éloigne le cœur gonflé pour cacher ses larmes.

La nuit vint; les Zouaves dormirent, derrière les faisceaux,

sur le pavé. Il y eut des alertes, mais rien de grave. L'aurore du triste jour qui, pour l'armée pontificale, devait être le dernier, les trouva sur pieds. Leur départ, fixé d'abord à 7 heures du matin, fut retardé jusqu'à midi. Ces quelques heures se passèrent dans un abattement que l'on devine, mais que nous renonçons à décrire.

Enfin le moment est venu : les Zouaves se forment en carré sur l'ordre de leurs chefs : ils présentent les armes, et le colonel Allet, élevant son épée, crie une dernière fois : " Vive Pie IX, Pontife et Roi ! " Ce cri rejaillit de toutes les poitrines, et attire Pie IX à la fenêtre de sa chambre qu'il ouvre lui-même, et où il apparaît, entouré de quelques prélats. Debout, en proie à une émotion qu'il peut à peine maîtriser, le Pape étend les mains comme pour étreindre tous ces enfants fidèles, puis il prononce, la voix pleine de larmes, les paroles de la bénédiction. A peine a-t-il achevé, qu'accablé par la douleur et par l'effort qu'il vient de faire pour la dominer, il tombe évanoui entre les bras de ses cameriers ; et les Zouaves, dans un indicible transport, ne cessaient de répéter : " Vive Pie IX ! Vive le Pontife-Roi ! " Les carabiniers déchargent leurs armes dans une dernière salve d'honneur; les képis s'agitent, des mains fiévreuses brandissent les fusils ; tous les yeux ont des larmes, et les sanglots se mêlent aux cris de plus en plus accentués de : " Vive Pie IX ! "

" Les pauvres enfants ! disait le Pape, revenu à lui, les pauvres enfants ! Daigne le ciel les récompenser ! "

Avant de quitter la place Saint-Pierre, le colonel Allet

fit distribuer aux compagnies des fonds que le Saint-Père leur destinait, afin de subvenir à leurs premiers besoins. Comme on le verra, cette largesse ne devait pas être inutile.

On allait se mettre en marche, lorsque le chargé d'affaires de France, M. Lefebvre de Béhaine, vint annoncer à ses compatriotes qu'ils seraient, officiers et soldats, rapatriés



LE COLONEL ALLET.

par les soins du gouvernement français. Ce ne fut pas le seul service qu'il rendit aux Zouaves ; ils durent à ses représentations de n'être pas promenés triomphalement, par les rues de Rome, sous les outrages de la plèbe.

Tandis qu'ils défilaient avec les honneurs de la guerre

hors de la porte Saint-Pancrace, le comte d'Arnim, Ministre de Prusse, vint se placer à côté du général Cadorna dans l'État-Major italien. Révoltés de ce qui leur parut une suprême inconvenance, les Français de l'armée pontificale passèrent la tête haute devant leurs deux vainqueurs : l'Italien et le Prussien, mais ils avaient le droit de regarder fièrement l'un et l'autre [1]. Avant de déposer leurs armes,

1. On lit à ce sujet dans la *Liberazione de Roma*, page 208 : « Pendant le défilé de l'armée pontificale, l'ambassadeur, comte d'Arnim, vint à l'improviste trouver le général en chef pour une communication urgente et confidentielle. Il lui dit qu'un conflit ayant éclaté dans la cité léonine entre la population et les gendarmes romains, la sécurité du Pape semblait menacée, et qu'il pouvait être opportun d'y envoyer des troupes afin de rétablir l'ordre. Le général répondit que l'intention de son gouvernement n'était pas d'occuper la cité léonine, mais qu'il le savait décidé à protéger à tout prix la personne du Pape contre toute éventualité; qu'en conséquence il était disposé, lui Cadorna, à intervenir sous sa responsabilité, si l'ambassadeur lui en apportait la demande officielle, signée soit par le Pape lui-même, soit par le cardinal Antonelli ou le général Kanzler. M. d'Arnim retourna au Vatican et en revint avec une lettre du général Kanzler, disant que le Souverain Pontife n'ayant plus d'armée, désirait que des mesures efficaces fussent prises pour mettre sa résidence à l'abri des entreprises des émigrés et autres fauteurs de désordres. Aussitôt deux bataillons reçurent l'ordre de passer le pont St-Ange et d'occuper le fort, la place St-Pierre et les abords du palais apostolique. » — Ces assertions n'ayant pas été démenties, nous croyons devoir les reproduire ici : mais, dans le récit des dernières heures du Régiment, nous ne pouvions passer sous silence l'impression causée aux Zouaves de nationalité française par la présence — alors inexpliquée — de l'ambassadeur de Prusse aux côtés de Cadorna en un pareil moment. M. d'Arnim, du reste, leur était suspect à bon droit, car ils n'ignoraient point ses relations avec le quartier général italien pendant l'investissement. — On sait que, faisant le jeu des Piémontais, qui espéraient entrer à Rome sans coup férir pour donner le change à l'Europe, l'ambassadeur de Prusse avait tout mis en œuvre pour décider le Pape à leur en ouvrir les portes. Il avait même obtenu de Cadorna un sursis de 24 heures pour tenter un nouvel effort, et celui-ci ne donna l'ordre d'attaquer qu'après avoir reçu de M. d'Arnim, le 18 septembre, une lettre l'infor-

un bon nombre les brisèrent. La veille, en passant le pont Saint-Ange, ils avaient jeté dans le Tibre toutes leurs munitions de guerre, pour n'avoir pas la douleur de les voir servir à leurs ennemis.

Désarmés, ils furent insultés et hués par la troupe : le R. P. Doussot, un de leurs aumôniers, que son costume de dominicain faisait remarquer entre tous, fut particulièrement en butte à l'insolence de cette soldatesque.

Les Italiens emmenèrent leurs prisonniers à Cività-Vecchia, les jetèrent sur la paille, les Français au lazaret, les autres au bagne, et ne daignèrent même pas leur donner à manger. M. de Tallenay, consul de France à Cività, aidé de M. Pascal, de Marseille, s'empressa de leur envoyer des vivres. Le lendemain, 23 septembre, arrivèrent les compagnies que les Italiens, au mépris des clauses de la capitulation, avaient faites prisonnières à la brèche et à la porte Pie.

A peine les Zouaves étaient-ils réunis, qu'il leur fallut se séparer pour la dispersion définitive.

Le régiment, qui comptait environ 3,300 hommes, était composé de volontaires de tous pays, vingt-quatre nations s'y trouvaient représentées ; les Français n'y étaient alors guère plus de six cents. Réunis par une même pensée,

mant de l'insuccès de ses démarches. Toute cette négociation est exposée avec pièces à l'appui dans la *Liberazione di Roma*. On sait aussi que ce même diplomate prussien, accrédité auprès du Pape, s'empressa d'aller complimenter au Quirinal le prince de Piémont dès son arrivée à Rome, démarche que ses collègues qualifièrent d' « *insolite et d'étrange* » dans leurs rapports à leurs gouvernements, et qui fut aussi sévèrement appréciée au Vatican que perfidement exploitée par le Piémont.

appelés par Dieu à servir sous un même drapeau, ces soldats de races si diverses oubliaient leur origine, et n'étaient les uns pour les autres que les *Zouaves Pontificaux*, les soldats de l'univers catholique rassemblés autour de l'unique Pasteur. Aussi, quand il fallut rompre leurs rangs, après avoir si longtemps mis en commun leurs dangers et leurs espérances, ce fut un déchirement. Mais ils ne se dirent pas adieu, ils se donnèrent rendez-vous sous les murs de Rome pour le jour marqué dans les desseins de la justice divine.

M. Briot, commandant de la frégate française l'*Orénoque*, accueillit à son bord les Zouaves français qui trouvèrent en lui la plus vive sympathie ; quelques officiers étrangers qui étaient montés à son bord, furent réclamés par un aide de camp du général Bixio : " Monsieur, répondit le commandant Briot, vos prisonniers sont maintenant en France et ne vous appartiennent plus. " Or, c'était sur un navire à peine armé, au milieu de la flotte cuirassée italienne, et 15 jours après Sedan, que l'on tenait ce fier langage. Les trois jours que les Zouaves passèrent à bord de l'*Orénoque*, en attendant le bateau qui devait les emmener en France, furent moins tristes que les précédents, grâce aux délicates attentions du commandant.

Mais il s'agissait d'aviser à l'avenir. Cruellement obsédés par la double pensée de Rome livrée à la Révolution et de la France envahie, ils éprouvèrent une véritable joie

1. MM. le général de Courten et le colonel Allet, suisses, S. A. R. don Alphonse de Bourbon, espagnol, MM. de Saint-Marcq, van de Kerchove, Burdo, Dujardin, belges, Tortora, napolitain, Tuccimei, romain.

lorsque le commandant Briot leur proposa de se mettre au service de la Patrie. Ils y avaient pensé, et déjà leur résolution était prise : ne pouvant plus défendre le Saint-Père, ils savaient où les appelaient le devoir et l'honneur. M. Briot écrivit aussitôt à l'amiral Fourichon, alors chargé de l'intérim de la guerre, pour le prévenir en faveur des Zouaves pontificaux.

Le 25 septembre, qui était un dimanche, après la messe célébrée par le Père Doussot sur le pont de la frégate, les officiers de Zouaves se rassemblèrent autour de leur colonel. Le capitaine de Fumel déploya le drapeau du régiment, qu'il avait arraché de sa hampe et emporté dans les plis de sa ceinture pour le soustraire à l'ennemi ; et après avoir salué une dernière fois ce glorieux étendard, troué de balles à Mentana, ils se le partagèrent. Selon l'expression du commandant d'Albiousse, " c'étaient les dépouilles opimes de leurs campagnes. " Catherin ne pouvait pas être oublié dans cette émouvante circonstance : il eut sa part du drapeau. Lorsque, quelques jours plus tard, il quittera de nouveau sa famille pour aller mourir au service de la France, il laissera à ses parents cette précieuse relique, et en la leur donnant, il racontera avec émotion la scène que nous venons de décrire.

Avant de quitter l'*Orénoque*, le général de Courten, qui avait commandé la brigade pontificale à Mentana, et présidé le conseil de défense au moment de l'investissement de Rome adressa aux soldats de sa brigade cet ordre du jour d'adieux.

" Officiers, sous-officiers, caporaux et soldats du régiment des Zouaves et des autres corps de l'armée pontificale!

" Le moment de notre séparation approche, moment d'autant plus douloureux qu'il nous sépare de l'auguste Souverain qu'une horrible catastrophe plonge dans une profonde tristesse.

" Je conserverai un éternel souvenir de la sainte cause que nous avons été appelés à défendre ensemble, de votre admirable esprit de corps et de votre discipline. Vous êtes de véritables soldats chrétiens sous le rapport du courage et de la moralité.

" Recevez l'affectueux adieu du général qui a eu le bonheur de vous commander pendant plusieurs années. Recevez mes remerciements pour le concours dévoué que vous m'avez prêté en toutes circonstances ; et soyez sûrs que jamais je ne vous oublierai. Puissent des temps meilleurs nous réunir de nouveau !

" Le général, commandant la 1re brigade,

" R. DE COURTEN. "

Ce que les Zouaves ressentirent durant la traversée, on le devine : derrière eux Rome asservie, le Pape prisonnier et sa royauté abattue, sans aucun espoir humain de la voir relever. Devant eux la France, qu'ils n'aimaient pas d'un moindre amour, accablée sous le poids de la défaite, humiliée comme elle ne l'avait jamais été, livrée à des insensés qui la conduisaient à une ruine inévitable. A quoi bon gémir ; c'est l'heure de l'action ; pas un n'hésite. Mais ser-

viront-ils la patrie, dispersés dans les rangs de l'armée et de la garde mobile, ou resteront-ils unis pour former ensemble un corps franc?.. A l'unanimité ils prirent ce dernier parti en déclarant qu'ils n'auraient pas d'autre chef que M. de Charette.

Cette résolution de ne point se séparer semble toute naturelle, et cependant elle exigeait d'eux un véritable sacrifice: les officiers pouvaient tous prétendre à un grade plus élevé, beaucoup de simples soldats auraient obtenu l'épaulette dans la garde mobilisée. Que leur importe? Ils ont au cœur la volonté de se dévouer pour la France: or ils savent bien qu'ensemble ils feront bonne besogne pour la Patrie et pour l'honneur du régiment.

Après une heureuse traversée, l'*Illysus*, sur lequel ils étaient montés en quittant l'*Orénoque*, jeta l'ancre dans le port de Toulon, le 27 septembre au matin ; mais le commandant du port, en attendant des ordres, transborda les Zouaves à bord du vaisseau de guerre l'*Intrépide*. Le colonel, M. Allet, avant de descendre à terre pour retourner en Suisse leur adressa ce touchant adieu :

" Zouaves :

" En vous transmettant les adieux du général de Courten, je m'associe pleinement aux éloges qu'il vous donne et que vous avez si bien mérités. S'il est quelque chose qui puisse atténuer la douleur de notre séparation, c'est le souvenir des dix ans que nous avons passés ensemble. Des temps meilleurs luiront pour vous; pour moi, j'applaudirai

de loin à vos succès et mon cœur sera toujours avec vous.

" Si j'ai fait quelque bien, c'est auprès de vous que je viens chercher ma récompense, et je l'aurai pleine et entière, si je vis dans votre souvenir.

" Adieu, Messieurs! le sort nous divise, mais le même sentiment nous unira toujours: le dévouement et la foi dans la cause que nous avons servie dix ans ensemble.

" Le colonel ALLET. "

De Toulon, Catherin s'empressa de rassurer ses parents qui, on le pense bien, étaient dans une mortelle inquiétude. Il écrit au crayon avant de débarquer. Cette lettre, dans sa simplicité, montre quels sentiments l'animaient lui et ses compagnons d'armes. Nous y remarquons surtout sa piété forte et sereine qui, au milieu des plus grandes épreuves, ne s'étonne, ni se décourage; on le voit toujours calme, dominant l'indignation si naturelle en de telles occasions, et s'appliquant toujours à pénétrer les desseins de Dieu, à démêler dans le pêle-mêle des événements la divine volonté, à laquelle d'avance il conforme la sienne sans effort et comme naturellement, à la manière des saints. On sent qu'il est mûr pour le ciel et que le jour n'est pas éloigné où Dieu le choisira pour une des victimes expiatoires qui attireront sa miséricorde sur la France.

" 28 septembre 1870,

" A bord de l'*Intrépide*. — Toulon.

" Très chers Parents,

" Depuis mes dernières lettres, il s'est passé de bien grands, de bien tristes événements ; je vous en donnerai les détails plus tard.

" Nous sommes 600 Zouaves à bord d'un navire de l'État. Je ne sais quand on nous débarquera et où on nous enverra.

" Ce qui se passe à Rome et en France est lamentable. L'épreuve sera de courte durée, je l'espère ; Dieu nous viendra en aide ; mais auparavant il y aura bien des ruines.

" Lorsque j'aurai une position fixe, je vous donnerai mon adresse et vous raconterai ce qui s'est passé à Rome. Pour le moment, je me borne à vous rassurer à mon sujet : par la grâce de Dieu, je n'ai pas été blessé et me porte toujours très bien. Je suis content d'avance du poste qu'on m'assignera ; et j'espère toujours être, avec l'aide de Dieu, un vrai chrétien et un bon Français.

" J'irai où l'on m'enverra, c'est-à-dire, où le bon Dieu voudra. Non seulement je suis résigné, mais content et joyeux, autant du moins qu'on peut l'être en voyant les maux de l'Église et de la Patrie. Je n'ai besoin de rien.

" Ne vous inquiétez pas. Prions le bon Dieu ; ayons confiance en la très sainte Vierge, et abandonnons-nous entre les mains de la divine Providence, qui arrangera tout pour notre plus grand bien...

" Je finis en vous recommandant de ne pas trop vous faire de peine, même au sujet de mes beaux-frères, s'ils sont partis : c'est la volonté de Dieu, et ce qu'il garde est bien gardé. "

Les Zouaves débarquèrent le 29 septembre pour prendre le chemin de fer, qui les emporta à Tarascon, où ils devaient attendre la décision du gouvernement, tandis que M. de Charette, sur l'ordre du ministre de la guerre, se rendait à Tours, où il fut reçu avec la plus grande courtoisie ; mais huit jours se passèrent en pourparlers avant qu'il fût autorisé à former un corps franc, semblable à ceux que l'on créait alors dans toute la France.

Pendant ces huit jours de pénible attente, Philibert voulut aller à Carpentras, où son frère, le Père Anthelme, faisait sa théologie, et de là, s'il en avait le temps, à Feillens. Il partit avec le Père Doussot ; mais, apprenant en route que le couvent était fermé et les religieux dispersés, il alla directement à Mâcon, d'où en une heure il pouvait être chez ses parents ; le Père Doussot prit une autre direction. Ils avaient été mal renseignés ; le couvent de Carpentras n'était pas fermé ; quelques religieux seulement, les plus jeunes, avaient dû, par prudence, se retirer dans leur famille pour échapper aux vexations de la populace et attendre des jours plus tranquilles. Le Père Anthelme était de ce nombre, et se trouvait à Feillens depuis le 15 du mois d'août, jour où il avait été ordonné sous-diacre à Brou par Mgr de Langalerie.

En traversant Saint-Laurent-lez-Mâcon, Catherin ren-

contra son ancien sergent-major, M. Lespinasse. Quelle joie pour tous les deux ! et quel empressement mit ce dernier à s'informer du régiment, de ses faits d'armes, de la prise de Rome ! Cependant l'entretien fut court; Catherin avait hâte de revoir les siens, d'autant plus qu'il ne pourrait peut-être leur donner que quelques heures. On prit jour pour une prochaine entrevue et l'on se sépara. Mais M. Lespinasse ne put se résoudre à attendre ; il monta en voiture, et arriva à Feillens presque en même temps que son ami.

Je renonce à dépeindre l'enchantement de ce revoir inattendu ! Les parents de Philibert n'étaient pas encore revenus des émotions que leur avait causées sa dernière lettre ; ils le croyaient bien loin, marchant à l'ennemi ; le voici qui entre. On n'osait croire à la réalité ; on avait tant de choses à se dire que l'on ne savait pas où commencer. Après les premiers épanchements, Philibert eut à répondre à mille questions; il y mit une bonne grâce, une modestie, une simplicité qui ravissaient tout le monde ; on ne se rassasiait pas de l'entendre.

Sur les instances de M. Lespinasse et de M. Bévy, maire de Feillens, qui était accouru à la nouvelle de son arrivée, Catherin raconta le siège de Rome et les divers événements que nous venons de rapporter ; mais à chaque instant il devait s'interrompre pour embrasser un parent, serrer la main d'un ami et dire un mot affectueux à chacun. Bientôt le village entier fut réuni autour de lui ; son retour était une fête pour tous; il était tant aimé ! A la nuit, les étrangers se retirèrent; mais c'était au revoir.

Enfin il est avec les siens ! Les effusions du premier instant ne se peuvent raconter. Catherin n'avait pas changé; gai, aimable, enjoué, tel enfin que ses parents l'avaient connu, il était à cet âge où quelques années de plus ne laissent point de trace. Il n'en était pas ainsi pour tous les siens : son père et sa mère lui paraissaient vieillis et brisés, moins par l'âge que par le travail ; ils n'avaient guère que soixante ans l'un et l'autre. Son frère aîné et ses sœurs s'étaient mariés depuis son congé ; il ne connaissait pas encore sa belle-sœur ni ses beaux-frères. Autour de lui se pressaient de nombreux petits neveux qu'il ne cessait de caresser ; et puis il voyait pour la première fois son plus jeune frère sous l'habit de dominicain, et ces émotions, qui agitaient diversement son âme, lui faisaient oublier pour un moment d'autres émotions non moins vives.

Son séjour au sein de sa famille ne devait être que de cinq ou six jours, et il semblait que de part et d'autre rien n'en dût voiler la joie ; il y eut cependant un moment bien pénible pour tous : la famille se trouvait au complet dans la maison paternelle où la plus franche gaieté régnait, lorsqu'une parole vint assombrir tous les visages : " *Nous reverrons-nous jamais de nouveau tous réunis?* " Chacun s'était posé à lui-même cette question, avec le pressentiment qu'un semblable bonheur ne leur serait plus accordé sur la terre, mais tous cherchaient à étouffer cette pensée, à l'écarter du moins comme importune. Lorsqu'enfin quelqu'un la formula, il y eut un silence, on n'osait

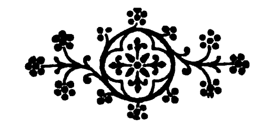
plus se regarder, de peur de retrouver dans les yeux les uns des autres, l'angoisse que chacun se sentait au cœur.

Ce pressentiment était bien celui de notre Zouave, et, s'il le taisait, ses actes à défaut de ses paroles trahissaient sa presque certitude de ne plus être jamais à pareille réunion. Il se défit en faveur de ses parents de tout ce qu'il avait, il leur laissa ses décorations, et ne garda rien de ce qui pouvait leur être un consolant souvenir dans le cas où ils ne le reverraient plus : " Si vous avez quelque partage à faire, disait-il à ses frères et sœurs, faites, ne vous inquiétez pas de moi ; je serai toujours content. "

Plus expansif avec le Père Anthelme, il ne craignait point de lui livrer le fond de son âme et jusqu'à ses plus secrètes pensées. Un jour qu'ils passaient ensemble près de la tombe de leur grand-oncle, l'abbé Rion, mort le 16 août précédent : "Oh ! s'écria-t-il, avec une sainte tristesse tempérée de résignation, je ne serai pas enterré là. Nous allons nous battre et nous le ferons avec courage, je l'espère, comme d'ailleurs nous l'avons fait jusqu'ici, mais nous ne serons pas vainqueurs ; la France est trop coupable ; ce qu'il faut, ce sont des victimes, dont le sang puisse apaiser la colère de Dieu et nous mériter des grâces de salut." Il s'offrait et pressentait qu'il serait agréé. En tous cas, son sacrifice était fait : puisqu'il n'avait pu mourir pour l'Église, il voulait du moins verser son sang pour sa patrie : nobles sentiments, qui n'étaient pas seulement sur ses lèvres, mais profondément gravés dans son cœur, et qu'il allait se mettre en devoir de traduire par des actes.

Pour mieux apprécier ce patriotique sacrifice, il ne faut pas perdre de vue qu'il aurait pu rester dans sa famille et y attendre son incorporation dans un régiment de mobiles, où il aurait été certainement moins exposé. Ces calculs d'un cœur médiocre lui étaient inconnus ; sa foi et son patriotisme lui montrent le sacrifice comme le seul moyen de salut ; il n'hésitera point ; et l'ordre de M. de Charette, qu'il attend d'heure en heure, le trouvera plus que jamais dans ces admirables dispositions, dispositions que l'on aurait voulu rencontrer hélas! dans un plus grand nombre de soldats. Le secret de cette force d'âme, le lecteur le sait, était dans la vie de foi, dont vivait notre Zouave, et dans la sainte Eucharistie qu'il avait le bonheur de recevoir plusieurs fois la semaine.

Après six jours passés dans la famille, il dut partir ; bien des larmes furent versées ; car la parole qui les avait tant attristés certain jour, leur revint à tous : " Nous retrouverons-nous encore tous ensemble ? " Philibert avait l'âme brisée, mais il maîtrisa son émotion et consola par de pieuses et réconfortantes paroles ceux que, dans sa pensée, il ne devait plus revoir sur la terre.





LES VOLONTAIRES DE L'OUEST.

CEPENDANT les démarches de M. de Charette avaient abouti; il n'avait pas obtenu tout ce qu'il désirait, ni tout ce qu'on devait lui accorder plus tard ; mais il avait l'essentiel : on permettait aux Zouaves de s'organiser. Quant à leur équipement, ils devaient eux-mêmes y pourvoir. Le gouvernement sera moins parcimonieux pour Garibaldi et sa bande qui, presque toujours à une distance respectueuse de l'ennemi, devaient laisser de tristes souvenirs partout où ils passèrent, et ne faire qu'entraver l'action de notre armée. Mais n'oublions pas qu'avec les apparences d'un gouvernement régulier, la France était en pleine révolution et à la merci de quelques avocats, dont l'outrecuidance n'était égalée que par leur inexpérience; nous ne serons pas longtemps à nous en convaincre.

L'autorisation accordée à M. de Charette d'organiser un corps franc ne fut consacrée par aucun décret, ni même par une mention au *Journal officiel*. On se contenta de lui envoyer un brevet de lieutenant-colonel commandant la *Légion des Volontaires de l'Ouest;* c'était le nom que devaient porter à l'avenir les Zouaves pontificaux.

L'incertitude dans laquelle ils vivaient depuis plus de

huit jours à Tarascon, avait semé le découragement parmi les Zouaves : plusieurs s'enrôlèrent dans l'armée; d'autres rejoignirent la garde mobile ; d'autres enfin rentrèrent dans leur famille pour y attendre l'appel légal. Quand ceux qui restaient reçurent l'ordre de partir, il y en avait environ trois cent cinquante.

Arrivés à Tours, ils reçurent des fusils et, en 24 heures, se trouvèrent prêts à marcher sur Fontainebleau où les envoyait le général Lefort. C'était bien précipité ; M. de Charette eût préféré retenir quelque temps ses vieux soldats auprès de lui, pour encadrer les recrues et leur donner l'esprit du corps ; mais comment refuser ? Les trois compagnies désignées, fortes seulement de cent soixante-six hommes, furent confiées à M. le Gonidec ; le R. Père Doussot, dominicain, les accompagnait comme aumônier. Ils durent s'arrêter à Orléans, où ils ne tardèrent pas à montrer ce qu'ils savaient faire. Nous laisserons Catherin nous parler de ce beau fait d'armes, auquel cependant il ne prit point part ; il était resté à Tours où il venait de rejoindre son régiment.

A peine arrivé, et dès qu'il eut fait acte de présence à l'école des Frères où avaient été logés ses camarades, il s'empressa d'aller prier sur le tombeau de saint Martin ; il avait tant de grâces à demander à ce grand protecteur de la France ! Plusieurs fois il eut le bonheur d'y servir la sainte messe et d'y communier. Peu de jours après, les Zouaves quittèrent la capitale provisoire où s'était arrêtée la Délégation de Province, pour céder la place à Garibaldi,

à qui les délégués préparaient une réception solennelle. On eut le tact de comprendre que leur présence serait aussi désagréable au vaincu de Mentana, que les honneurs rendus au flibustier pénibles pour ses vainqueurs, et on envoya ceux-ci au Mans, où ils arrivèrent le 10 octobre. C'est de cette ville que Catherin envoie à ses parents la relation du combat de Cercottes.

21 oct. 1870.

" Pour Dieu et pour la Patrie.

" Très chers Parents,

" Légion des Volontaires de l'Ouest" est le nom du corps dont je fais partie. Nos trois premières compagnies, fortes en tout de 170 hommes, ont déjà reçu le baptême du feu : vous connaissez la prise d'Orléans par les Prussiens; grâce à la démoralisation de notre armée et à son indiscipline, ils n'ont rencontré presque aucune résistance. L'armée n'ose plus se mesurer avec l'ennemi ; à Orléans, elle était supérieure en nombre; mais dès les premiers coups de feu, elle se débanda, et pas de chefs pour la retenir. La mobile et les chasseurs ont fait une sérieuse résistance d'un côté. Au commencement de l'action cependant, le petit corps des Zouaves (Volontaires de l'Ouest) sortait au pas de course de la ville pour aller au-devant de l'ennemi, au grand étonnement de la population qui leur criait : " Bravo ! Bravo ! " Embusqués dans le bois de Cercottes et disposés en tirailleurs, les Zouaves firent beaucoup de mal à l'ennemi ; ils lui mirent plus de trois cents hommes hors de

combat. De plus, ils ont couvert la retraite d'un régiment, qui allait être coupé par les Prussiens. De notre côté nous avons seulement perdu douze hommes, morts, blessés, prisonniers. De toutes parts nous sont arrivés des éloges ; le général commandant le corps et le gouvernement nous ont chaudement félicités et ont présenté les Zouaves à la troupe comme des modèles de bravoure.

" L'armée de la Loire est forte d'environ 200,000 hommes ; c'est plus qu'il n'en faudrait pour empêcher l'ennemi d'avancer ; elle serait même assez puissante, réunie aux troupes de Paris, de Lyon et de Metz, pour le chasser de France, si elles étaient bien organisées, bien disciplinées et bien commandées ; mais tout cela manque pour le moment.

" On rejette la faute de tous nos désastres sur les prêtres et les religieux ; ce sont eux qui ont tout fait, tout trahi, tout vendu! L'armée se débande au premier coup de canon, en criant : " Nous sommes trahis ! Nous sommes vendus ! " et la plus grande partie de la population croit tout cela ! vraiment, c'est pitié ; pauvre France ! "

" Si le bon Dieu ne nous vient en aide, nous sommes perdus. Il y a dans le pays et dans l'armée une telle confusion, que c'est à ne plus s'y reconnaître. Ce sont bien les jours de l'épreuve.

" Notre petite légion s'augmente tous les jours ; de 300 hommes elle est montée à 600 en huit jours. Nous espérons qu'elle comptera plus de 3,000 hommes dans 15 jours. Il y règne une grande discipline avec le meilleur

esprit; on ne peut rien désirer de mieux. Je suis très content et fier d'en faire partie.

" L'affaire d'Orléans nous a fait beaucoup de bien : nous avons toujours été bien vus des braves gens, mais des autres il n'en a pas toujours été de même. Depuis, tout a bien changé. Parmi ces hommes, naguère si hostiles, il en est maintenant qui nous admirent et nous félicitent; d'autres se taisent et n'osent plus rien dire, du moins en notre présence.

" Il est à peu près certain que vous n'aurez pas les Prussiens ; vous pouvez donc être tranquilles sur ce point.

Mgr Daniel retrouva Catherin au Mans ; voici comment il raconte cette rencontre :

" L'entrée des Piémontais à Rome nous sépara ; je restai avec mes blessés, et lui rentrait en France avec ses compagnons d'armes. Je devine les sentiments de profonde tristesse qui durent inonder son cœur au moment où il fallut rendre les armes, quitter Rome et le Pape, pour qui il eût été si heureux de mourir.

" Par une Providence toute spéciale, le régiment, chassé de Rome, se reformait en France ; Catherin ne s'en sépara point : il resta attaché à ses officiers, à la cause de la patrie et de la religion, que son cher régiment allait continuer de servir.

" Pendant que le corps se réorganisait j'avais le bonheur de voir nos blessés de Rome se rétablir ; je pus même les ramener tous et les rendre à leur famille.

" Ce fut un grand bonheur pour moi de retrouver les Zouaves avec leur uniforme et toujours le même esprit. Je

me rappelle tout particulièrement la joie du cher Catherin, lorsqu'il me revit au Mans en compagnie du capitaine Niel, que j'avais emmené de Rome amputé et qui était tout particulièrement de ses amis.

" On lui avait conservé ses modestes fonctions de caporal d'ordinaire, et il continuait à être l'exemple de la compagnie et du régiment. Il avait été désigné par ses camarades pour faire la prière du soir dans la caserne en l'absence de l'aumônier.

" Mais un ordre appelle devant l'ennemi le bataillon auquel il appartenait. Il y eut un grand enthousiasme chez tous ses camarades ; pour lui, toujours en la présence de Dieu, il voyait tout en Dieu et recevait tout de Dieu. Son départ ressemble à ses autres actions : il se fait dans le calme et une grande pureté d'intention.

" Là, je dois l'abandonner. Retenu au Mans par une fluxion de poitrine des plus graves, je fus privé d'accompagner dans leurs fatigues et leur sacrifice ceux que j'appelle depuis si longtemps mes enfants. "

Les paroles du capitaine Niel relatives à sa dernière entrevue avec Catherin, confirment les réflexions que j'ai faites plus haut et font ressortir la haute piété de son vertueux ami.

" La dernière fois que je le vis — dit M. Niel dans une lettre à Mgr Daniel – ce fut au Mans. Il vint me trouver avec le brave Casimir Rouvière, qui à tant de points de vue lui ressemblait. Un fait dont il venait d'être témoin et qui devait se reproduire bien souvent dans ces jours de trouble,

l'avait profondément attristé: des prêtres et des Zouaves pontificaux avaient été insultés en pleine ville du Mans. Ce n'était pas pour sa belle âme l'unique sujet de tristesse: l'agitation fiévreuse et de mauvais aloi des populations, l'absence de tout bon sens, la stupide crédulité des masses, l'aveuglement général, le manque de vrai courage et de patriotisme, étaient pour sa raison si saine et sa foi si éclairée autant de symptômes mauvais, qui produisaient sur lui la plus pénible impression et lui faisaient craindre de nouveaux malheurs pour notre pauvre patrie. Il me confia ses appréhensions: " Puisque les terribles châtiments, dont la France est l'objet, n'ont ouvert les yeux à personne, tout n'est pas fini. " Ce pressentiment d'épreuves plus grandes était devenu chez lui une conviction. Il devait être, hélas ! une des pures victimes que Dieu allait demander à la France pour expier les crimes qu'elle commettait, tous les jours plus grands et plus nombreux. "

Cependant M. de Charette s'occupait activement de la réorganisation de sa légion; mais son habileté et son dévouement eurent bien des obstacles à surmonter. Il fallait d'abord de l'argent ; le gouvernement de Tours, on le sait, s'était désintéressé de l'équipement des Volontaires de l'Ouest ; il est vrai qu'il avait à faire de grands frais pour les bandes du fantoche de Caprera. Les comités catholiques, qui avaient puissamment contribué à l'entretien des Zouaves pontificaux à Rome, envoyèrent de fortes sommes : bien qu'insuffisantes, elles permirent d'attendre d'autres ressources et de subvenir aux premières nécessités. Il s'agissait

surtout de trouver des soldats : une circulaire fut envoyée dans toute la France par M. de Charette, qui en même temps dépêchait des officiers en Bretagne, en Vendée, dans le Midi, pour accélérer le recrutement. Il rencontra du mauvais vouloir de la part de certains fonctionnaires. Si on l'avait mieux aidé, si du moins on ne lui avait pas suscité d'entraves, M. de Charette aurait fait davantage et plus vite. Les services qu'il a rendus avec le petit nombre d'hommes qu'il put enrôler et tant bien que mal équiper, montrent ce qu'on eût pu attendre de lui dans d'autres conditions.

Malgré bien des difficultés les volontaires arrivaient, enfants et vieillards, gens du peuple et fils de famille: ceux-ci en grand nombre. Mais les nouveaux venus, paysans ou gentilshommes, n'eurent bientôt qu'un même esprit, cet esprit vivifiant, si militaire et si chrétien, qui avait fait de leurs devanciers des héros. Unis par une camaraderie charmante, que n'avaient jamais connue d'autres corps militaires, ils n'avaient tous qu'une ambition, se battre pour leur patrie comme les Pontificaux s'étaient battus pour le Pape. Ils se disaient " Zouaves pontificaux " — c'est ainsi d'ailleurs qu'on continuait à les appeler en France, — outre l'habit, ils en avaient les sentiments, et comme eux ils voulaient être des soldats chrétiens, sachant que la religion est la source du véritable dévouement à la patrie. Pour tout homme sans parti pris, cette vérité a reçu en 1870 une démonstration qui se passe de commentaire. A côté des Volontaires de l'Ouest qui trouvaient dans

leur foi le secret de mourir crânement pour la France, on a vu des soldats sans Dieu prendre la fuite devant l'ennemi, et ne recouvrer que loin des dangers la jactance qui leur tient lieu de courage, pour insulter des pauvres religieux dont ils n'avaient rien à redouter.

Cependant la belle conduite des Zouaves devant Orléans, leur valut de la part des généraux, une faveur marquée. Le premier à donner cet exemple fut le général Fiéreck, qui improvisait au Mans un corps d'armée pour la défense de l'Ouest. D'emblée il tint les Zouaves pour de bons soldats et les incorpora dans une de ses divisions. A partir de ce moment, M. de Charette fut autorisé à passer des marchés, acceptés ensuite par l'intendance. Cette grosse difficulté résolue, il poussa activement l'organisation, et dès les premiers jours de novembre, deux bataillons de six compagnies étaient prêts à entrer en campagne, un troisième commençait à se former.

Le 9 novembre, le général Fiéreck, avec un corps de dix à douze mille hommes, quittait le Mans pour se rendre à Châteaudun ; il emmenait avec lui les Volontaires de l'Ouest. Le 1er bataillon, dont faisait partie Catherin, était sous les ordres du commandant de Moncuit et avait pour aumônier le Père Doussot, dominicain. Mgr Daniel, gravement malade, ne put, nous l'avons vu, suivre les Zouaves. M. Le Gonidec de Tressan, nommé chef de bataillon pour son fait d'armes de Cercottes commandait le 2me bataillon qu'accompagnait comme aumônier le Père de Gerlache, jésuite. Le commandant de Troussures faisait les fonctions

de lieutenant-colonel. La plupart des soldats étaient mal équipés, mal habillés : mais sous ces pauvres uniformes et ce misérable harnachement, quel courage et quelle ardeur !

Catherin, dans une lettre datée du 14 novembre, va nous dire ce qui se passait au 1er bataillon. C'est la dernière que nous avons de lui, et sans doute la dernière qu'il ait écrite, car il ne devait pas tarder à consommer son sacrifice ; sans parler des exigences du service en campagne, il avait de plus à pourvoir à la subsistance d'un centaine d'hommes : ce qui, dans le désarroi général et l'irrégularité des distributions, n'était pas sans offrir des difficultés.

" Près de Châteaudun,

" Pour Dieu et la Patrie.

" Bien chers Parents,

" Je viens de recevoir de vos nouvelles et vois avec bonheur que vous allez tous très bien. J'aurais voulu vous écrire plus souvent: mais mes nombreuses occupations et le nouveau genre de vie que nous menons ne me l'ont pas permis. Que je vous écrive ou que je ne vous écrive pas, je vous prie de ne pas vous mettre en peine à mon sujet, parce qu'il n'est pas toujours facile de le faire en campagne.

" Depuis ma dernière lettre, nous avons fait du chemin: partis du Mans le 9 novembre, nous nous sommes rendus en chemin de fer à Nogent-le-Rotrou, et avons fait étape à la Bazoche, où nous avons campé dans la boue. Le lendemain, nous étions à Châteaudun, ville à moitié brûlée par

l'ennemi. Furieux de la résistance qu'ils y avaient rencontrée, les Prussiens mirent le feu aux quatre coins de la ville; ils forcèrent même les propriétaires à incendier leurs propres maisons, en leur mettant la baïonnette sur la gorge. En se retirant, ils avaient juré de revenir brûler ce qui restait. Aussi comme ces pauvres gens étaient heureux de nous recevoir ! Ils ont fait tout leur possible pour nous venir en aide. M. le Curé nous a offert son église comme abri: mais il y pleuvait presque autant que dehors, toute la toiture ayant été percée par les boulets ennemis.

"Le lendemain nous allâmes nous embusquer aux avant-postes, dans les bois, à une heure de la ville, sur les bords du Loir, qui ici roule, magnifique, à travers des prés et des forêts. Dès que les habitants des villages voisins nous aperçurent, ils nous apportèrent des vivres : pain, fruits, cidre, soupe, lait, et tout ce qui pouvait nous être nécessaire.

" Nous avons dû plus tard nous avancer sur la route de Chartres, avec le corps d'armée qui occupait Châteaudun ; et avons pris position à deux heures de la ville, dans les grands bois qui longent la route. Nous nous attendons à être attaqués par les Prussiens qui ne sont qu'à trois heures d'ici. Jusqu'à présent ils n'ont pas l'air de bouger ; pour nous, nous n'attaquerons que lorsque nous serons prêts. Il s'agit de tenter un effort suprême : et à un jour déterminé, tous nos corps d'armée, ainsi que Paris, doivent prendre en même temps l'offensive.

" Prions Dieu qu'il nous redevienne favorable après nous avoir châtiés pour notre bien. L'armée commence à s'or-

ganiser, la discipline est meilleure; j'espère donc que le bon Dieu mettra bientôt fin aux maux qui affligent notre patrie. Je crois toujours que les Prussiens n'iront pas de vos côtés. Battus à Orléans par l'armée de la Loire, ils semblent un peu se décourager et redouter davantage la résistance plus sérieuse qu'on leur fait de toutes parts. Le moment ne me paraît pas éloigné où on les fera partir plus vite qu'ils ne sont venus.

" Je vous écris sur mon sac, assis dans la fougère et la main engourdie par le froid. Le jour, lorsqu'il fait beau temps, nous sommes assez bien; mais la nuit est longue et se passe froidement, d'autant qu'on ne nous permet pas de faire les tentes et que nous ne pouvons guère allumer du feu. Pour le reste tout va bien; il y a de l'entrain et bon esprit. Les braves gens des villages voisins ne sont pas moins empressés que ceux que nous avons rencontrés il y a quelques jours, à nous apporter toutes les provisions qui nous sont nécessaires.

" La légion des Volontaires de l'Ouest compte déjà plus de deux mille hommes ; elle est très bien composée; notre uniforme est comme un épouvantail qui écarte les mauvais sujets, lesquels nous traitent de calotins et de jésuites. Nous sommes un millier ici ; le reste est au Mans à s'exercer.

" Écrivez-moi le plus souvent possible; une lettre de ceux qu'on aime est toujours bien reçue, et principalement dans les bois ; c'est comme le soleil, lorsqu'il se montre le matin et qu'il nous trouve grelottant au pied d'un arbre où

nous avons essayé de dormir, il nous fait oublier le froid de la nuit. "

Tout en mentionnant les fatigues de tout genre qu'il faut endurer, Catherin ne se plaint pas ; il ne perd rien de sa sérénité ; aux yeux de sa foi, c'est Dieu qui permet ou envoie ces épreuves pour le bien de tous. Cette lettre nous le montre plein d'espoir: l'organisation se complète; autour de lui l'esprit est excellent, chacun se sent prêt à se battre de son mieux. Mais il ne voyait pas ce qui se passait ailleurs.

Les Zouaves attendaient avec impatience le moment de se mesurer avec l'ennemi, quand ils passèrent avec le 17e corps sous le commandement du général de Sonis. Homme de guerre, M. de Sonis vit immédiatement le danger de la situation. Craignant d'être coupé ou enveloppé par l'armée prussienne, il se jette hardiment sur le flanc droit de la colonne ennemie, l'atteint à Brou, d'où il la force de se retirer après un combat court et vif.

L'affaire de Brou, à laquelle les Volontaires de l'Ouest prirent une part importante, était une victoire par le résultat qu'on avait obtenu. Attaqué brusquement au moment où il croyait surprendre les Français, l'ennemi avait dû battre en retraite. Le général de Sonis avait arrêté un mouvement qui pouvait être fatal à toute l'armée de la Loire. Aussi le général en chef lui envoya-t-il les plus vives félicitations.





Chapitre Dix-neuvième.

LA BANNIÈRE DU SACRÉ-CŒUR. — LOIGNY. MORT DE CATHERIN.

DEPUIS le départ des deux premiers bataillons, le travail d'organisation continuait au Mans avec la même activité, sous la direction du major d'Albiousse. Au 20 novembre, le 3e bataillon comptait déjà 750 hommes; faute d'un chef de bataillon, le commandement en fut confié au plus ancien capitaine, M. de Couëssin. C'était un excellent choix ; M. de Couëssin avait une grande énergie, le goût du détail et le plus scrupuleux souci du devoir. Placé sous les ordres du général Jaurès, au 21e corps, c'est lui qui, après la prise de Nogent-le-Rotrou par les Prussiens, protégea avec l'infanterie de marine la retraite de l'armée dont une partie, les mobilisés en particulier, se sauvaient à travers champs en jetant armes et bagages. Mais nous n'avons pas à suivre le 21e corps et à raconter ses faits d'armes ; rejoignons le 17e auquel appartenait Catherin.

Le général de Sonis avait sous ses ordres toutes les troupes cantonnées autour de Châteaudun, mais il était à quelques lieues de l'ennemi et il n'eut pas le temps de préparer son corps d'armée, comme il l'aurait voulu, pour les prochaines opérations. Ses troupes improvisées se compo-

saient surtout de régiments de marche et de régiments de



LE GÉNÉRAL DE SONIS,
en tenue de colonel de Chasseurs d'Afrique, d'après une photographie de 1870.

mobiles, auxquels on avait joint des fusiliers marins commandés par le capitaine de frégate Colet, un bataillon d'in-

fanterie de marine et les deux premiers bataillons des Volontaires de l'Ouest. "Je m'estimai heureux, dit M. de Sonis, de trouver parmi les troupes de mon commandement ces Zouaves pontificaux que mon cœur de chrétien avait suivis, depuis leur création, dans les combats héroïques de Castelfidardo, Monte-Libretti et Mentana. " Le général détacha les Volontaires de l'Ouest de la 3e division dont ils faisaient partie pour les attacher à sa réserve avec deux bataillons de mobiles des Côtes-du-Nord. Cette petite brigade était sous les ordres immédiats du commandant en chef.

Le 30 novembre, de grand matin, le 17e corps leva le camp pour rejoindre l'armée de la Loire. Ce fut un beau jour. On marchait à l'ennemi, on allait rallier la grande armée, délivrer Paris. C'est à Coulmiers et sous les auspices de la victoire que les Zouaves opérèrent leur jonction avec l'aile gauche du général d'Aurelle de Paladines: tous les cœurs battaient d'espérance et l'on campa joyeusement ce soir-là en avant du village.

La journée du lendemain se passa dans l'attente. Il faisait grand froid, le canon grondait au loin du côté de Saint-Péravy; on discutait sous la tente les chances prochaines d'un engagement.

Ce même jour, au grand quartier général de l'armée de la Loire, les généraux d'Aurelles, Chanzy et Borel avaient reçu M. de Freycinet, délégué du ministère de la guerre. Ce dernier apportait un plan combiné entre Gambetta et lui, pour mener l'armée de la Loire sous les murs de Paris, pendant que le général Trochu ferait une sortie. Ce

plan consistait à marcher sur Fontainebleau par Pithiviers, où l'on battrait le prince Frédéric-Charles. MM. Gambetta et de Freycinet ne doutaient pas de l'excellence de leur plan de campagne, mais les généraux ne furent pas du même avis. Ils représentèrent la difficulté de faire, avec des troupes neuves et par une saison très rigoureuse, un vaste mouvement concentrique qui exigerait des marches rapides et des combats multipliés. Savait-on bien quelles forces on allait rencontrer? Enfin pouvait-on compter sur une sortie heureuse de l'armée de Paris? Ces observations furent vaines; les généraux durent obéir à l'impérieuse volonté de Gambetta. Après un sérieux examen, ils adoptèrent la seule combinaison possible, sans se dissimuler ce qu'elle avait de périlleux.

M. de Sonis eût volontiers gardé ses troupes à Coulmiers, car on manquait de chaussures, le convoi qui les amenait s'étant trompé de direction. Mais, le 1er décembre, l'ordre lui fut donné par le général en chef d'aller, ce jour-là même, occuper les positions que Chanzy avait quittées le matin pour attaquer les Bavarois. Il était 6 h. du soir; le 17e corps se mit en marche vers Saint-Péravy-la-Colombe, afin d'appuyer le 16e déjà aux prises avec l'ennemi.

Ici commence le mystique prélude du sacrifice sanglant que verra la journée du 2 décembre. " Nous cheminions encore une fois dans la nuit, racontait plus tard le général de Sonis. Nous avions de 12 à 15 degrés de froid. Nous avancions lentement sur une route large et glacée; nos chevaux marchaient avec peine. En me retournant pour

reconnaître ceux qui me suivaient, j'aperçus le colonel de Charette, qui venait de mettre pied à terre pour se réchauffer. J'en fis autant, et nous nous mîmes à causer en marchant. Nous ne tardâmes pas à être rejoints par MM. de Bouillé, de Cazenove, de Troussures, et par le père Doussot, religieux dominicain et aumônier des Zouaves pontificaux.

" Là je puis dire que la conversation devint très intime. La victoire de Coulmiers, remportée le 4 novembre, nous remplissait d'espérance. Nous parlions des choses de Dieu, et nous écoutions avec le plus vif intérêt les paroles ardentes, convaincues, pleines de patriotisme que le saint prêtre nous disait. Nous étions pleins de confiance ; nous sentions que nous allions remplir un grand devoir ; nous nous préparions au combat. "

Le P. Doussot ajoute : " Je marchais à pied entre le général de Sonis et le colonel de Charette. Nous parlions ensemble du grand et seul moyen de salut qui restât à la France et à ses armées : celui de redevenir franchement chrétienne. Alors, nous montrant son fanion que portait un de ses spahis, M. de Sonis nous dit : " Voilà pourquoi, ayant à mettre un signe sur mon fanion, j'ai mis celui que vous voyez. " C'était une croix blanche sur un fond bleu. " Mais, Général, dit Charette, j'y voudrais quelque emblème religieux plus marqué. Cette croix héraldique ne me parle pas assez de Jésus-Christ. — J'y avais bien fait peindre d'abord un crucifix, mais il était si mal fait que je n'en voulus plus. — Eh bien, mon général, nous avons ce qu'il vous faut. "

" Alors, continue M. de Sonis, le colonel nous parla d'une magnifique bannière brodée par les Visitandines de Paray-le-Monial et portant l'image du Sacré-Cœur de Jésus. Après l'avoir dessinée et richement confectionnée, les religieuses l'avaient déposée durant un mois sur le tombeau de la bienheureuse Marguerite-Marie, dont on lui avait fait



DE COULMIERS A SAINT-PÉRAVY-LA-COLOMBE, dans la soirée du 1er décembre 1870.
D'après un tableau de LIONEL ROYER.
Sur le conseil de leurs officiers, les Zouaves portent sur leur sac la paille du campement de la veille, qui leur servira au prochain bivouac.

toucher les reliques. Leur intention était de la faire parvenir au général Trochu, pour qu'il la fît arborer sur les murs de Paris. Elles l'adressèrent à cet effet à M. Dupont, de Tours, qui leur fit savoir qu'à cette date Paris était fermé par l'investissement entier de l'armée allemande. " Eh

bien, vous le donnerez aux volontaires des contrées de l'Ouest," lui répondirent-elles. Qu'entendaient-elles par ce nom encore sans application ? Elles-mêmes s'en rendaient mal compte. Quoi qu'il en soit, ce fut justement sous ce nom de légion des Volontaires de l'Ouest que, peu de temps après, M. de Charette obtint de mettre au service de la France son épée et celle des Zouaves pontificaux. M. Dupont comprit alors qu'à eux appartenait l'étendard du Sacré-Cœur, et il le leur envoya."

Cette histoire du drapeau enthousiasma Sonis ; il en pleurait. " Eh bien, répondit-il, puisque c'était à vos Zouaves qu'il était destiné, c'est un de vos Zouaves qui le portera. Vous me choisirez vous-même mon porte-fanion."

" L'entretien en était là lorsque, vers 11 heures du soir, poursuit M. de Sonis, nous atteignîmes un grand château, près de Saint-Péravy-la-Colombe. J'en fis mon quartier général, et je priai M. de Charette de m'envoyer ceux de ses Zouaves qui étaient trop jeunes et trop délicats pour coucher dehors, en cette rude saison.

" Je fis faire un grand feu. A force de chercher, nous pûmes nous procurer du pain, du saucisson et quelques fruits. Ce fut tout notre souper. Nous étions là réunis dans une grande salle, lorsque je vois entrer avec M. de Charette un jeune homme, d'une figure charmante, qui m'apparut à la lueur d'un feu vif et pétillant : c'était le comte Henry de Verthamon, naguère défenseur du Pape, déjà père de deux petits enfants qu'il venait de quitter pour le service volontaire de la France. " Général, dit le

Colonel en frappant sur l'épaule de son jeune compagnon, voilà votre porte-fanion, et voici le drapeau. "



FANION DES ZOUAVES PONTIFICAUX A LOIGNY.

" Disant cela, M. de Charette me présentait un volumineux rouleau, qu'on ouvrit et qui enfin nous laissa voir une

bannière magnifique, de la forme de celle que l'on porte en procession. Elle était en moire blanche, brodée d'or, portant au centre le Sacré-Cœur de Jésus en velours cramoisi. Au-dessus et au-dessous de l'image on lisait cette invocation : " Cœur sacré de Jésus, sauvez la France ! "

" Cette vue nous remplit de confiance. Me tournant vers Charette : " Colonel, merci ! Vous m'avez offert cette bannière ; maintenant, c'est moi qui vous la donne pour votre régiment. Qu'elle en soit le drapeau ; faites la porter devant lui ; elle lui convient trop bien ! " Un officier d'état-major fit observer que, vu l'esprit sceptique de l'armée, il serait mieux d'attendre, pour déployer cet emblème religieux, le moment où tonnerait le canon : " Personne alors, ajouta-t-il, n'a plus envie de rire. — Oui, c'est vrai, attendons ce signal qui ne peut guère tarder. " On remit la bannière dans son fourreau, mais je fis donner l'ordre de fournir une lance à Verthamon pour y attacher l'étendard lorsque l'heure en serait venue. "

Telle est l'origine du drapeau des Volontaires de l'Ouest, ils le tenaient du général de Sonis, qui le tenait du colonel de Charette, et en remontant de mains en mains, c'est du saint homme de Tours, de la Visitation de Paray, de la Bse Marguerite-Marie, et par elle, du Sacré-Cœur de Jésus lui-même qu'ils l'ont reçu.

En confiant la bannière du Sacré-Cœur aux Zouaves pontificaux par les paroles que nous venons de rapporter : " Elle lui convient trop bien ; " M. de Sonis avait dit vrai. La dévotion au Sacré-Cœur était très répandue parmi les

Zouaves ; ils en portaient même ostensiblement la sainte image. Or en fait de dévotion, nous le savons, Catherin ne le cédait à personne au régiment ; et celle-ci lui était tout particulièrement chère. Comme il dut être heureux de marcher au combat sous cet étendard béni ! et quelle force il dut puiser dans la vue de cet emblème sacré pour accomplir son sacrifice !

Quelques mois avant la série des victoires qui s'ouvrit à Bagnorea pendant les vêpres solennelles du Très-Saint-Rosaire pour se clore au 1er dimanche de novembre par le triomphe de Mentana, l'on avait vu sur la poitrine des Zouaves l'effigie du Sacré-Cœur, brodée en rouge sur un fond de laine blanche, avec l'inscription : *Arrête! le Cœur de Jésus est là !* Cette pratique devint bientôt générale parmi les Zouaves. Le Père Doussot eut la consolation d'y contribuer pour sa part, en distribuant plusieurs milliers de ces scapulaires du Sacré-Cœur, portant, au revers, l'image de Notre-Dame du Rosaire ; et quand Rome fut assiégée, l'emblème sacré, fixé sur le cœur des Zouaves, leur servit de bouclier. Ils le rapportèrent en France accroché à leur uniforme, et à mesure que leurs rangs grossissaient, les nouveaux venus réclamaient à l'envi ce signe qu'ils regardaient comme distinctif de leur régiment. La bataille de Loigny devait resserrer plus étroitement encore les liens qui attachaient les Zouaves Pontificaux au Cœur de Jésus.

M. de Sonis avait retenu M. de Charette et MM. de Bouillé au château. Vers deux heures du matin, il réveille ses amis pour aller avec eux à l'église du village entendre la messe

qu'y devait célébrer le Père Doussot. C'était le vendredi 2 décembre, 1er vendredi du mois, jour consacré déjà au Sacré-Cœur. De plus, par une remarquable coïncidence, il se trouva que le Père, à cause d'un renvoi nécessité par les rubriques du bréviaire dominicain, avait précisément à dire ce jour-là l'office et la messe du Sacré-Cœur, dont la fête se célèbre d'ordinaire au mois de juin. A cette messe assistèrent et communièrent le général de Sonis, le colonel de Charette, le capitaine de Gastebois, qui fut tué le jour même, et plusieurs Zouaves, qui y étaient venus du camp, où l'on se préparait au départ. Le soir, tous ceux qui avaient pris part à cette veillée d'armes gisaient blessés ou morts sur le champ de bataille.

Catherin était-il du nombre de ceux qui eurent le bonheur de faire la sainte communion en cette circonstance ? Nous ne le savons pas d'une manière certaine. Il assistait à la sainte messe aussi souvent qu'il le pouvait et communiait plusieurs fois la semaine. Pour manquer une semblable occasion, un jour de bataille, il faudrait qu'il l'eût ignorée ou qu'il en eût été empêché.

A quatre heures du matin, les troupes se mirent en marche dans la direction de Patay. On cheminait gaîment, le pied leste et l'âme enivrée, car le bruit qui courait depuis la veille d'une victoire de l'armée de Paris, venait d'être confirmé par cet ordre du jour du général d'Aurelles :

" Officiers, sous-officiers et soldats de l'armée de la Loire !

" Paris, par un sublime effort de courage et de patriotisme,

" a rompu les lignes prussiennes. Le général Ducrot, à la
" tête de son armée, marche vers nous. Marchons vers lui
" avec l'élan dont l'armée de Paris nous donne l'exemple.
" Je fais appel aux sentiments de tous, des généraux comme
" des soldats. Nous pouvons sauver la France. Vous avez
" devant vous cette armée prussienne que vous venez de
" vaincre sous Orléans ; vous la vaincrez encore. Marchons
" donc avec résolution et confiance. En avant, sans cal-
" culer le danger ! Dieu protège la France ! "

" 1er décembre. "

" D'AURELLE. "

C'était le délégué de la guerre, M. de Freycinet, qui, trompé lui-même, avait envoyé de Tours cette nouvelle triomphante mais, hélas ! erronée.

Les Zouaves arrivèrent à Patay vers 6 heures 1/2 ; et dressèrent leurs tentes. Cependant le canon grondait dans le lointain ; la bataille s'était engagée dès l'aube. Vers midi, sur les instances du général Chanzy qui demandait du secours, M. de Sonis fit prendre les armes à l'unique brigade qui eût rejoint sa réserve et marcha au canon. Il était environ deux heures et demie quand il déploya ses troupes en face de l'ennemi, qui chercha bientôt à tourner son aile gauche en même temps qu'il lui envoyait une pluie d'obus. Les Zouaves essuyèrent ce feu avec un admirable sang-froid. Personne ne sortait des rangs, excepté ceux qui, l'un après l'autre, venaient demander l'absolution à l'aumônier. Deux Zouaves seulement furent blessés. Cependant, grâce aux dispositions habiles prises

par M. de Sonis,l'artillerie sur la gauche éteignit le feu des batteries montées et arrêta le mouvement tournant de l'ennemi.

A droite la division Maurandy était en pleine retraite. Au centre la division Barry, héroïque dans les combats de la matinée, reculait derrière les lignes du 17e corps. Il fallait à tout prix réoccuper Loigny où tenait encore un bataillon du 37e. A la demande de Chanzy, M. de Sonis se charge de cet effort. Protégé par son artillerie qui était admirablement servie, il allait lancer sa brigade sur Loigny, lorsqu'il s'aperçut qu'un grand trouble se manifestait dans sa ligne de bataille. On vint bientôt lui dire : " Votre centre cède. " Il se porte au galop vers un régiment de marche, qui lâchait pied: " En avant ! En avant ! crie-t-il. Avez-vous peur? Misérables, vous nous perdez ! " En quelques mots, il leur montre les conséquences de leur faute : l'armée coupée en deux ; l'artillerie enlevée ; le 16e corps écrasé dans sa retraite. Ses paroles, ses menaces, tout est inutile. "Eh bien, dit-il, puisque vous ne savez pas mourir pour la France, je vais faire déployer devant vous le drapeau de l'honneur. Regardez-le et tâchez de le suivre lorsqu'il passera devant vos rangs. "

" Là-dessus, continue de Sonis, je me lançai au galop sur ma réserve d'artillerie, où j'avais placé mes Zouaves, mon bataillon sacré. Je criai à Charette : " Mon ami, amenez-moi un de vos bataillons ;" il en avait deux. Puis m'adressant aux Zouaves : " Il y a là-bas des lâches qui refusent de marcher. Ils vont perdre l'armée. A vous de les

ramener au feu. En avant, suivez-moi! Montrez-leur ce que valent des hommes de cœur et des chrétiens. "

" Un cri d'honneur s'échappa de ces nobles poitrines. Ces braves enfants se précipitèrent vers moi; tous voulaient courir à la mort. J'en pris trois cents.



LE COMMANDANT DE TROUSSURES.

" Le bataillon partit, accompagné par les francs-tireurs de Tours et de Blidah, les mobiles des Côtes-du-Nord et précédé par une ligne de tirailleurs. C'était en tout huit cents hommes.

" Il était quatre heures et demie. Le jour tombait. Je dis

au colonel de Charette : " Voici le moment d'arborer la bannière du Sacré-Cœur. " Elle se déploya, on la voyait de partout. C'était électrisant. Nous marchâmes ainsi d'un pas assuré, bien convaincus que nous accomplissions un grand devoir. J'avais toujours l'espoir que la 3e division arriverait enfin et appuierait mon mouvement. Je ne doutais pas non plus que cette poignée de braves ne ramenât au feu les troupes qui battaient en retraite. Arrivé à la hauteur du 51e : " Soldats ! dis-je à ces hommes, voilà le drapeau de l'honneur, suivez-le, en avant ! " Mais rien, rien. " N'avez-vous plus de cœur ? Marchez ! " Ils ne marchèrent pas.

" Et nos Zouaves avançaient toujours. J'avais à ma droite le colonel de Charette, à ma gauche le commandant de Troussures. Ce dernier se jetant à mon cou : " Mon général, me dit-il, que vous êtes bon de nous mener à pareille fête ! " Noble cœur ! Ce devait être sa dernière parole.

" Dans ce moment il y avait un tel entrain dans cette troupe, qu'il décida un mouvement en avant de la part de mes lignes restées jusqu'alors immobiles, ce qui me rendit l'espoir. Devant cette attitude, les Allemands, qui occupaient depuis le matin la ferme de Villours, l'abandonnèrent et se sauvèrent. Mais à deux ou trois cents mètres du village, en face du petit bouquet de bois, nous fûmes accueillis à bout portant par un feu de mousqueterie très violent, et beaucoup des nôtres tombèrent pour ne plus se relever. Le régiment que j'avais ramené un instant au combat, ne

soutint pas cette épreuve; il nous quitta pour ne plus reparaître.

" Je restai à la tête des Zouaves pontificaux qui faisaient une résistance héroïque. Je ne voyais pas paraître la 3e division que j'avais envoyé chercher ; je n'avais aucune nouvelle du 16e corps. Que devais-je faire alors ? Je ne voulus point me déshonorer en abandonnant ces 300 Zouaves qui marchaient derrière moi et qui ne m'auraient jamais pardonné ce crime. Je me sentis fort pour le sacrifice que j'allais accomplir, du consentement de ces braves. Ils s'appelaient les soldats du Pape, et il me parut bon de mourir sous le drapeau qui les abritait. Tous ensemble nous poussâmes un dernier cri : " Vive la France! Vive Pie IX ! " Ce fut notre acte de foi.

" Trois cents Zouaves s'étaient donc élancés avec moi. Je ne les avais destinés qu'à une chose : produire un grand effet moral, capable d'entraîner au devoir une troupe démoralisée : de ces trois cents hommes, cent-quatre vingt-dix-huit tombèrent devant Loigny, et avec eux dix des quatorze officiers qui les commandaient. La plupart de ces héros tombèrent à mes côtés. "

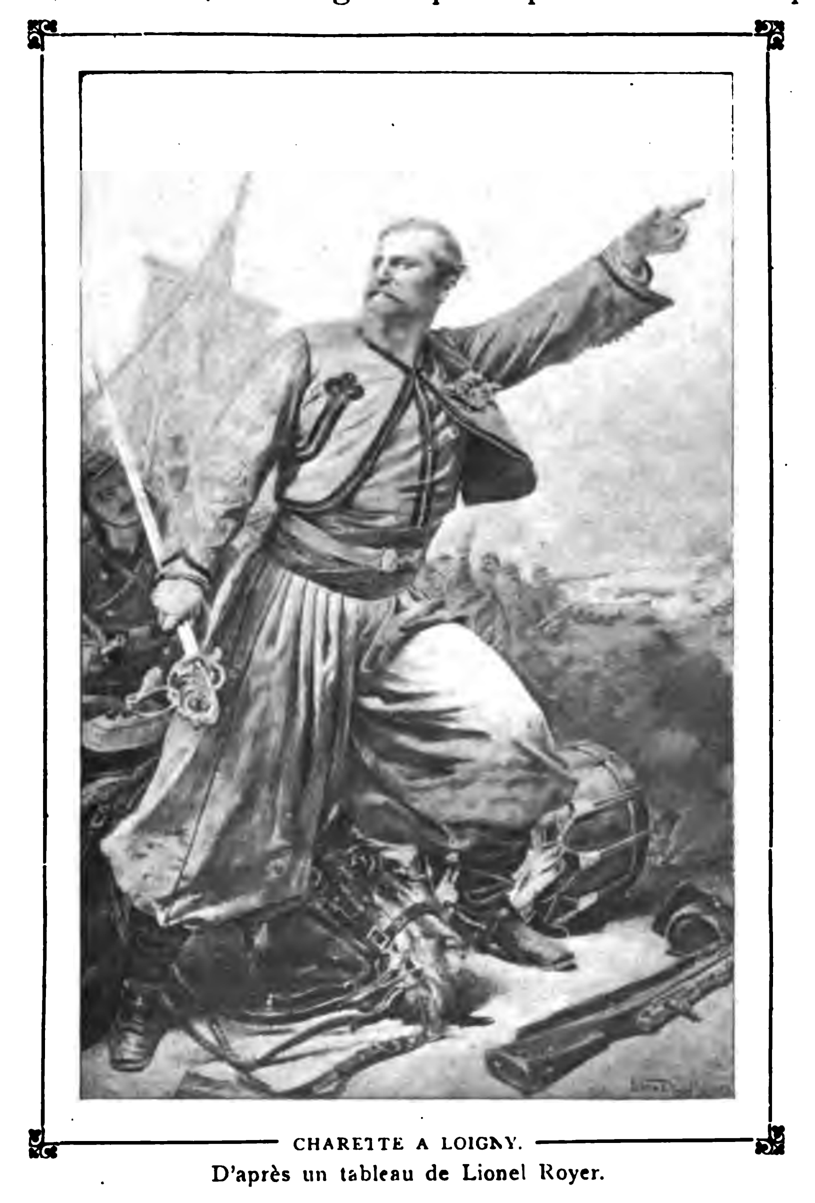
L'attaque fut irrésistible. Les Prussiens, épouvantés, se jetaient par terre, livrant leurs armes; d'autres se défendaient courageusement ; on se battit corps à corps ; il y eut un affreux carnage. Les mobiles enlevèrent la ferme de Villours, et tout céda au torrent. L'ennemi fuyait vers le village; les Zouaves triomphant les chassaient de partout devant eux. C'était alors qu'il eût fallu les soutenir ; mais

personne ne vint, et ils allèrent seuls se heurter aux murs des jardins et aux maisons qui regorgeaient de Prussiens. Combien n'arrivèrent pas jusque-là ! Henri de Verthamon, Fernand et Jacques de Bouillé, Édouard de Cazenove, Jules de Traversay, des lieutenants, des capitaines. Le colonel de Charette, dont le cheval s'était abattu percé de trois balles, conduisit à pied la charge jusqu'au village, où il fut blessé lui-même.

On emporta les premières maisons et quelques-uns s'y retranchèrent. Mais les Prussiens qui, à la vue de cet ouragan, avaient appelé leurs réserves, revenaient alors de leur surprise et comptaient les assaillants. Des masses ennemies accourent, débordant les Zouaves de tous côtés. Devant un ennemi vingt fois supérieur en nombre, le colonel de Charette ordonna la retraite : elle se fit pas à pas, sous un feu terrible et à bout pourtant. Du village jusqu'au bois le sol fut jonché de Zouaves, et le reste n'échappa qu'à la faveur de la nuit. Les Prussiens osèrent à peine les poursuivre au delà du petit bois, d'où les Zouaves les avaient délogés.

Le colonel de Charette, épuisé par sa blessure, vint s'asseoir là sur le bord d'un fossé ; blessés comme lui, MM. de Ferron, Vetch et quelques autres gisaient auprès, plus navrés de la défaite que de leurs souffrances. Quelques Zouaves essayèrent d'emporter leur chef. Il refusa : " Non, mes amis, non : à quoi bon vous faire tuer ? Je suis bien ici, et vous, allez encore vous battre pour la France ! "

Il commençait à faire nuit. Les débris du bataillon battaient en retraite, c'était à grand'peine que l'on ramenait quel-



CHARETTE A LOIGNY.
D'après un tableau de Lionel Royer.

ques blessés dans un petit tombereau auquel s'attelaient à tour de rôle les survivants. Le Zouave Le Parmentier, blessé

au poignet, avait remis au sergent-major Landeau le drapeau tout couvert de sang; mais le Père Doussot s'en saisit, ne voulant laisser à personne le soin de mettre en sûreté cette précieuse relique : des mains de Verthamon, blessé mortellement, elle était passée dans celles du caporal de Cazenove, puis des deux Bouillé,père et fils, de Traversay, de Parmentier, qui tous l'avaient rougie de leur sang.Quelques jours après, le 7 décembre, à Poitiers, le Père Doussot, en l'absence du colonel de Charette resté aux mains de l'ennemi, remit au Commandant d'Albiousse cet étendard du Sacré-Cœur, déchiré par les balles et taché de sang, — gage précieux du salut de la France et du triomphe de l'Église.

" Telle fut cette charge de Loigny, désormais célèbre comme celles d'Inkermann et de Palestro. Elle eût aussi gagné une victoire, si deux bataillons seulement avaient secondé ce vaillant effort. Mais contre une armée que pouvaient faire de plus les Zouaves pontificaux que de donner l'exemple ? Ce n'est pas la faute du général qui leur a demandé ce sacrifice dans un moment désespéré. Lui aussi s'est immolé à leur tête, et ils ont marché ensemble parce qu'il le fallait. Dieu merci ; la gloire n'est pas seulement dans le succès,et les Volontaires de l'Ouest ont eu ce jour-là le bonheur inappréciable de faire quelque chose pour l'honneur des armes françaises.

" On n'avait pu rapporter que bien peu de blessés, malgré le zèle du Père Doussot et des chirurgiens. Le reste était aux mains de l'ennemi,ou couché avec les morts et sans secours, sous la neige qui commençait à tomber. Combien

expirèrent pendant cette nuit lamentable, et quelles nobles victimes sur ce champ de mort ! le commandant de Troussures, le capitaine de Gastebois, Pierre de Lagrange, Wagner, Quéré, Jean de Bellevue, Paul de la Bégassière, Fernand de Ferron, les deux Mauduit du Plessis, Neyron, de Barry, de la Touche, Saulnier, Catherin, de la Brosse, Armand du Bourg, de Suze, Houdet, de Villebois, de Pontourny, et tant d'autres qui avaient donné leur vie à Dieu et à la France!

" Les Prussiens, qui comptaient de quatre à cinq mille hommes hors de combat, n'avaient guère le temps de songer à nos blessés. Ils en portèrent quelques-uns dans la ferme voisine de Villours, entre autres le colonel de Charette, et le capitaine Bertrand de Ferron. Les autres restèrent sur le terrain, et parmi eux le général de Sonis, baigné de son sang. Sa blessure était horrible ; mais ni la souffrance, ni ce cruel abandon ne purent abattre un moment son courage. Sa foi lui avait déjà révélé le mystère de cette terrible guerre : " Je me suis condamné à mort, " écrivait-il à un ami, en entrant en campagne ; et quand il eut fait, à Loigny, tout ce que pouvait un grand capitaine et un vaillant soldat, quand il vit du moins toute son artillerie sauvée et la retraite de l'armée assurée, il attendit la mort avec la sérénité d'une âme chrétienne, en qui la piété surpassait tous les autres sentiments. Mais Dieu n'accepta qu'à moitié le sacrifice du héros et ne voulut pas enlever un tel serviteur à la France. "

Parmi les victimes se trouvait Catherin, comme vient de nous le dire le capitaine Jacquemont, auquel nous avons

emprunté une partie de ce récit. Comment est-il mort ? nous n'avons pu le savoir d'une manière précise. Suivant le récit d'un aumônier, il serait tombé criblé de balles dans le village même de Loigny ; sa mort aurait été instantanée. Son corps n'a pu être retrouvé. "Dieu a voulu, écrit le Père Doussot, que cette âme, si généreuse et si modeste, remportât, comme les Machabées, la double palme du dévouement à la religion et à la patrie, en défendant le Souverain Pontife, puis la France. Oserions-nous plaindre son sort ? Non, tant s'en faut. Pour ma part, je l'envie et regrette profondément de ne l'avoir point encore partagé. "

Prions donc pour lui,ou mieux,prions-le pour nous: "car, disait cette même lettre adressée au Père Anthelme, votre frère était si pieux, si charitable, si vaillant soldat, si exemplaire en un mot sous tous rapports ! "

C'est aussi ce que dit de lui le général de Charette: " Je vous ferai envoyer, écrit-il à M. l'abbé Ferraud, les renseignements que vous me demandez sur ce brave Catherin, qui a laissé si vivant au corps le souvenir de ses vertus et de son héroïque dévouement. Ne connaissant pas moi-même suffisamment les détails de cette existence si bien remplie, je vais prier son ancien commandant de compagnie de recueillir et de vous faire parvenir tout ce qu'il pourra trouver de renseignements sur la vie et sur la mort de notre regretté compagnon d'armes. "

Terminons par un mot de Mgr Daniel. " La mort de Catherin fut simple et sans crainte, sans rien d'apparent,

comme avait été d'ailleurs toute sa vie. Mais Dieu qui voit le fond des cœurs et la pureté des intentions, avait trouvé en lui une noble victime. Ses camarades le regrettent sincèrement ; il laisse parmi nous les plus profonds et les plus précieux souvenirs ; nous le considérons comme l'un de nos saints protecteurs dans le ciel ; pour moi, je dois dire, sans craindre maintenant de blesser sa modestie, que je n'ai pas connu une âme plus pure, plus simple, et allant plus droit à Dieu. "





Epilogue.

PHILIBERT Catherin a été le type achevé du soldat chrétien. A une époque où la secte fait les plus grands efforts pour séparer l'esprit militaire de l'idée religieuse, il a eu le mérite de les associer dans un admirable mélange de foi et de patriotisme. En lui, nous avons vu revivre, sous les yeux d'une génération peu croyante, les fiers chevaliers du moyen âge, pour lesquels la croix et l'épée étaient le double symbole d'un même sacrifice. On pouvait dire de lui ce que Voltaire disait d'un soldat, tombé sous les murs de Liége : "Son extrême dévotion augmentait encore son intrépidité," et appliquer au corps dont il faisait partie cette autre parole arrachée par l'évidence au célèbre écrivain : " Il faut avouer qu'une armée composée d'hommes qui penseraient ainsi serait invincible. "

Catherin a eu pour mission de redire cette vérité à notre siècle qui semble l'avoir oubliée, et de la rappeler aux jeunes gens si nombreux que la patrie ne cesse de convier à sa défense ; il l'a fait avec la simplicité et l'autorité persuasive d'un homme de leur condition. Ce fut le trait distinctif de sa physionomie. Il y a trouvé son mérite devant Dieu, et ce sera sa noblesse devant les hommes.

Ce qu'il faut voir dans le service des armes, où la gloire est presque toujours pétrie de sang et de larmes, c'est l'idée

morale qui en fait la grandeur: le dévouement sous l'une de ses formes les plus tangibles. Des foyers à défendre, la liberté et l'indépendance d'un pays garanties, la sécurité publique assurée, l'obéissance portée jusqu'à l'oubli de soi-même, l'effort d'une volonté qui échappe à la mollesse par l'habitude des privations, le mépris de la fatigue, la souffrance acceptée de grand cœur pour le bien général, la mort regardée en face et sans crainte dans l'accomplissement du devoir : toutes ces choses se réunissent comme autant de rayons d'une même gloire, pour former autour du soldat l'auréole du sacrifice.

C'est l'idée que Catherin se faisait de la vie militaire : vouer son existence à l'Église et à la France, sans retour et avec une entière abnégation, telle fut sa devise dès le premier instant, et il y resta fidèle jusqu'au bout.

S'il nous a été donné,en parcourant sa vie, d'y rencontrer à chaque pas des sentiments élevés, trop rares dans notre siècle et certainement inattendus dans le milieu où il a grandi, c'est que son cœur n'a jamais cessé de battre pour les nobles causes ; le double amour de la religion et de la patrie faisait toute sa vie, et l'avait saintement ému dès son adolescence ; les intérêts matériels, qui sont à notre époque le mobile unique de tant d'hommes, semblaient n'avoir aucune prise sur son âme ; il ne comprenait pas ce terre à terre; — l'idée seule agissait sur lui et lui imprimait ce généreux élan qu'il devait couronner par une mort héroïque.

Nous devions à ses frères d'armes, à la France pour laquelle il a donné sa vie, à l'Église qu'il a si vaillamment

servie — de sauver sa mémoire de l'oubli. — C'est ce que nous avons essayé de faire dans ces pages.

Deux monuments, dont il partage la gloire avec ses compagnons de guerre, rediront aussi, à leur manière, que si notre époque a eu ses faiblesses et ses félonies, elle peut cependant offrir aux générations futures des exemples à imiter.

Bien des maux, sans doute, assaillent notre pauvre humanité ; et depuis le berceau jusqu'à la tombe, elle est lourde la chaîne d'infortunes que nous traînons après nous sur le chemin de la vie ; mais

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles,

quand elle vient frapper à nos côtés, et qu'elle enlève à notre amour ce qui faisait le charme de notre existence, nous sentons alors tout le poids de la destinée humaine, et de notre cœur déchiré s'échappe ce cri de l'Amalécite : *Siccine separat amara mors !* C'est donc avec cette amertume que la mort sépare ? — Assurément, voilà la grande épreuve. Pourtant il est une mort qui, sans tarir les larmes, y mêle je ne sais quelle joie fière, une mort qui tempère le regret par l'admiration : c'est la mort du soldat sur un champ de bataille. Après le sacrifice du martyr qui donne son sang en témoignage de sa foi, il n'en est pas de plus noble que celui du héros qui meurt pour son pays. Déjà l'antiquité célébrait avec transport ces morts glorieuses ; mais, mieux que les hommes des temps anciens, nous savons,

nous, ce que c'est que le devoir civique, et nous plaçons plus haut encore le drapeau de la patrie. Aussi, chaque fois qu'il nous arrive de toucher, par la parole ou par la pensée, à ces généreuses immolations, nous sentons nos âmes qui tressaillent et, de nos lèvres frémissantes, monte vers ces victimes de l'honneur, avec l'hommage de l'admiration, le tribut sacré de la reconnaissance.

Cette double dette s'acquitte une première fois au moment de la mort ; et, nous le savons, ces larmes et ces honneurs n'ont pas manqué aux héros de Loigny.

Mais à ces manifestations passagères de respect et d'amour, il en faut ajouter d'autres qui triomphent du temps : et voilà que l'histoire recueille ces dévouements sublimes, les enregistre dans ses annales, les grave sur le marbre ou l'airain, pour les laisser à la postérité.

C'est dans cette pensée que de l'église neuve de Loigny, qui domine le terrain où coula tant de sang, — on a fait un monument commémoratif de la bataille du 2 décembre 1870.

Rebâti sur une crypte qui renferme les ossements des soldats tués à l'ennemi, le sanctuaire est comme pavoisé de hautes dalles de marbre, où étincellent en lettres d'or les noms des morts qu'il abrite et pour lesquels il demande la prière du visiteur. Si le corps de Catherin ne repose pas sous le pavé de cette église, chère à tant de Français, son nom s'y trouve gravé avec celui de ses compagnons d'armes, dont il partage la gloire en attendant la résurrection.

Un autre monument, de forme plus modeste, élevé à

Feillens, porte aussi le nom de Catherin. Cet édicule a une histoire intéressante à plus d'un titre, et qui mérite de ne pas tomber dans l'oubli ; elle est de plus à l'honneur de notre Zouave, dont elle contribuera à mettre en relief la chrétienne figure.

Comme nous l'avons raconté au premier chapitre de ce livre, la paroisse de Feillens échappa aux crimes de la Terreur, grâce à l'énergie d'un homme de bien, dont la



mémoire reste en vénération dans le pays : Philibert Catherin, dit Bart-Loi, arrière-grand-père de notre Zouave, qui, lui aussi, a glorieusement porté ce double nom.

Un siècle plus tard, à la tête de la même commune, s'est trouvé un homme qui semble avoir voulu détruire ce qu'avait su conserver, au prix de bien des périls, son intrépide devancier, je veux dire la paix, l'union dans la paroisse et surtout la religion. Nous n'avons pas à faire ici l'histo-

rique de son administration ; nous sortirions de notre sujet.

Ce qui se passe partout où l'autorité tombe en de telles mains, se produisit à Feillens et l'on devine sans peine les tracasseries, pour ne rien dire de plus, auxquelles furent en butte le clergé de la paroisse, les Frères et les Religieuses des écoles catholiques et les plus honnêtes citoyens de la commune qu'on prétendait disqualifier sous le nom de cléricaux ; — on se serait cru aux mauvais jours de la Révolution.

Cependant le parti des braves gens se reformait graduellement, et allait bientôt triompher des turbulents disposés à tout faire. Nombre de ceux qui s'étaient laissé séduire, reconnaissaient, dans leur bon sens, qu'on les menait aux abîmes. Le maire n'avait plus autour de lui que des hommes dont il devait subir les exigences, payer les services, sans qu'il eût, par ailleurs, sujet d'être bien fier de cet entourage. Abandonné par la partie saine de la population, il se crut à la veille d'être renvoyé à ses occupations par ses administrés, et voulut, pour conjurer le danger, lancer l'affaire du monument aux victimes de la guerre.

L'idée était bonne et pouvait rencontrer dans la paroisse d'unanimes sympathies ; mais il en fit un coup de parti. C'était se méprendre sur les sentiments des habitants et se vouer de gaieté de cœur à l'impopularité.

Naturellement, le prêtre ne fut pas invité à bénir le monument et à prier pour les victimes que l'on voulait honorer. On le remplaça par le député de l'arrondissement.

et, au lieu d'oraison funèbre, on eut la harangue d'un libre-penseur du chef-lieu. Cet apparat par trop laïque ne plut guère à la population de Feillens, qui eût préféré de beaucoup les prières et les bénédictions de l'Église; et profondément indignée de ce qu'elle considérait, avec raison, comme une insulte à ses morts et un défi à sa foi, blessée dans ses convictions et plus que jamais désillu-



MONUMENT ÉLEVÉ, DANS LE CIMETIÈRE DE FEILLENS,
à la mémoire des enfants de la commune tués à l'ennemi en 1870-1871.

sionnée, elle acheva de se ressaisir et remit ses intérêts en des mains plus dignes et plus capables.

Quoi qu'il en soit de cette crise municipale, les dix braves dont on avait gravé les noms sur le marbre n'étaient pour rien dans la manifestation anticléricale faite à leur occasion. Soldats sans peur et sans reproche, ils avaient fait leur devoir devant l'ennemi, et, du sein de leur immortalité, ils ont dû protester contre cette étrange façon d'honorer leur patriotisme et de venir en aide à leurs âmes.

Mais c'est Catherin surtout qu'il était absurde d'associer à cette pompe laïque. Le contre-sens parut si évident qu'on avait songé tout d'abord à exclure son nom du marbre municipal. Comment en effet glorifier ce soldat du Pape qui, dix années durant, avait combattu la Révolution à Rome; —qui ensuite, sans y être obligé, avait pris un fusil pour la France envahie, au risque de faire rougir les frères et amis, prudemment casematés dans des sinécures civiles loin des dangers auxquels la loi les appelait; — qui enfin s'était fait tuer sous les plis du drapeau du Sacré-Cœur, affirmant ainsi sa foi à l'autre vie? — Mais, par contre, comment omettre le nom de ce Catherin si connu, si aimé, si honoré de tous ? La population de Feillens, trop chrétienne encore, comprendrait-elle le scrupule qui hantait ses édiles? Le cas était embarrassant. C'est la prudence qui l'emporta. Le nom du Zouave fut réuni à ceux des autres braves, et le sectaire qui prit la parole, eut à célébrer ses vertus et son héroïsme. La scène avait du piquant, et ceux-là s'en égayèrent qui connaissaient et l'orateur et celui que le pauvre homme était obligé de louer.

Quelle qu'ait été l'intention des organisateurs de cette apothéose, la postérité, étrangère à leurs mesquineries intéressées, ne retiendra que les noms des héros, et aussi longtemps qu'il y aura en France des Français et des chrétiens, le passant dira, chapeau bas, devant le monument des dix: " Ils sont morts pour Dieu et pour la Patrie; que le Seigneur reçoive leurs âmes en son saint Paradis ! "



LÉGION DES VOLONTAIRES DE L'OUEST.

Ier BATAILLON.

État nominatif des hommes tués, blessés ou disparus le 2 décembre 1870.

LE premier bataillon des Volontaires de l'Ouest, improvisé en moins de trente jours, déjà entamé au combat de Cercottes, et quelque peu réduit par l'inclémence de la saison, les marches forcées et le perpétuel qui vive qui, depuis trois semaines, était son lot aux avant-postes, — ne comptait pas 400 présents le matin du 2 décembre à Patay.

Quand l'ordre lui fut donné de marcher sur Loigny, dix hommes par compagnie demeurèrent à la garde du camp sous le commandement de quelques gradés. On ne peut donc pas évaluer à plus de trois cents le nombre des combattants.

Sur ces 300 hommes il en manquait 218 *à l'appel le lendemain : (10 officiers, 24 sous-officiers, 21 caporaux, 2 clairons et 161 volontaires) — dont* 66 *tués (5 officiers, 12 sous-officiers, 4 caporaux, 45 légionnaires), —* 131 *blessés (5 officiers, 12 sous-officiers, 17 caporaux, 2 clairons, 95 volontaires), —* 21 *disparus (1 caporal et 20 légionnaires).*

Il convient que leurs noms figurent dans ce livre consacré au plus humble d'entre eux. — Ils furent à la peine ensemble. Ensemble ils doivent être à l'honneur [1]. H. D.

---

1. Nous avons complété, au moyen de la très intéressante publication de M. Pierre de Lisle, *Documents sur la Compagnie des Zouaves Pontificaux en France*, les données que nous avions recueillies à Rennes, en 1871, avant le licenciement.

ÉTAT-MAJOR.

Tué. — M. de Troussures, *Commandant*, faisant fonctions de l^{t}-colonel.

Blessés. — M. de Charette Athanase, *Colonel*.
M. de Montcuit Hippolyte, *Chef de bataillon*.
M. de Ferron Bertrand, *Capitaine adjudant Major*.



1re COMPAGNIE.

Tués. — SOUS-OFFICIERS : de Villebois Raymond.
Quéré François.
Lemaître Benjamin.
de Ferron Ferdinand.

CAPORAL : Malé Adolphe.

LÉGIONNAIRES : Monnier François.
Lombard Julien.
Fauchard Pierre.
Coignard Louis.
Béco Joseph.
Prévost Joseph.
Souffrant Henri.

Blessés. — SOUS-OFFICIER : de Foresta Paul.

CAPORAUX : Pichavant François.
Maréchal Charles.
Chotard Pierre.
Le Bailly Joseph.

LÉGIONNAIRES : Leluc'h Louis.
Le Guéheneuc E.
Portal Jean-Marie.
Bugat Jean-Marie.
Rimbault Emile.
del Porte Hippolyte.
Tual Victor.
Seré Auguste.
Gaborit Charles.
Quiviger Yves.

Coufourier Auguste.
Lebris Jean-Marie-Louis.
Artiges Alexandre.
Legar.

Disparus.— LÉGIONNAIRES: Marchandise Gustave.
Esnault Edouard.
Moisy Joseph.
Flipo Pierre.

2e COMPAGNIE.

Tués. M. du Boischevalier Edouard, *Lieutenant.*

SOUS-OFFICIERS : du Bourg Armand, *Sergent-Major.*
de Vogué Joseph.

LÉGIONNAIRES : Beaucamp Constantin.
Goibaud Emmanuël,
Legras Pierre.
Le Lievre de la Touche Fernand.
Joffre Henri.
Ménager Armand.
Bellot Alexandre.

Blessés. — SOUS-OFFICIERS : de Villemarest Edouard.
Delplancq Antoine.

CAPORAUX : Trucchi Joseph.
Orvain Pierre.
Gentilhomme E.

LÉGIONNAIRES : Girard Désiré.
Mauray Emile.
Desmars Ferdinand.
Halgand Jacques.
Desjardins René.
Cahour Abel.
Legers Albert Marie.
Beaulieu Louis.
Houdus Pierre.

Canto Jean-Marie.
Masson Louis.
Le Parmentier Désiré.
Throby Ferdinand.
Léon Paul.
Billon.
Deshayes du Portail Auguste.

Disparu. Denoil Armand.

—⁘—

3e COMPAGNIE.

Tués. — M. Vetch Robert, *Sous-Lieutenant.*

SOUS-OFFICIER : de Bellevue Jean.

LÉGIONNAIRES : Castex Édouard.
de Pontourny Charles.
Pluvinage Eloi.
Defois Louis.
Besnard Jean.
Berger Albert.
de Bouillé Fernand.
de Bouillé Jacques.

Blessés. M. du Reau Zacharie, *Capitaine.*

SOUS-OFFICIERS : de Traversay Jules, *Sergent-Major.*
de la Peyrade Antonin.
Laurier Abel.

CAPORAUX : de Raincourt Pierre.
Le Gall Mathurin.
Auvrignon Jean.
Merquel Ignace.
Soulliard.
de Cazenove de Pradines Édouard.

LÉGIONNAIRES : Barnabon Isidore.
de Richemont Roger.
Fritteau Adolphe.
de la Mallerie Gustave.

de Montalembert Geoffroy.
de Lesparda Paul.
Chaboissier Xavier.
de Ferron Adolphe.
Got Théodore.
Durand Ferdinand.
Quentin Ferdinand.
Piquet Gustave.
Le Mongne Louis.
Chenet Auguste.
Godard Hyancinte.
Tulasne Léon. *Clairon.*

Disparus.

Ferrière Louis.
Delfour Edouard.
Lethiec.



4e COMPAGNIE.

Tués.

M. de Gastebois, *Capitaine.*

SOUS-OFFICIERS : Charrier Gustave.
Serio Joseph.
de Verthamon Henri.

CAPORAUX : Folie Edouard.
Neyron de Méons Charles.

LÉGIONNAIRES : de Suze Harold.
de Mauduit du Plessis Paul.
de Mauduit du Plessis Adrien.
Bayon Auguste.
Saulnier Lucien.
Brécin Toussaint.
de Barry Aymar.
Chas-Lacrignole Léon.
Mazé Jean.
Catherin Philibert.

Blessés.

M. de Charette, Ferdinand, *St-Lieutenant.*

SOUS-OFFICIERS : de Kersabiec Hervé. *Sergent-Major.*
de la Valette Maurice.

CAPORAL : Lefèbvre Louis.

LÉGIONNAIRES : Plerdiaux Toussaint.
Subileau Julien.
De Boech Victor.
Galouye Adrien.
Galouye Léon.
Culerien Alexandre.
André Léon.
Lory Émile.
Lecomte Eugène.
Allain Jean.
Chauveau Albert.
de la Lande Henri.
de Beauchesne.
Auger, *Clairon.*

Disparus. — CAPORAL : Larroque Henri.

LÉGIONNAIRES : Linoir Ferdinand.
Texier Louis.



5e COMPAGNIE.

Tués. M. de la Bégassière Paul, *Lieutenant.*

LÉGIONNAIRES : Sauvette François.
Sauvette Pierre.
Garnier Julien.
Eude François.
Cacheux Louis.
Cerclé Pierre.
David Jean-Marie.
Perraud Joseph.

Blessés. — SOUS-OFFICIERS : de Maquillé Henri *Sergent-Major.*
Jacob Honoré.
de Tourmignies Édouard.

CAPORAUX : Caro Cyprien.
Beaurens Jean.

LÉGIONNAIRES : Genseneuf Désiré.
Chaix-Bryan Édouard.
Levy Emmanuel.
Perraud Joseph.
Ouvrière Paul.
Travers François.
Canne Octave.
Petit Auguste.
Joanne (fils) Léon.
Drognon Paul.
Vieille André.
Léger Alexandre.
Duguat Marie-Ernest.
Saudrais Auguste.
Bertrand Pierre.
Daniel Jean-Cyr.
Tardivel Yves.
Dejoie Aristide.

Disparus. — LÉGIONNAIRES : Louvigné Constant.
Bourguoin Jean.
Ganet Charles.
Maignan Jean-Baptiste.
Le Monnier Olivier.
Simon Henri.
Trotin Hippolyte.

6e COMPAGNIE.

Tués. — SOUS-OFFICIERS : Renaudière Ernest.
Wagner Charles.

CAPORAL : Lemaître Jean-Baptiste.

LÉGIONNAIRES : Pécuchet Fréderic.
Houdet Joseph.
Thébaud Camille.
de Mauduit Charles.
de la Brosse Hippolyte.
Courty Marius.

Blessés. — SOUS-OFFICIER : de la Celle François, *Sergent-Major.*

CAPORAUX : Dupé Emile.
Guérin Victor.

LÉGIONNAIRES : Aubineau Jean.
Mariette Auguste.
Augereau Elie.
de Grille d'Estourblon Henri.
Renaud.
Legendre Victor.
de Repas Gustave.
Baut Jean.
Pierre Jean.
Docteur.
Espivent de Perran Denys.
Durand René.
Le Boëdec Bertrand.
Gasnier Auguste.
Retailleau Eleonor.
Levron Gustave.
Champeau Alphonse.

Disparus. — LÉGIONNAIRES : Lorgeoux Jean.
Mercier Isidore.
Lannié.

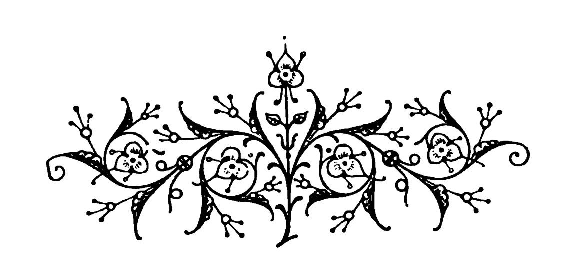
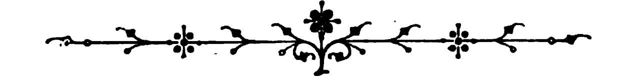




Table des Matières.



Desclée, De Brouwer et Cie, Lille-Paris-Bruges.


Société Saint Augustin,
Desclée De Brouwer & Cie

